L'USCOQUE.

TROISIÈME PARTIE.[1]

L'abbé reprenant la parole, tandis que Beppa offrait à Zuzuf un sorbet : Je ne me chargerai pas de vous raconter exactement, dit-il, ce qui se passa aux îles Curzolari après le départ d'Orio Soranzo. Je pense que notre ami Zuzuf ne s'en est guère informé, et que, d'ailleurs, chacun de nous peut l'imaginer. Quand la garnison, les matelots et les gens de service se virent abandonnés par le gouverneur, sans autre asile que la galère et les huttes de pêcheurs éparses sur la rive, ils durent s'irriter et s'effrayer de leur position, et rester indécis entre le désir d'aller chercher un refuge à Céphalonie, et la crainte d'agir sans ordres, contrairement aux intentions de l'amiral. Nous savons qu'heureusement pour eux, Mocenigo arriva avec son escadre, dans la soirée même. Mocenigo était muni de pouvoirs assez étendus pour couper court à cette situation pénible. Après avoir constaté et enregistré les évènemens qui venaient d'avoir lieu, il fit rembarquer tous les Vénitiens qui se trouvaient à Curzolari, et donnant le commandement du seul navire qui leur restât au plus ancien officier en grade, il porta ses forces, moitié sur Téaki, moitié sur les

(1) Voir les livraisons du 15 mai et du 1er juin 1838.

côtes de Lépante. Mais ce qui causa une grande surprise à Mocenigo, ce fut d'avoir vainement exploré les ruines de San-Silvio, vainement soumis à une sorte d'enquête tous ceux qui s'y trouvaient lorsque l'incendie éclata, et tous ceux qui furent témoins de l'embarquement et de la fuite de Soranzo, sans pouvoir recueillir aucun renseignement certain sur le sort de Giovanna Morosini, de Léontio et de Mezzani. Selon toute vraisemblance, ces deux derniers avaient péri dans l'incendie, car ils n'avaient point reparu depuis, et certes, ils l'eussent fait, s'ils eussent pu échapper au désastre. Mais le sort de la signora Soranzo restait enveloppé de mystère. Les uns étaient persuadés, d'après les dernières paroles que le gouverneur avait dites en partant, qu'elle avait été victime du feu, les autres (et c'était le grand nombre) pensaient que ces paroles même, dans la bouche d'un homme aussi dissimulé, prouvaient le contraire de ce qu'il avait voulu donner à croire. La signora, selon eux, avait été la première soustraite au danger et conduite à bord de sa galère. Le trouble qui régnait alors pouvait expliquer comment personne ne se souvenait de l'avoir vue sortir du donjon et de l'île. Sans doute, Orio avait eu des raisons particulières pour la garder cachée à son bord, à l'heure du départ; l'horreur qu'il avait depuis long-temps pour cette île, et son irrésistible désir de la quitter, avaient pu l'engager à feindre un grand désespoir par suite de la mort de sa femme, afin de fournir une excuse à son départ précipité, à l'abandon de sa charge, à la violation de tous ses devoirs militaires. Mocenigo ayant épuisé tous les moyens d'éclaircir ces faits, procéda à l'embarquement et au départ. Mais il ne s'établit dans sa nouvelle position qu'après avoir envoyé à Morosini un avis pressant, afin qu'il eût à s'informer promptement de sa nièce dans Venise, où l'on présumait que le déserteur Soranzo l'avait ramenée.

Pour vous, qui savez quelle était la véritable position de Soranzo, vous seriez portés à croire, au premier aperçu, que, maître de trésors si chèrement acquis, ayant tout à craindre s'il retournait à Venise, il cingla vers d'autres parages, et alla chercher une terre neutre où la preuve de ses forfaits ne pût jamais venir le troubler dans la jouissance de ses richesses. Pourtant il n'en fut rien, et l'audace de Soranzo, en cette circonstance, couronna toutes ses autres impudences. Soit que les ames lâches aient un genre de courage désespéré qui n'est propre qu'à elles, soit que la fatalité que notre ami Zuzuf invoque pour expliquer tous les évènemens humains, condamne les grands criminels à courir d'eux-mêmes à leur perte, il est

à remarquer que ces infâmes perdent toujours le fruit de leurs coupables travaux, pour n'avoir pas su s'arrêter à temps.

Ce que Morosini ignorait encore, c'est que la dot de sa nièce avait été dévorée, en grande partie, dans les trois premiers mois de son mariage avec Soranzo. Soranzo, aux yeux de qui la bienveillance de l'amiral était la clé de tous les honneurs et de tous les pouvoirs de la république, avait tenu, par-dessus tout, à réparer la perte de cette fortune, et le moyen le plus prompt lui ayant paru le meilleur, au lieu de chasser les pirates, nous avons vu qu'il s'était entendu avec eux pour dépouiller les navires du commerce de toutes les nations. Une fois lancé dans cette voie, des profits rapides, certains, énormes, lui avaient causé tant de surprise et d'enivrement, qu'il n'avait pu s'arrêter. Non content de protéger la piraterie par sa neutralité, et de prélever en secret son droit sur les prises, il voulut bientôt mettre à profit ses talens, sa bravoure et l'espèce de fanatisme qu'il avait su inspirer à ces bandits, à la première vue, pour augmenter ses bénéfices infâmes. Tant qu'à risquer son honneur et sa vie, avait-il dit à Mezzani et à Léontio, ses complices (et on doit le dire, ses provocateurs au crime), il faut frapper les grands coups et risquer le tout pour le tout. Son audace lui réussit, il commanda les pirates, les guida, les enrichit, et jaloux de conserver sur eux un ascendant qui pouvait un jour lui devenir utile, il les renvoya avec leur chef Hussein, tous contens de sa probité et de sa libéralité. Avec eux, il se conduisit en grand seigneur vénitien, ayant déjà une assez belle part au butin pour se montrer généreux, et comptant d'ailleurs se dédommager sur les parts du renégat, du commandant et du lieutenant, dont il regardait la vie comme incompatible avec la sienne propre. Une étoile maudite dans le ciel sembla présider à son destin dans toute cette entreprise, et protéger ses effrayans succès. Vous allez voir que cette puissance infernale le porta encore plus loin sur sa roue brûlante.

Quoique Soranzo eût quadruplé la somme qu'il avait désirée, tous les trésors de l'univers n'étaient rien pour lui sans une Venise pour les y verser. Dans ce temps-là, l'amour de la patrie était si âpre, si vivace, qu'il se cramponnait à tous les cœurs, aux plus vils comme aux plus nobles; et vraiment il n'y avait guère de mérite alors à aimer Venise! Elle était si belle, si puissante, si joyeuse! c'était une mère si bonne à tous ses enfans, une amante si passionnée de toutes leurs gloires! Venise avait de telles caresses pour ses guerriers triomphans, de telles fanfares éclatantes pour leur bravoure,

des louanges si fines et si délicates pour leur prudence, des délices si recherchées pour récompenser leurs moindres services! nulle part on ne pouvait retrouver d'aussi belles fêtes, goûter une aussi charmante paresse, se plonger à loisir, aujourd'hui dans un tourbillon aussi brillant, demain dans un repos aussi voluptueux. C'était la plus belle ville de l'Europe, la plus corrompue et la plus vertueuse en même temps. Les justes y pouvaient tout le bien, et les pervers tout le mal. Il y avait du soleil pour les uns et de l'ombre pour les autres; de même qu'il y avait de sages institutions et de touchantes cérémonies pour proclamer les nobles principes, il y avait aussi des souterrains, des inquisiteurs et des bourreaux pour maintenir le despotisme et assouvir les passions cachées. Il y avait des jours d'ovation pour la vertu et des nuits de débauches pour le vice, et nulle part, sur la terre, des ovations si enivrantes, des débauches si poétiques. Venise était donc la patrie naturelle de toutes les organisations fortes, soit dans le bien, soit dans le mal. Elle était la patrie nécessaire, irrépudiable, de quiconque l'avait connue!

Orio comptait donc jouir de ses richesses à Venise et non ailleurs. Il y a plus, il voulait en jouir avec tous les priviléges du sang, de la naissance et de la réputation militaire. Orio n'était pas seulement cupide, il était vain au-delà de toute expression. Rien ne lui coûtait (vous avez vu quels actes de courage et de lâcheté!) pour cacher sa honte et garder le renom d'un brave. Chose étrange! malgré son inaction apparente à San-Silvio, malgré les charges que les faits élevaient contre lui, malgré les accusations qu'un seul cheveu avait tenues suspendues sur sa tête, enfin malgré la haine qu'il inspirait, il n'avait pas un seul accusateur parmi tous les mécontens qu'il avait laissés dans l'île. Nul ne le soupçonnait d'avoir pris part ou donné protection volontaire à la piraterie; et à toutes les bizarreries de sa conduite depuis l'affaire de Patras, on donnait pour explication et pour excuse le chagrin et la maladie. Il n'est si grand capitaine et si brave soldat, disait-on, qui, après un revers, ne puisse perdre la tête.

Soranzo pouvait donc se débarrasser des inconvéniens de la maladie mentale à la première action d'éclat qui se présenterait, et comme cette maladie, inventée par Léontio, moitié pour le sauver, moitié pour le perdre au besoin, était la meilleure de toutes les explications dans la nouvelle circonstance, Orio se promit d'en tirer parti. Il eut donc l'insolente idée d'aller sur-le-champ à Corfou trouver Morosini et de se montrer, à lui et à toute l'armée, sous le coup d'un désespoir profond et d'une consternation voisine de l'idiotisme. Cette

comédie fut si promptement conçue et si merveilleusement exécutée, que toute l'armée en fut dupe; l'amiral pleura avec son gendre la mort de Giovanna et finit par chercher à le consoler. La douleur de Soranzo sembla bien légitime à tous ceux qui avaient connu Giovanna Morosini, et tous la tinrent pour sacrée, personne n'osant plus blâmer sa conduite et chacun craignant de montrer un cœur sans générosité, s'il refusait sa compassion à une si grande infortune. Il se fit garder comme fou pendant huit jours; puis, quand il parut retrouver sa raison, il exprima un si profond dégoût de la vie, un si entier détachement des choses de ce monde, qu'il ne parla de rien moins que d'aller se faire moine. Au lieu de censurer son gouvernement et de lui ôter son rang dans l'armée, le généreux Morosini fut donc forcé de lui témoigner une tendre affection et de lui offrir un rang plus élevé encore, dans l'espoir de le réconcilier avec la gloire et par conséquent avec l'existence. Soranzo, se promettant bien de profiter de ces offres en temps et lieu, feignit de les repousser avec exaspération, et il prit cette occasion pour colorer adroitement sa conduite à San-Silvio. — A moi des distinctions! à moi des honneurs et les fumées de la gloire! s'écria-t-il; noble Morosini, vous n'y songez pas. N'est-ce pas cette funeste ambition d'un jour qui a détruit le bonheur de toute ma vie? Nul ne peut servir deux maîtres; mon ame était faite pour l'amour et non pour l'orgueil. Qu'ai-je fait en écoutant la voix menteuse de l'héroïsme? J'ai détruit le repos et la confiance de Giovanna; je l'ai arrachée à la sécurité de sa vie calme et modeste; je l'ai attirée au milieu des orages, dans une prison suspendue entre le ciel et l'onde, où bientôt sa santé s'est altérée; et, à la vue de ses souffrances, mon ame s'est brisée, j'ai perdu toute énergie, toute mémoire, tout talent. Absorbé par l'amour, consterné par la crainte de voir périr celle que j'aimais, j'ai oublié que j'étais un guerrier pour me rappeler seulement que j'étais l'époux et l'amant de Giovanna. Je me suis déshonoré peut-être, je l'ignore; que m'importe? Il n'y a pas de place en moi pour d'autres chagrins. — Ces infames mensonges eurent un tel succès, que Morosini en vint à chérir Soranzo de toute la chaleur de son ame grande et candide. Lorsque la douleur de son neveu lui parut calmée, il voulut le ramener à Venise où les affaires de la république l'appelaient lui-même. Il le prit donc sur sa propre galère, et durant le voyage il fit les plus généreux efforts pour rendre le courage et l'ambition à celui qu'il appelait son fils.

La galère de Soranzo, objet de toute sa secrète sollicitude, marchait de conserve avec celles qui portaient Morosini et sa suite. Vous

pensez bien que sa maladie, son désespoir et sa folie n'avaient pas empêché Soranzo de couver de l'œil, à toute heure, sa chère galéotte lestée d'or. Naam, le seul être auquel il pût se fier autant qu'à lui-même, était assise à la proue, attentive à tout ce qui se passait à son bord et à celui de l'amiral. Naam était profondément triste; mais son amour avait résisté à ces terribles épreuves. Soit que Soranzo eût réussi à la tromper comme les autres, soit qu'une douleur réelle, suite et châtiment de sa feinte douleur, se fût emparée de lui, Naam avait cru lui voir répandre de véritables larmes; les accès de son délire l'avaient effrayée. Elle savait bien qu'il mentait aux hommes, mais elle ne pouvait imaginer qu'il voulût mentir à elle aussi, et elle crut à ses remords. Et puis, par quels odieux artifices Soranzo, sentant combien le dévouement de Naam lui était nécessaire, n'avait-il pas cherché à reprendre sur elle son premier ascendant? Il avait essayé de lui faire comprendre le sentiment de la jalousie chez les femmes européennes, et à lui inspirer une haine posthume pour Giovanna; mais là, il avait échoué. L'ame de Naam, rude et puissante jusqu'à la férocité, était trop grande pour l'envie ou la vengeance; le destin était son dieu. Elle était implacable, aveugle, calme comme lui.

Mais ce que Soranzo réussit à lui persuader, c'est que Giovanna avait découvert son sexe, et qu'elle avait blâmé sévèrement son époux d'avoir deux femmes. Dans notre religion, disait-il, c'est un crime que la loi punit de mort, et Giovanna n'eût pas manqué de s'en plaindre aux souverains de Venise. Il eût donc fallu te perdre, Naam! Forcé de choisir entre mes deux femmes, j'ai immolé celle que j'aimais le moins. — Naam répondait qu'elle se serait immolée elle-même, plutôt que de consentir à voir Giovanna périr pour elle; mais Orio voyait bien que ses dernières impostures étaient les seules qui pussent trouver le côté faible de la belle Arabe. Aux yeux de Naam, l'amour excusait tout; et puis, elle n'avait plus la force de juger Soranzo en le voyant souffrir, car il souffrait en effet.

On dit de certains êtres dégradés dans l'humanité que ce sont des bêtes féroces. Ceci est une métaphore, car ces prétendues bêtes féroces sont encore des hommes et commettent le crime à la manière des hommes, sous l'impulsion de passions humaines et à l'aide de calculs humains. Je crois donc au remords, et la fierté des meurtriers qui vont à l'échafaud d'un air indifférent ne m'en impose pas. Il y a beaucoup d'orgueil et de force dans la plupart de ces êtres, et parce que la foule ne voit en eux ni larmes, ni terreur, ni paroles humbles, ni aucun témoignage extérieur, il n'est pas prouvé que tous ces phé-

nomènes du repentir et du désespoir ne se produisent pas au dedans, et qu'il ne s'opère pas, dans les entrailles du pécheur le plus endurci en apparence, une expiation terrible dont l'éternelle justice peut se contenter. Quant à moi, je sais que si j'avais commis un crime, je porterais nuit et jour un brasier ardent dans ma poitrine; mais il me semble que je pourrais le cacher aux hommes, et que je ne croirais pas me réhabiliter à mes propres yeux, en pliant le genou devant des juges et des bourreaux.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Orio, ne fût-ce que par suite d'une grande irritation nerveuse, comme vous dirait tout simplement notre ami Acrocéronius, était en proie à des crises très rudes. Il s'éveillait la nuit au milieu des flammes; il entendait les blasphèmes et les plaintes de ses victimes; il voyait le regard, le dernier regard, doux, mais terrifiant, de Giovanna expirante, et les hurlemens même de son chien au dernier acte de l'incendie étaient restés dans son oreille. Alors des sons inarticulés sortaient de sa poitrine, et les gouttes d'une sueur froide coulaient sur son front. Le poète immortel qui s'est plu à faire de lui l'imposant personnage de Lara, vous a peint ces terribles épilepsies du remords sous des couleurs inimitables; et si vous voulez vous représenter Soranzo voyant passer devant ses yeux le spectre de Giovanna, relisez les stances qui commencent ainsi :

> T' was midnight, — all was slumber; the lone light
> Dimm'd in the lamp, as loth to break the night.
> Hark! there be murmurs heard in Lara's hall, —
> A sound, — a voice, — a shriek, — a fearful call!
> A long, loud shriek......

— Si tu nous récites le poème de Lara, dit Beppa en arrêtant l'inspiration de l'abbé, espères-tu que nous écouterons le reste de ton histoire?

— Hâtez-vous donc d'oublier Lara, s'écria l'abbé, et daignez accepter dans Orio la laide vérité.

Un an s'était écoulé depuis la mort de Giovanna. Il y avait un grand bal au palais Rezzonico, et voici ce qui se disait dans un groupe élégamment posé dans une embrasure de fenêtre, moitié dans le salon de jeu, moitié sur le balcon.

— Vous voyez bien que la mort de Giovanna Morosini n'a pas tellement bouleversé l'existence d'Orio Soranzo, qu'il ne se sou-

vienne de ses anciennes passions. Voyez-le! A-t-il jamais joué avec plus d'âpreté?

— Et l'on dit que, depuis le commencement de l'hiver, il joue ainsi.

— C'est la première fois, quant à moi, dit une dame, que je le vois jouer depuis son retour de Morée.

— Il ne joue jamais, reprit-on, en présence du *Péloponésiaque* (c'était le nom qu'on donnait alors au grand Morosini en l'honneur de sa troisième campagne contre les Turcs, la plus féconde et la plus glorieuse de toutes); mais on assure qu'en l'absence du respectable oncle, il se conduit comme un méchant écolier. Sans qu'il y paraisse, il a perdu déjà des sommes immenses. Cet homme est un gouffre.

— Il faut qu'il gagne au moins autant qu'il perd, car je sais de source certaine qu'il avait perdu presque en entier la dot de sa femme, et qu'à son retour de Corfou, au printemps dernier, il arriva chez lui juste au moment où les usuriers auxquels il avait eu affaire, ayant appris la mort de Monna Giovanna, s'abattaient comme une volée de corbeaux sur son palais, et procédaient à l'estimation de ses meubles et de ses tableaux. Orio les traita de l'air indigné et du ton superbe d'un homme qui a de l'argent. Il chassa lestement cette vermine, et trois jours après on assure qu'ils étaient tous à plat-ventre devant lui, parce qu'il avait tout payé, intérêts et capitaux.

— Eh bien! je vous réponds, moi, qu'ils auront leur revanche, et qu'avant peu Orio invitera quelques-uns de ces vénérables israélites à déjeuner avec lui, sans façon, dans ses petits appartemens. Quand on voit deux dés dans la main de Soranzo, on peut dire que la digue est ouverte, et que l'Adriatique va couler à pleins bords dans ses coffres et sur ses domaines.

— Pauvre Orio! dit la dame. Comment avoir le courage de le blâmer? Il cherche ses distractions où il peut. Il est si malheureux!

— Il est à remarquer, dit avec dépit un jeune homme, que messer Orio n'a jamais joui plus pleinement du privilége d'intéresser les femmes. Il semble qu'elles le chérissent toutes, depuis qu'il ne s'occupe plus d'elles.

— Sait-on bien s'il ne s'en occupe plus? reprit la signora avec un air de charmante coquetterie.

— Vous vous vantez, madame, dit l'amant raillé : Orio a dit adieu aux vanités de ce monde. Il ne cherche plus la gloire dans l'amour, mais le plaisir dans l'ombre. Si les hommes ne se devaient entre eux le

secret sur certains crimes qu'ils sont tous plus ou moins capables de commettre, je vous dirais le nom des beautés non cruelles dans le sein desquelles Orio pleure la trop adorée Giovanna.

— Ceci est une calomnie, j'en suis certaine, s'écria la dame. Voilà comme sont les hommes. Ils se refusent les uns aux autres la faculté d'aimer noblement, afin de se dispenser d'en faire preuve, ou bien afin de faire passer pour sublime le peu d'ardeur et de foi qu'ils ont dans l'ame. Moi, je vous soutiens que si cette contenance muette et cet air sombre sont, de la part de Soranzo, un parti pris pour se rendre aimable, c'est le bon moyen. Lorsqu'il faisait la cour à tout le monde, j'eusse été humiliée qu'il eût des regards pour moi; aujourd'hui c'est bien différent : depuis que nous savons que la mort de sa femme l'a rendu fou, qu'il est retourné à la guerre cette année, dans l'unique dessein de s'y faire tuer, et qu'il s'est jeté comme un lion devant la gueule de tous les canons sans pouvoir rencontrer la mort qu'il cherchait, nous le trouvons plus beau qu'il ne le fut jamais; et quant à moi, s'il me faisait l'honneur de demander à mes regards ce bonheur auquel il semble avoir renoncé sur la terre...., j'en serais flattée peut-être!

— Alors, madame, dit l'amant plein de dépit, il faut que le plus dévoué de vos amis se charge d'informer Soranzo du bonheur qui lui sourit, sans qu'il s'en doute.

— Je vous prierais de vouloir bien me rendre ce petit service, répondit-elle d'un air léger, si je n'étais à la veille de m'attendrir en faveur d'un autre.

— A la veille, madame?

— Oui, en vérité, j'attends depuis six mois le lendemain de cette veille-là. Mais qui entre ici? quelle est cette merveille de la nature?

— Dieu me pardonne, c'est Argiria Ezzelini, si grandie, si changée depuis un an que son deuil la tient enfermée loin des regards, que personne ne reconnaît plus dans cette belle femme l'enfant du palais Memmo.

— C'est certainement la perle de Venise, dit la dame qui n'eut garde de céder la partie aux petites vengeances de son amant; et pendant un quart d'heure elle renchérit avec effusion sur les éloges qu'il affecta de donner à la beauté sans égale d'Argiria.

Il est vrai de dire qu'Argiria méritait l'admiration de tous les hommes et la jalousie de toutes les femmes. La grace et la noblesse présidaient à ses moindres mouvemens. Sa voix avait une suavité enchanteresse, et je ne sais quoi de divin brillait sur son front large et

pur. A peine âgée de quinze ans, elle avait la plus belle taille que l'on pût admirer dans tout le bal; mais ce qui donnait à sa beauté un caractère unique, c'était un mélange indéfinissable de tristesse douce et de fierté timide. Son regard semblait dire à tous : Respectez ma douleur et n'essayez ni de me distraire, ni de me plaindre.

Elle avait cédé au désir de sa famille, en reparaissant dans le monde; mais il était aisé de voir combien cet effort sur elle-même lui était pénible. Elle avait aimé son frère avec l'enthousiasme d'une amante et la chasteté d'un ange. Sa perte avait fait d'elle, pour ainsi dire, une veuve, car elle avait vécu avec la douce certitude qu'elle avait un appui, un confident, un protecteur humble et doux avec elle, ombrageux et sévère avec tous ceux qui l'approcheraient; et maintenant elle était seule dans la vie, elle n'osait plus se livrer aux purs instincts de bonheur qui font la jeunesse de l'ame. Elle n'osait, pour ainsi dire, plus vivre, et si un homme la regardait ou lui adressait la parole, elle était effrayée en secret de ce regard et de cette parole qu'Ezzelin ne pouvait plus recueillir et scruter avant de les laisser arriver jusqu'à elle. Elle s'entourait donc d'une extrême réserve, se méfiant d'elle-même et des autres, et sachant donner à cette méfiance un aspect touchant et respectable.

La jeune dame qui avait parlé d'elle avec tant d'admiration, voulut dépiter son amant jusqu'au bout, et, s'approchant d'Argiria, elle lia conversation avec elle. Bientôt tout le groupe qui s'était formé sur le balcon auprès de la dame, se reforma autour de ces deux beautés, et se grossit assez pour que la conversation devînt générale. Au milieu de tous ces regards dont elle était vraiment le centre d'attraction, Argiria souriait de temps en temps d'un air mélancolique au brillant caquetage de son interlocutrice. Peut-être celle-ci espérait-elle l'écraser par là et l'emporter à force d'esprit et de gentillesse sur le prestige de cette beauté calme et sévère. Mais elle n'y réussissait pas; l'artillerie de la coquetterie était en pleine déroute devant cette puissance de la vraie beauté, de la beauté de l'ame, revêtue de la beauté extérieure.

Durant cette causerie, le salon de jeu avait été envahi par les femmes aimables et les hommes galans. La plupart des joueurs auraient craint de manquer de savoir-vivre, en n'abandonnant pas les cartes pour l'entretien des femmes, et les véritables joueurs s'étaient resserrés autour d'une seule table, comme une poignée de braves se retranchent dans une position forte pour une résistance désespérée. De même qu'Argiria Ezzelini était le centre du groupe élégant, et

courtois, Orio Soranzo, cloué à la table de jeu, était le centre et l'ame du groupe avide et passionné. Bien que les siéges se touchassent presque, bien que dans le dos à dos des causeurs et des joueurs, il y eût place à peine pour le balancement des plumes et le développement des gestes, il y avait tout un monde entre les préoccupations et les aptitudes de ces deux races distinctes d'hommes aux mœurs faciles et d'hommes à instincts farouches. Leurs attitudes et l'expression de leurs traits se ressemblaient aussi peu que leurs discours et leur occupation. Argiria, écoutant les propos joyeux, ressemblait à un ange de lumière ému des misères de l'humanité. Orio, en agitant dans ses mains l'existence de ses amis et la sienne propre, avait l'air d'un esprit de ténèbres, riant d'un rire infernal, au sein des tortures qu'il éprouvait et qu'il faisait éprouver.

Naturellement, la conversation du nouveau groupe élégant se rattacha à celle qui avait été interrompue sur le balcon par l'entrée d'Argiria. L'amour est toujours l'ame des entretiens où les femmes ont part. C'est toujours avec le même intérêt et la même chaleur que les deux sexes débattent ce sujet, dès qu'ils se rencontrent en champ clos, et cela dure, je crois, depuis le temps où la race humaine a su exprimer ses idées et ses sentimens par la parole. Il y a de merveilleuses nuances dans l'expression des diverses théories qui se discutent, selon l'âge et selon l'expérience des opinans et des auditeurs. Si chacun était de bonne foi dans ces déclarations si diverses, un esprit philosophique pourrait, je n'en doute pas, d'après l'exposé des facultés aimantes, prendre la mesure des facultés intellectuelles et morales de chacun. Mais personne n'est sincère sur ce point. En amour chacun a son rôle étudié d'avance, et approprié aux sympathies de ceux qui écoutent. Ainsi, soit dans le mal, soit dans le bien, tous les hommes se vantent. Dirai-je des femmes que...?

—Rien du tout, interrompit Beppa, car un abbé ne doit pas les connaître.

—Argiria, continua l'abbé en riant, s'abstint de se mêler à la discussion, dès qu'elle s'anima, et surtout dès que le sujet proposé à l'analyse de la noble compagnie eut été nommé par la dame du balcon. Le nom qui fut prononcé fit monter le sang à la figure de la belle Ezzelini, puis une pâleur mortelle redescendit aussitôt de son front jusqu'à ses lèvres. L'interlocutrice était trop enivrée de son propre babil pour y prendre garde. Il n'est rien de plus indiscret et de moins délicat que les gens à réputation d'esprit. Pourvu qu'ils parlent, peu leur importe de blesser ceux qui les écoutent; ils sont souverainement égoïstes et ne

regardent jamais dans l'ame d'autrui l'effet de leurs paroles, habitués qu'ils sont à ne produire jamais d'effet sérieux, et à se voir pardonner toujours le fond en faveur de la forme. La dame devint de plus en plus pressante, elle croyait toucher à son triomphe, et, non contente du silence d'Argiria qu'elle imputait à l'absence d'esprit, elle voulait lui arracher quelqu'une de ces niaises réponses, toujours si inconvenantes dans la bouche des jeunes filles, lorsque leur ignorance n'est pas éclairée et sanctifiée par la délicatesse du tact et par la prudence de la modestie. — Allons, ma belle signorina, dit la perfide admiratrice, prononcez-vous sur ce cas difficile. La vérité est, dit-on, dans la bouche des enfans, à plus forte raison dans celle des anges. Voici la question : un homme peut-il être inconsolable de la perte de sa femme, et messer Orio Soranzo sera-t-il consolé l'an prochain? Nous vous prenons pour arbitre et attendons de vous un oracle.

Cette interpellation directe et tous les regards qui s'étaient portés à la fois sur elle, avaient causé un grand trouble à la belle Argiria. Mais elle se remit par un grand effort sur elle-même et répondit d'une voix un peu tremblante, mais assez élevée pour être entendue de tous : — Que puis-je vous dire de cet homme que je hais et que je méprise? Vous ignorez sans doute, madame, que je vois en lui l'assassin de mon frère.

Cette réponse tomba comme la foudre, et chacun se regarda en silence. On avait eu soin de parler de Soranzo à mots couverts et de ne le nommer qu'à voix basse. Tout le monde savait qu'il était là, et Argiria seule, quoique assise à deux pas de lui, entourée qu'elle était de têtes avides d'approcher de la sienne, ne l'avait pas vu.

Soranzo n'avait rien entendu de la conversation. Il tenait les dés, et toutes les précautions qu'on prenait étaient fort inutiles. On eût pu lui crier son nom aux oreilles, il ne s'en fût pas aperçu : il jouait ! Il touchait à la crise d'une partie dont l'enjeu était si énorme, que les joueurs se l'étaient dit tout bas pour ne pas manquer aux convenances. Le jeu étant alors livré à toute la censure des gens graves et même à des proscriptions légales, les maîtres de la maison priaient leurs hôtes de s'y livrer modérément. Orio était pâle, froid, immobile. On eût dit un mathématicien cherchant la solution d'un problème. Il possédait ce calme impassible et cette dédaigneuse indifférence qui caractérisent les grands joueurs. Il ne savait seulement pas que la salle s'était remplie de personnes étrangères au jeu, et le paradis de Mahomet se prosternant en masse devant lui, ne lui eût pas seulement fait lever les yeux. D'où vient donc que les paroles de la belle Argiria

le réveillèrent tout à coup de sa léthargie, et le firent bondir comme s'il eût été frappé d'un coup de poignard? Il est des émotions mystérieuses et d'inexplicables mobiles qui font vibrer les cordes secrètes de l'ame. Argiria n'avait prononcé ni le nom d'Orio ni celui d'Ezzelin. Mais ces mots d'*assassin* et de *frère* révélèrent comme par magie, au coupable, qu'il était question de lui et de sa victime. Il n'avait pas vu Argiria, il ne savait pas qu'elle fût près de lui; comment put-il comprendre tout à coup que cette voix était celle de la sœur d'Ezzelin? Il le comprit, voilà ce que chacun vit sans pouvoir l'expliquer. Cette voix enfonça un fer rouge dans ses entrailles. Il devint pourpre, et, se levant par une commotion électrique, il jeta son cornet sur la table, et la repoussa si rudement, qu'elle faillit tomber sur son adversaire. Celui-ci se leva aussi, se croyant insulté. — Que fais-tu donc, Orio? s'écria un des associés au jeu de Soranzo qui n'avait pas laissé détourner son attention par cette scène, et qui jeta sa main sur les dés pour les conserver sur leur face. Tu gagnes, mon cher, tu gagnes! J'en appelle à tous! Sonnez!

Orio n'entendit pas. Il resta debout, la face tournée vers le groupe d'où la voix d'Argiria était partie; sa main appuyée sur le dossier de sa chaise lui imprimait un tremblement convulsif; il avait le cou tendu en avant et raidi par l'angoisse; ses yeux hagards lançaient des flammes. En voyant surgir, au-dessus des têtes consternées de l'auditoire, cette tête livide et menaçante, Argiria eut peur et se sentit prête à défaillir. Mais elle vainquit cette première impression; et, se levant, elle affronta le regard d'Orio avec une constance foudroyante. Orio avait dans la physionomie, dans les yeux surtout, quelque chose de pénétrant dont l'effet, tantôt séduisant et tantôt terrible, était le secret de son grand ascendant. Ezzelin avait été le seul être que ce regard n'eût jamais ni fasciné, ni intimidé, ni trompé. Dans la contenance de sa sœur, Orio retrouva la même incrédulité, la même froideur, la même révolte contre sa puissance magnétique. Il avait éprouvé tant de haine et de dépit contre Ezzelin, qu'il l'avait haï indépendamment de tout motif d'intérêt. Il l'avait haï pour lui-même, par instinct, par nécessité, parce qu'il avait tremblé devant lui, parce que, dans cette nature calme et juste, il avait senti une force écrasante, devant laquelle toute la puissance de son astuce avait échoué. Depuis qu'Ezzelin n'était plus, Orio se croyait le maître du monde; mais il le voyait toujours dans ses rêves, lui apparaissant comme un vengeur de la mort de Giovanna. En cet instant, il crut rêver tout éveillé. Argiria ressemblait prodigieusement à son frère; elle avait aussi quelque

chose de lui dans la voix, car la voix d'Ezzelin était remarquablement suave. Cette belle fille, vêtue de blanc et pâle comme l'hermine de son corsage, lui fit l'effet d'un de ces spectres du sommeil qui nous présentent deux personnes différentes confondues dans une seule. C'était Ezzelin dans un corps de femme; c'étaient Ezzelin et Giovanna tout ensemble; c'étaient ses deux victimes associées. Orio fit un grand cri, et tomba raide sur le carreau.

Ses amis se hâtèrent de le relever. — Ce n'est rien, dit son associé au jeu, il est sujet à ces accidens depuis la mort tragique de sa femme. Badoer, reprenez le jeu; dans un instant je vous tiendrai tête, et dans une heure au plus Soranzo pourra donner revanche.

Le jeu continua comme si rien ne s'était passé. Zuliani et Gritti emportèrent Soranzo sur la terrasse. Le patron du logis, promptement informé de l'évènement, les y suivit avec quelques valets. On entendit des cris étouffés, des sons étranges et affreux. Aussitôt toutes les portes qui donnaient sur les balcons furent fermées précipitamment. Sans doute Soranzo était en proie à quelque horrible crise. Les instrumens reçurent l'ordre de jouer, et les sons de l'orchestre couvrirent ces bruits sinistres. Néanmoins l'épouvante glaça la joie dans tous les cœurs. Cette scène d'agonie, qu'une vitre et un rideau séparaient du bal, était plus hideuse dans les imaginations qu'elle ne l'eût été pour les regards. Plusieurs femmes s'évanouirent. La belle Argiria, profitant de la confusion où cette scène avait jeté l'assemblée, s'était retirée avec sa tante.

— J'ai vu, dit le jeune Mocenigo, périr à mes côtés, sur le champ de bataille, des centaines d'hommes qui valaient bien Soranzo; mais dans la chaleur de l'action on est muni d'un impitoyable sang-froid. Ici l'horreur du contraste est telle, que je ne me souviens pas d'avoir été aussi troublé que je le suis.

On se rassembla autour de Mocenigo. On savait qu'il avait succédé à Soranzo dans le gouvernement du passage de Lépante, et il devait savoir beaucoup de choses sur les évènemens mystérieux et si diversement rapportés de cette phase de la vie d'Orio. On pressa de questions ce jeune officier; mais il s'expliqua avec prudence et loyauté.— J'ignore, dit-il, si ce fut vraiment l'amour de sa femme ou quelque maladie du genre de celle dont nous voyons la gravité, qui causa l'étrange incurie de Soranzo durant son gouvernement de Curzolari. Quoi qu'il en soit, le brave Ezzelin a été massacré, avec tout son équipage, à trois portées de canon du château de San-Silvio. Ce malheur eût dû être prévu et eût pu être empêché. J'ai peut-être à me

reprocher la scène qui vient de se passer ici, car c'est moi qui, sommé par la signora Memmo de donner à cet égard des renseignemens certains, lui ai rapporté les faits tels que je les ai recueillis de la bouche des témoins les plus sûrs.

— C'était votre devoir! s'écria-t-on.

— Sans doute, reprit Mocenigo, et je l'ai rempli avec la plus grande impartialité. La signora Memmo, et avec elle toute sa famille, a cru devoir garder le silence. Mais la jeune sœur du comte n'a pu modérer la véhémence de ses regrets. Elle est dans l'âge où l'indignation ne connaît point de ménagemens et la douleur point de bornes. Toute autre qu'elle eût été blâmable aujourd'hui de donner une leçon si dure à Soranzo. La grande affection qu'elle portait à son frère, et sa grande jeunesse, peuvent seules excuser cet emportement injuste. Soranzo....

— C'est assez parler de moi, dit une voix creuse à l'oreille de Mocenigo, je vous remercie.

Mocenigo s'arrêta brusquement. Il lui sembla qu'une main de plomb s'était posée sur son épaule. On remarqua sa pâleur subite et un homme de haute taille qui, après s'être penché vers lui, se perdit dans la foule. Est-ce donc Orio Soranzo déjà revenu à la vie? s'écria-t-on de toutes parts. On se pressa vers le salon de jeu. Il était déjà encombré. Le jeu recommençait avec fureur. Orio Soranzo avait repris sa place et tenait les dés. Il était fort pâle; mais sa figure était calme, et un peu d'écume rougeâtre au bord de sa moustache trahissait seule la crise dont il venait de triompher si rapidement. Il joua jusqu'au jour, gagna insolemment, quoique lassé de son succès, en véritable joueur avide d'émotions plus que d'argent; il n'eut plus d'attention pour son jeu et fit beaucoup de fautes. Vers le matin il partit jurant contre la fortune qui ne lui était, disait-il, jamais favorable à propos. Puis il sortit à pied, oubliant sa gondole à la porte du palais, quoiqu'il fût chargé d'or à ne pouvoir se traîner, et regagna lentement sa demeure.

— Je crains qu'il ne soit encore malade, dit en le suivant des yeux Zuliani, qui était, sinon son ami (Orio n'en avait guère), du moins son assidu compagnon de plaisir. Il s'en va seul et lesté d'un métal dont le son attire plus que la voix des syrènes. Il fait encore sombre, les rues sont désertes, il pourrait faire quelque mauvaise rencontre. J'aurais regret à voir ces beaux sequins tomber dans des mains ignobles.

En parlant ainsi, Zuliani commanda à ses gens d'aller l'attendre

avec sa gondole au palais de Soranzo, et, se mettant à courir sur ses traces, il l'atteignit au petit pont des *barcaroles*. Il le trouva debout contre le parapet, semant dans l'eau quelque chose qu'il regardait tomber avec attention. S'étant approché tout-à-fait, il vit qu'il semait dans le canaletto son or par poignées, avec un sérieux incroyable. Es-tu fou? s'écria Zuliani en voulant l'arrêter; et avec quoi joueras-tu demain, malheureux?

— Ne vois-tu pas que cet or me gêne? répondit Soranzo. Je suis tout en sueur pour l'avoir porté jusqu'ici; je fais comme les navires près de sombrer, je jette ma cargaison à la mer.

— Mais voici, reprit Zuliani, un navire de bonne rencontre, qui va prendre à bord ta cargaison, et voguer de conserve avec toi jusqu'au port. Allons, donne-moi tes sequins et ton bras aussi, si tu es fatigué.

— Attends, dit Soranzo d'un air hébété, laisse-moi jeter encore quelques poignées de ces *doges* dans ce canal. J'ai découvert que c'était un plaisir très vif, et c'est quelque chose que de trouver un amusement nouveau!

— Corps de Christ! que je sois damné si j'y consens! s'écria Zuliani; songe qu'une partie de cet or est à moi.

— C'est vrai, dit Orio en lui remettant tout ce qu'il avait sur lui, et, par Dieu! il me prend fantaisie de te lever le pied et de te jeter avec la cargaison dans le canal. Je serai plus sûr de vous voir couler à fond tous les deux.

Zuliani se prit à rire, et comme ils se remettaient en marche :

— Tu es donc bien sûr de gagner demain, dit-il à son extravagant compagnon, que tu veux tout perdre aujourd'hui?

— Zuliani! répondit Orio après avoir marché quelques instans en silence, tu sauras que je n'aime plus le jeu.

— Qu'aimes-tu donc? la torture?

— Oh! pas davantage! dit Soranzo d'un ton sinistre et avec un affreux sourire; je suis encore plus blasé là-dessus que sur le jeu!

— Par notre sainte mère l'inquisition! tu m'effraies! Aurais-tu affaire parfois, la nuit, au palais ducal? Les familiers du saint-office t'invitent-ils quelquefois à souper avec le tourmenteur? Es-tu de quelque conspiration ou de quelque secte, ou bien vas-tu voir écorcher de temps en temps pour ton plaisir? Si tu es soupçonné de quoi que ce soit, dis-le-moi, et je te souhaite le bonjour; car je n'aime ni la politique ni la scolastique, et les bas rouges du bourreau sont d'une nuance aiguë qui m'éblouit et m'affecte la vue.

— Tu es un sot, répondit Orio. Le bourreau dont tu parles, est un bel esprit mielleux, qui fait de fades sonnets. Il en est un qui connaît mieux son affaire, et qui vous écorche un homme bien plus lestement: c'est l'ennui. Le connais-tu?

— Ah! bon! c'est une métaphore. Tu as l'humeur chagrine ce matin : c'est la suite de ton attaque de nerfs. Tu aurais dû boire un grand verre de vin de Chiros, pour chasser ces vapeurs.

— Le vin n'a plus de goût, Zuliani, et d'effet encore moins. Le sang de la vigne a gelé dans ses veines, et la terre n'est plus qu'un limon stérile, qui n'a même plus la force d'engendrer des poisons.

— Tu parles de la terre comme un vrai Vénitien. La terre est un amas de pierres taillées, sur lesquelles il pousse des hommes et des huîtres.

— Et des bavards insipides, reprit Orio en s'arrêtant. J'ai envie de t'assassiner, Zuliani.

— Pourquoi faire? répondit gaiement celui-ci, qui ne soupçonnait pas à quel point Soranzo, rongé par une démence sanguinaire, était capable de se porter à un acte de fureur.

— Pardieu, répondit-il, ce serait pour voir s'il y a du plaisir à tuer un homme sans aucun profit.

— Eh bien! reprit légèrement Zuliani, l'occasion n'y est point, car j'ai de l'or sur moi.

— Il est à moi! dit Soranzo.

— Je n'en sais rien. Tu as jeté ta part dans le canaletto, et, quand nous ferons nos comptes tout à l'heure, il se trouvera peut-être que tu me dois. Ainsi ne me tue pas, car ce serait pour me voler, et cela n'aurait rien de neuf.

— Malheur à vous, monsieur, si vous avez l'intention de m'insulter! s'écria Orio en saisissant son camarade à la gorge avec une fureur subite. Il ne pouvait croire que Zuliani parlât au hasard et sans intention. Les remords qui le dévoraient lui faisaient voir partout un danger ou un outrage, et, dans son égarement, il risquait à toute heure de se démasquer lui-même par crainte des autres.

— Ne serre pas si fort, lui dit tranquillement Zuliani, qui prenait tout ceci pour un jeu. Je ne suis pas encore brouillé avec le vin, et je tiens à ne pas laisser venir d'obstructions dans mon gosier.

— Comme le matin est triste! dit Orio en le lâchant avec indifférence; car il avait si souvent tremblé d'être découvert, qu'il était blasé sur le plaisir de se retrouver en sûreté, et ne s'en apercevait

même plus. Le soleil est devenu aussi pâle que la lune; depuis quelque temps, il ne fait plus chaud en Italie.

— Tu en disais autant l'été dernier en Grèce.

— Mais regarde comme cette aurore est laide et blafarde! elle est d'un jaune bilieux.

— Eh bien, c'est une diversion à ces lunes de sang contre lesquelles tu déblatérais à Corfou : tu n'es jamais content. Le soleil et la lune ont encouru ta disgrace; il ne faut s'étonner de rien, puisque tu te refroidis à l'endroit du jeu. Ah ça! dis-moi donc s'il est vrai que tu ne l'aimes plus?

— Est-ce que tu ne vois pas que depuis quelque temps je gagne toujours?

— Et c'est là ce qui t'en dégoûte? Changeons! Moi, je ne fais que perdre, et je suis doublement blasé sur ce plaisir-là.

— Un joueur qui ne perd plus, un buveur qui ne s'enivre plus, c'est tout un, dit Orio.

— Orio! si tu veux que je te le dise, tu es fou; tu négliges ta maladie. Il faudrait te faire tirer du sang.

— Je n'aime plus le sang, répondit Orio préoccupé.

— Eh! je ne te dis pas d'en boire! reprit Zuliani impatienté.

Ils arrivèrent en ce moment au palais Soranzo. Leurs gondoles y étaient déjà rendues. Zuliani voulut conduire Orio jusqu'à sa chambre; il pensait qu'il avait la fièvre, et craignait qu'il ne tombât dans l'escalier.

— Laisse-moi! va-t-en! dit Orio en l'arrêtant sur le seuil de son appartement. J'ai assez de toi.

— C'est bien réciproque, dit Zuliani en entrant malgré lui. Mais il faut que je me débarrasse de cet or, et que nous fassions notre partage.

— Prends tout! Laisse-moi! reprit Soranzo. Épargne-moi la vue de cet or; je le déteste! Je ne sais vraiment plus à quoi cela peut servir!

— Baste! à tout! s'écria Zuliani.

— Si on pouvait acheter seulement le sommeil! dit Orio d'un ton lugubre. Et, prenant le bras de son camarade, il le mena jusqu'à un coin de sa chambre, où Naam, drapée dans un grand manteau de laine blanche, et couchée sur une peau de panthère, dormait si profondément, qu'elle n'avait pas entendu rentrer son maître. Regarde! dit Orio à Zuliani.

— Qu'est-ce que cela? reprit l'autre; ton page égyptien? Si c'était une femme, je te l'aurais déjà volée; mais que veux-tu que j'en fasse?

Il ne parle pas chrétien, et je vivrais bien mille ans sans pouvoir comprendre un mot de sa langue de réprouvé.

— Regarde, bête brute! dit Orio. Regarde ce front calme, cette bouche paisible, cet œil voilé sous ces longues paupières! Regarde ce que c'est que le sommeil; regarde ce que c'est que le bonheur!

— Bois de l'opium, tu dormiras de même, dit Zuliani.

— J'en boirais en vain, dit Orio. Sais-tu ce qui procure un si profond repos à cet enfant? c'est qu'il n'a jamais possédé une seule pièce d'or.

— Ah! que tu es fade et sentencieux ce matin, dit Zuliani en bâillant. Allons! veux-tu compter? Non? En ce cas, je compte seul, et tu te tiendras pour content, quand même je découvrirais que tu as jeté tout ton gain sous le pont des *barcaroles?*

Orio haussa les épaules.

Zuliani compta, et trouva encore pour Soranzo une somme considérable, qu'il lui rendit scrupuleusement; puis il se retira en lui souhaitant du repos et lui conseillant la saignée. Orio ne répondit pas, et, quand il fut seul, il prit tous les sequins étalés sur la table, et les poussa du pied sous un tapis, pour ne pas les voir. La vue de l'or lui causait effectivement une répugnance physique qui allait chaque jour en augmentant, et qui était bien en lui le symptôme d'une de ces affreuses maladies de l'ame qui arrivent à se matérialiser dans leurs effets. La vue de l'or monnayé n'était pas la seule antipathie qui se fût développée en lui; il ne pouvait voir briller l'acier d'une arme quelconque, ou les joyaux d'une femme, sans se retracer, pour ainsi dire oculairement, les atrocités de sa vie d'uscoque. Il cachait ses souffrances, et même il les étouffait complètement quand la nécessité d'agir réchauffait son sang appauvri. Il venait de faire, avec Morosini, une nouvelle campagne, cette glorieuse expédition où les navires de Venise plantèrent leur bannière triomphante dans le Pyrée. Orio, sentant que toute la considération future de sa vie dépendait de sa conduite en cette circonstance, avait encore fait là des prodiges de valeur; il avait complètement lavé la tache du gouvernement de San-Silvio, et il avait contraint toute l'armée à dire de lui que, s'il était un mauvais administrateur, il était, à coup sûr, un vaillant capitaine et un rude soldat.

Après ce dernier effort, Orio, couronné de succès dans toutes ses entreprises, glorifié de tous, traité comme un fils par l'amiral, délivré de tous ses ennemis, et riche au-delà de ses espérances, était rentré dans sa patrie, résolu à n'en plus sortir et à y savourer le fruit

de ses terribles œuvres. Mais la divine justice l'attendait à ce point pour le châtier, en lui ôtant toute l'énergie de son caractère. Au faîte de sa prospérité impie, il était retombé sur lui-même avec accablement, et, à la veille de vivre selon ses rêves, l'agonie s'était emparée de lui. Il avait accompli tout ce que comportaient l'audace et la méchanceté de son organisation; il se disait à lui-même qu'il était un homme fini, et qu'ayant réussi dans des entreprises insensées, il n'avait plus qu'à voir décliner son étoile. C'en était fait; il ne jouissait de rien. Cette puissance de l'argent, cette vie de désordre illimité, cette absence de soins qu'il avait rêvée, cette supériorité de magnificence et de prodigalité sur tous ses pairs, toutes ces vanités honteuses et impudentes, auxquelles il avait immolé un hécatombe à rassasier tout l'enfer, lui apparurent dans toute leur misère, et du moment qu'il cessa d'être enivré et amusé, il cessa d'être aveuglé sur l'horreur de ses fautes. Elles se dressèrent devant lui, et lui parurent détestables, non pas au point de vue de la morale et de l'honneur, mais à celui du raisonnement et de l'intérêt personnel, bien entendu; car Orio entendait par morale les conventions de respect réciproque dictées aux hommes timides par la peur qu'ils ont les uns des autres; par honneur, la niaise vanité des gens qui ne se contentent pas de faire croire à leur vertu, et qui veulent y croire eux-mêmes; enfin, par intérêt personnel bien entendu, la plus grande somme de jouissances dans tous les genres à lui connus : indépendance pour soi, domination sur les autres, triomphe d'audace, de prospérité et d'habileté sur toutes ces ames craintives ou jalouses dont le monde lui semblait composé.

On voit que cet homme restreignait les jouissances humaines à toutes celles qui composent le *paraître*, et puisque cette manière de s'exprimer est permise en Italie, nous ajouterons que les joies intérieures qui procurent l'*être* lui étaient absolument inconnues. Comme tous les hommes de ce tempérament exceptionnel, il ne soupçonnait même pas l'existence de ces plaisirs intérieurs qu'une conscience pure, une intelligence saine et de nobles instincts assurent aux ames honnêtes, même au sein des plus grandes infortunes et des plus âpres persécutions. Il avait cru que la société pouvait donner du repos à celui qui la trompe pour l'exploiter. Il ne savait pas qu'elle ne peut l'ôter à l'homme qui la brave pour la servir.

Mais Orio fut puni précisément par où il avait péché. Le monde extérieur, auquel il avait tout sacrifié, s'écroula autour de lui, et toutes les réalités qu'il avait cru saisir s'évanouirent comme des rêves. Il y avait en lui une contradiction trop manifeste. Le mépris

des autres, qui était la base de ses idées, ne pouvait pas le conduire à l'estime de soi, puisqu'il avait voulu établir cette propre estime sur celle d'autrui, toujours prête à lui manquer. Il tournait donc dans un cercle vicieux, se frottant les mains d'avoir fait des dupes, et tout aussitôt pâlissant de rencontrer des accusateurs.

C'était cette peur d'être découvert qui, détruisant pour lui toute sécurité, empoisonnant toute jouissance, produisait en lui le même effet que le remords. Le remords suppose toujours un état d'honnêteté antérieur au crime. Orio, n'ayant jamais eu aucun principe de justice, ne connaissait pas le repentir; n'ayant jamais connu d'affection véritable, il n'avait pas davantage de regrets. Mais, ayant des passions effrénées et des besoins énormes, il voyait que ses jouissances n'étaient point assurées, puisqu'un seul fil rompu dans toute sa trame pouvait emporter le filet où il enveloppait le monde. Alors il voyait cette foule qu'il avait tant haïe, tant écrasée de son opulence, tant accablée de ses mépris, tant persiflée, tant jouée, tant volée, secouer le charme jeté sur elle, relever la tête, et se dressant autour de lui comme une hydre, lui rendre dommage pour dommage, mépris pour mépris. Il n'était pas dans Venise une seule famille de commerçans que l'Uscoque n'eût privée d'un de ses membres ou d'une part petite ou grande de ses biens. C'était merveille de voir tous ces ressentimens et tous ces désespoirs qui n'osaient s'en prendre à la nonchalance du gouverneur de San-Silvio, et qui, soit considération pour le fils adoptif du *Peloponesiaco*, soit respect pour les brillans faits d'armes accomplis par lui avant et après sa faute, soit crainte de cette influence qu'assurent toujours les richesses, étouffaient leurs murmures et gardaient un silence prudent. Mais quel serait l'orage, si jamais la vérité triomphait! A cette idée, un cauchemar terrible s'emparait du coupable. Il voyait le peuple en masse s'armer, pour le lapider, des têtes que son cimeterre avait abattues; des mères furieuses l'écrasaient sous les cadavres sanglans de leurs enfans; des mains avides déchiraient ses flancs et fouillaient dans ses entrailles pour y chercher les trésors qu'il avait dévorés. Alors toutes ses victimes sortaient vivantes du sépulcre, et dansaient autour de lui avec des rires affreux. « Tu n'es qu'un menteur et un apostat, lui criait Frémio; c'est moi qui vais hériter de tes biens et de ta gloire. — Tu es un scélérat de bas étage, un apprenti grossier, disaient Léontio et Mezzani; ton poison est impuissant, et nous vivons pour te condamner et te torturer de nos propres mains. » Giovanna paraissait à son tour, et lui rendant son poignard émoussé : « Votre bras, lui disait-elle, ne

peut pas me tuer; il est plus faible que celui d'une femme. » Puis Ezzelin arrivait, au son des fanfares, sur un riche navire, et, descendant sur la Piazzetta, il faisait pendre le cadavre d'Orio à la colonne Léonine. Mais la corde rompait; Orio, retombant sur le pavé, se brisait le crâne, et son lévrier Sirius venait dévorer sa cervelle fumante.

Qui pourrait dire toutes les formes que prenaient ces épouvantables visions engendrées par la peur? Orio, voyant que les angoisses du sommeil étaient pires que la réflexion, voulut vivre de manière à retrancher le sommeil de sa vie. Il voulut se soutenir avec de tels excitans qu'il eût toujours devant les yeux la réalité, et qu'il pût affronter à toute heure, par la pensée, les conséquences de ses crimes. Mais sa santé ne put résister à ce régime; sa raison s'ébranla, et les fantômes vinrent l'assiéger durant la veille, plus effrayans et plus redoutables que pendant le sommeil.

A ce moment de sa vie, Orio fut le plus malheureux des hommes. Il voulut vainement retrouver le repos des nuits. Il était trop tard; son sang était tellement vicié, que rien ne se passait plus pour lui comme pour les autres hommes. Les soporifiques, loin de le calmer, l'excitaient; les excitans, loin de l'égayer, augmentaient son accablement. Toujours plongé dans la débauche, il y trouva un profond ennui : c'était, disait-il, un instrument diabolique dont les sons puissans l'avaient souvent étourdi, mais qui désormais jouait tellement faux, qu'il le faisait souffrir davantage. Au milieu de ses soupers splendides, entouré des plus joyeux débauchés et des plus belles courtisanes de l'Italie, son front soucieux ne pouvait s'éclaircir; il restait sombre et abattu à cette heure de crise bachique où les esprits, excités par le vin, se trouvent tous ensemble à l'apogée de leur exaltation. Ses entrailles et son cerveau étaient trop blasés pour suivre le *crescendo* comme les autres. C'était au matin, lorque les nerfs détendus et la tête fatiguée de ses compagnons le laissaient dans une sorte de solitude qu'il commençait à ressentir à son tour les effets de l'ivresse. Alors tous ces hommes hébétés devant leurs coupes, toutes ces femmes endormies sur les sophas, lui faisaient l'effet de bêtes brutes. Il les accablait d'invectives auxquelles ils ne pouvaient plus répondre, et il entrait dans de tels accès de fureur et de haine, qu'il était tenté de les empoisonner et de mettre le feu à son palais pour se débarrasser d'eux et de lui-même. A l'époque où eut lieu la scène du palais Rezzonico que je viens de vous raconter, il avait renoncé à la débauche depuis quelque temps, car son mal empirait tellement qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui à se montrer ivre. Dans ces momens

de délire, il avait souvent laissé échapper des exclamations de terreur en voyant reparaître ses fantômes menaçans. Personne n'avait pourtant conçu de soupçons, car plus on croyait à l'amour d'Orio pour Giovanna, mieux on concevait que l'évènement tragique auquel elle avait succombé eût laissé en lui des souvenirs terribles et troublé l'équilibre de ses facultés. On croyait tellement à ses regrets, qu'il eût pu s'accuser, devant tout le sénat, de la mort de sa femme et de ses amis sans être cru. On l'eût considéré comme égaré par le désespoir, et on l'eût remis aux mains des médecins. Mais Orio ne comptait plus sur sa fortune, il craignait tout le monde et lui-même plus que tout le monde. Il était honteux de sa maladie, furieux de son impuissance à la cacher; il rougissait de lui-même depuis que son être physique ne lui tenait plus ce qu'il avait attendu de son calme et de sa force. Il passait des heures entières à s'accabler de ses propres malédictions, à se traiter d'idiot, d'impotent, de *débris* et de *haillon*, et, ce qu'il y a d'inoui, c'est qu'il ne lui venait pas à l'idée d'accuser son être moral. Il ne croyait point à la céleste origine de son ame. Il avait fait un dieu de son corps, et, depuis que son idole tombait en ruines, il la méprisait et l'accusait de n'être que fange et venin.

La passion qui s'éteignit la dernière (celle qui avait le plus dominé sa vie), ce fut le jeu. La peur amena le dégoût pour celle-là comme pour les autres, car l'ennui et la fatigue des précautions qu'il lui fallait prendre pour s'y livrer étaient arrivées à l'emporter de beaucoup sur le plaisir. Ces précautions étaient de double nature. D'abord les lois qui prohibaient le jeu n'étaient pas tellement tombées en désuétude, qu'il n'y fallût apporter une sorte de mystère, ainsi que je l'ai déjà dit. Ensuite Orio, lorsqu'il perdait, et c'étaient les momens où il était le plus stimulé, était forcé de s'arrêter et d'agir prudemment pour ne pas dépasser les limites qu'on attribuait à sa fortune. Ses grandes richesses ne lui servaient donc pas à son gré : il était forcé de les cacher et de tirer peu à peu de ses caves de quoi soutenir un état de maison dont l'opulence exagérée n'attirât pas les regards de la police. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de dévorer son revenu dans d'obscures orgies et de se ruiner lentement. Or, cette manière de jouir de la vie lui était odieuse; il eût voulu tout dépenser en un jour, afin de faire parler de lui comme de l'homme le plus prodigue et le plus désintéressé de l'univers. S'il eût pu satisfaire cette fantaisie et se voir ruiné complètement, sans doute il eût retrouvé son énergie, et ses instincts criminels l'eussent conduit à de nouveaux forfaits.

Il s'avisa bien avec le temps qu'il avait fait une folie de revenir à

Venise, où, malgré l'impunité accordée à tous les vices, il y avait sur les richesses une surveillance si sévère et si jalouse de la part des dix. Mais lorsque la pensée lui vint de quitter sa patrie, celle des peines qu'il faudrait prendre et des dangers qu'il faudrait courir pour transporter son trésor dans une autre contrée, et surtout la perte de sa santé, la fin de son énergie, le retinrent, et il se résigna à la triste perspective de vieillir riche et de laisser encore du bien à ses neveux.

Une heure après que Zuliani l'eut quitté le matin du bal Rezzonico, ayant vainement essayé de reposer quelques instans, il réveilla son valet de chambre et lui ordonna d'aller chercher un médecin, n'importe lequel, attendu, disait-il, qu'ils étaient tous aussi ignorans les uns que les autres. Il méprisait profondément la médecine et les médecins, et Naam éprouva quelque inquiétude en lui voyant prendre une résolution si contraire à ses habitudes et à ses opinions. Elle se tut néanmoins, habituée qu'elle était à accepter aveuglément toutes les fantaisies d'Orio. Le valet de chambre, intelligent, actif et soumis comme les laquais qui volent impunément, amena, en moins d'une demi-heure, messer Barbolamo, le meilleur médecin de Venise.

Messer Barbolamo savait très bien à quel homme il avait affaire. Il avait assez entendu parler de Soranzo pour s'attendre à toutes les railleries d'un incrédule et à tous les caprices d'un fou. Il se conduisit donc en homme d'esprit plutôt qu'en homme de science. Soranzo l'avait demandé, vaincu par une pusillanimité secrète, un effroi insurmontable de la mort; mais, il se recommandait à lui, comme les faux esprits forts aux sorciers, l'insulte et le mépris sur les lèvres, la crainte et l'espoir dans le cœur.

Les discours de l'Esculape trompèrent son attente, et, au bout de quelques instans, il l'écouta avec attention. Ne prenez aucune pilule, lui dit celui-ci, laissez la thériaque à vos gondoliers et les emplâtres à vos chiens. C'est l'opium qui provoque vos hallucinations, et c'est la diète qui vous ôte le courage. Le régime ne peut agir sur un mourant, car vous êtes mourant. Mais entendons-nous, le physique va mourir si le moral ne se relève : rien n'est plus facile que ce dernier point, si vous croyez au moyen que je vais vous indiquer: ne changez pas de fond en comble l'habitude de vos pensées et ne traitez pas votre mal par les contraires, n'éteignez point vos passions. Elles seules vous ont fait vivre, c'est parce qu'elles s'affaiblissent que vous mourez; seulement abandonnez celles qui s'en vont d'elles-mêmes, et créez-vous en de nouvelles. Vous êtes homme de plaisir, et le plaisir est épuisé; faites-vous homme d'étude et de science. Vous êtes in-

crédule, vous raillez les choses saintes; allez dans les églises, et faites l'aumône! Ici Soranzo leva les épaules... — Un instant! dit le médecin. Je ne prétends pas que vous deveniez savant ni dévot. Vous pourriez être l'un et l'autre, je n'en doute pas, car les hommes de votre tempérament peuvent tout; mais je ne m'intéresse ni à la science ni à la dévotion assez pour vouloir vous prouver leur supériorité sur l'oisiveté et la licence. Je n'entre jamais dans la discussion des choses pour elles-mêmes, je les conseille comme des moyens de distraction, comme mes confrères conseillent l'absynthe et la casse. La vue des livres vous distraira de celle des bouteilles. Vous aurez une magnifique bibliothèque, et votre luxe trouvera là un débouché; vous ne savez pas les délices que peut vous procurer une reliure, et les folies que vous pouvez faire pour une édition de choix. Dans les églises, vous entendrez des cantiques qui vous délasseront les oreilles des chansons licencieuses; vous verrez des spectacles non moins profanes et des hommes non moins vaniteux que ceux du monde. Vous leur ferez des dons qui vous assureront dans les siècles futurs cette réputation d'homme généreux et prodigue qui va finir avec vous, si vous ne guérissez et ne changez de marotte. Ainsi, soyez votre médecin à vous-même et avisez-vous de quelque chose dont vous n'ayez jamais eu envie, procurez-vous-le à l'instant. Bientôt une foule de désirs qui sommeillent en vous se réveilleront, et leur satisfaction vous donnera des jouissances inconnues. Ne vous croyez pas usé; vous n'êtes pas seulement fatigué, vous avez encore en vous la force de dépenser vingt existences : c'est à cause de cela que vous vous tuez à n'en dépenser qu'une seule. Le monde finirait, s'il ne se renouvelait sans cesse par le changement; l'abattement où vous êtes n'est qu'un excès de vie qui demande à changer d'aliment. Eh bien! à quoi songez-vous? vous ne m'écoutez pas.

— Je cherche, dit Soranzo tout-à-fait vaincu par la manière dont l'Esculape entendait les choses, une fantaisie que je n'aie point eue encore. J'ai eu celle des beaux livres, bien que je ne lise jamais, et ma bibliothèque est superbe... Quant aux églises... j'y songerai, mais je voudrais que vous m'aidassiez à trouver quelque jouissance plus neuve, plus éloignée encore de mes frénésies; si je pouvais devenir avare!

— Je vous entends fort bien, répondit Barbolamo frappé de l'air hébété de son malade. Vous allez au fond des choses, et remontez au principe pur de mon raisonnement; car je ne vous offrais qu'une issue nouvelle à vos passions, et vous voulez changer vos passions;

moi-même je n'ai rien à dire contre l'avarice; cependant je crains une trop forte réaction dans le saut de cet abîme. Dites-moi, avez-vous été quelquefois amoureux naïvement et sincèrement?

— Jamais! dit Orio, oubliant tout d'un coup, dans son désir d'être guéri, ce rôle de veuf au désespoir qui protégeait tout le mystère de sa vie.

— Eh bien! dit le médecin, qui ne fut nullement surpris de cette réponse, car il voyait déjà plus avant que la foule dans l'ame sèche et cupide de Soranzo, soyez amoureux; vous commencerez par ne pas l'être et par faire comme si vous l'étiez; puis, vous vous figurerez que vous l'êtes, et enfin vous le serez. Croyez-moi, les choses se passent ainsi en vertu de lois physiologiques que je vous expliquerai quand vous voudrez.

Orio voulut connaître ces lois. Le docteur lui fit une dissertation amèrement spirituelle, que le patricien ignorant et préoccupé prit au sérieux. Orio se persuada tout ce que voulut son médecin, et celui-ci le quitta frappé, pour la centième fois de sa vie, de la faiblesse d'esprit et de l'horreur de la mort que les débauchés cachent sous les dehors et les habitudes d'un mépris insensé de la vie.

Dès le jour même, Orio, roulant dans sa tête les projets les plus déraisonnables et les espérances les plus puériles, se rendit à Saint-Marc à l'heure de la bénédiction. En lui promettant la santé par des moyens aussi simples, en flattant sa vanité par l'éloge de son énergie, le docteur avait prononcé des mots magiques. Soranzo espérait dormir la nuit suivante.

Il écouta les chants sacrés; il examina avec intérêt les pompes religieuses; il admira l'intérieur de la basilique; il s'attacha à n'avoir aucun souvenir du passé, aucune pensée du dehors. Pendant une heure il réussit à vivre tout entier dans l'heure présente. C'était beaucoup pour lui. La nuit n'en fut guère moins affreuse; mais le matin approchait.

Il se fit une sorte de fête de retourner à Saint-Marc, et comme les gens en proie aux maladies nerveuses sont quelquefois soulagés d'avance par la confiance qu'ils ont en de certains breuvages, il lui arriva de se trouver bien heureux d'avoir en vue, pour la première fois depuis si long-temps, une occupation agréable, et cette idée le fit dormir tranquillement une heure. Le médecin vint, et s'étant fait rendre compte du résultat de son ordonnance, il dit: « Vous passerez deux heures aujourd'hui à Saint-Marc, et la nuit prochaine vous dormirez deux heures. » Soranzo le prit au mot, et passa deux

heures à l'église. Il était tellement persuadé qu'il dormirait deux heures, que le fait eut lieu. Le médecin s'applaudit d'avoir trouvé un de ces sujets précieux à l'observateur scientifique, auxquels il suffit d'allumer l'imagination pour que les effets désirés se produisent réellement. Il en conclut que le sang d'Orio était bien appauvri et son ame absolument vide d'idées et de sentimens. Le troisième jour il lui conseilla de songer à son plus important moyen de salut, à l'amour. Orio, se souvenant de la monstrueuse imprudence qu'il avait commise, se hasarda à dire qu'il avait aimé déjà, désirant bien que le médecin lui prouvât qu'il s'était trompé. C'est ce qu'il ne manqua pas de faire. Il lui représenta qu'il avait dû ressentir pour la signora Morosini une de ces passions violentes qui dévastent et laissent après elles une funeste lassitude. Il lui conseilla un amour paisible, tendre, ingénu, platonique même, conforme en tous points à celui que ressent un bachelier de dix-sept ans pour une fillette de quinze. Orio le promit. « C'est pitoyable! dit le docteur en soi-même, sur l'escalier, et voilà ces riches et galans patriciens qui nous écrasent! » Remarquez qu'on n'était pas loin du dix-huitième siècle! le mot magnétisme n'était pas encore trouvé.

Orio, résolu à être amoureux de la première belle jeune fille qu'il rencontrerait à l'église, entre sur la pointe du pied dans la basilique, le cœur palpitant, non d'amour, mais de cette lâche superstition que son magnétiseur lui avait imposée. Il effleurait légèrement les voiles des vierges agenouillées et se penchait avec émotion pour voir leurs traits à la dérobée. O vieux Hussein! ô vous tous, farouches Missolonghis! vous eussiez pu venir à Venise dénoncer votre complice; jamais, certes, vous n'eussiez pu reconnaître l'Uscoque dans cette occupation et dans cette attitude.

La première fille que lorgna Soranzo était laide, et, pour nous servir des paroles de J.-J. Rousseau, dans le récit de son entrée dans un couvent de filles, dont les chœurs l'avaient enthousiasmé, — la scène se passe précisément à Venise : — « *La Sofia était louche, la Cattina était boiteuse*, etc. »

La quatrième jeune fille qu'Orio regarda était voilée jusqu'au menton, mais au travers de son voile et de sa prière, elle vit fort bien le cavalier qui cherchait à la voir; alors relevant la tête et retroussant son voile, elle lui montra un ovale pâle et sublime, un front de quinze ans, des lèvres que l'indignation fit trembler comme les feuilles d'une rose agitées par la brise, et qui laissèrent tomber ces paroles sévères : — Vous êtes bien hardi!

C'était Argiria Ezzelini. Zuzuf a raison : il y a une destinée !

Orio fut si troublé de l'accord de cette apparition avec celle du bal Rezzonico, si épouvanté de voir des espérances superstitieuses se confondre avec des terreurs de même genre dans un même objet, qu'il ne put trouver une excuse à lui faire. Il se laissa tomber consterné auprès d'elle, et ses genoux amaigris frappèrent le pavé avec bruit; puis il baissa sa tête jusqu'à terre, et approchant ses lèvres du manteau de velours de la belle Ezzelin, il lui dit tout bas, en lui tendant le stylet que les Vénitiens portaient toujours à la ceinture : — Tuez-moi, vengez-vous!

— Je vous méprise trop pour cela, dit la belle fille, en retirant son manteau avec empressement, et, se levant, elle sortit de l'église.

Mais Orio, qui n'était pas encore si bien converti à l'amour ingénu, qu'il ne vît les choses avec le sang-froid d'un roué, remarqua fort bien que ces dernières paroles avaient une expression plus forcée que les premières, et que l'œil courroucé avait peine à retenir une larme de compassion.

Orio se retira, certain que le sort en était jeté, et qu'il y allait de sa guérison et de sa vie à saisir l'occasion par les cheveux. Il passa toute la nuit à combiner mille plans divers pour s'introduire auprès de la beauté cruelle, et ces rêveries détournèrent les terreurs accoutumées; il était bien un peu troublé par la ressemblance d'Argiria avec Ezzelin, et dans son sommeil du matin il eut des rêves où cette ressemblance amena les quiproquos et les méprises les plus bizarres et les plus pénibles. Il vit plusieurs fois s'opérer la transformation de ces deux personnages l'un dans l'autre. Lorsqu'il tenait la main d'Argiria et penchait sa bouche vers la sienne, il trouvait la face livide et sanglante d'Ezzelin; alors il tirait son stylet et livrait un combat furieux à ce spectre. Il finissait par le percer; mais, tandis qu'il le foulait aux pieds, il reconnaissait qu'il s'était trompé et que c'était Argiria qu'il avait poignardée.

L'envie de guérir à tout prix et l'ascendant que Barbolamo exerçait sur lui l'amenèrent avec celui-ci à une expansion téméraire. Il lui raconta ses deux rencontres avec la signora Ezzelin, au bal et à l'église, le ressentiment qu'elle lui témoignait et les angoisses que le regret de n'avoir pu empêcher la perte du noble comte Ezzelin lui causait à lui-même. Au premier aveu, Barbolamo ne se douta de rien; mais peu à peu, étant devenu par la suite très assidu auprès de son malade, et l'ayant habitué à s'épancher autant qu'il était possible à un homme dans sa position, il s'étonna de voir un tel excès

de sensibilité chez un égoïste si complet, et cette anomalie lui fit venir d'étranges soupçons. Mais n'anticipons point sur les évènemens.

Barbolamo, grand égoïste aussi en fait de science, quoique généreux et loyal citoyen d'ailleurs, était plus désireux d'observer dans son patient les phénomènes d'une maladie toute mentale, que de lui mesurer quelques souffrances de plus ou de moins. Curieux de voir des effets nouveaux, il ne craignit pas de dire à Orio que ses agitations étaient d'un bon augure, et qu'il fallait s'appliquer à poursuivre la conquête de cette fière beauté, précisément parce qu'elle était difficile et entraînerait de nombreuses émotions d'un ordre tout nouveau pour lui. Orio poursuivit Argiria de sérénades et de romances pendant huit jours.

La sérénade est, il n'en faut pas douter, un grand moyen de succès auprès des femmes d'un goût délicat. A Venise surtout où l'air, le marbre et l'eau ont une sonorité si pure, la nuit un silence si mystérieux, et le clair de lune de si romanesques beautés, la romance a un langage persuasif, et les instrumens des sons passionnés, qui semblent faits exprès pour la flatterie et la séduction. La sérénade est donc le prologue nécessaire de toute déclaration d'amour. La mélodie attendrit le cœur et amollit les sens plongés dans un demi-sommeil. Elle plonge l'ame dans de vagues rêveries, et dispose à la pitié, cette première défaite de l'orgueil qui se laisse implorer. Elle a aussi le don de faire passer devant les yeux assoupis des images charmantes, et je tiens d'une femme, que je ne veux pas nommer, que l'amant inconnu qui donne la sérénade apparaît toujours, tant que la musique dure, le plus aimable et le plus charmant des hommes.

—Dites donc tout, indiscret conteur! interrompit Beppa. Ajoutez que la dame conseillait à tous les donneurs de sérénade de ne jamais se montrer.

— Il n'en fut pas ainsi pour Orio, reprit le narrateur. La belle Argiria lui conseilla de se montrer en laissant tomber son bouquet du balcon sur le trottoir de marbre que blanchissait la lune : ne vous étonnez pas d'une si prompte complaisance. Voici comment la chose se passa.

D'abord la belle Argiria n'était pas riche. Le peu de bien que possédait son frère avait été fort entamé par ses frais d'équipement pour la guerre. Il rapportait une assez jolie part de légitime butin fait par lui sur les Ottomans, et duement concédé par l'amiral, lorsqu'il trouva la mort aux Curzolari. Le noble jeune homme se faisait une joie douce de doter sa jeune sœur avec cette fortune; mais elle tomba

aux mains des pirates, ainsi que sa galère, et tout ce qu'il possédait en propre. La belle Argiria n'eut donc plus pour dot que ses quinze ans et ses beaux yeux mélancoliques.

La signora Memmo, sa tante, la chérissait tendrement, mais elle n'avait à lui laisser en héritage qu'un vaste palais un peu délabré et l'amour de vieux serviteurs qui, par dévouement, continuaient à la servir pour de minces honoraires. La tante désirait donc ardemment, comme font toutes les tantes, qu'un noble et riche parti se présentât, et sachant bien que l'incomparable beauté de sa nièce allumerait plus d'une passion, elle la blâmait de vouloir s'enterrer dans la solitude et de tenir toujours *le soleil de ses regards* caché derrière la tendine sombre de son balcon.

A la première sérénade, Argiria fondit en larmes. — Si mon noble frère était vivant, dit-elle, nul ne se permettrait de venir me faire la cour sous les fenêtres avant d'avoir obtenu de ma famille la permission de se présenter. Ce n'est point ainsi qu'on approche d'une maison respectable.

La signora Antonia trouva cette rigidité exagérée et se déclarant compétente sur cette matière, elle refusa d'imposer silence aux concertans. La musique était belle, les instrumens de première qualité, et les exécutans choisis dans ce qu'il y avait de mieux à Venise. La dame en conclut que l'amant devait être riche, noble et généreux; deux théorbes et trois violes de moins, elle eût été plus sévère, mais la sérénade était irréprochable et fut écoutée.

Les jours suivans amenèrent un crescendo de joie et d'espoir chez Antonia. Argiria prit patience d'abord, et finit par goûter la musique, pour la musique en elle-même. Le matin, il lui arriva quelquefois, en arrangeant ses beaux cheveux bruns devant le miroir, de fredonner à son insu, les refrains des amoureuses stances qui l'avaient doucemnt endormie la veille.

Il y a toute une science dans le programme de la sérénade. Chaque soir doit amener chez le soupirant une nuance nouvelle dans l'expression de son amoureux martyre. Après *il timido sospiro* doit arriver *lo strale funesto*. *I fieri tormenti* viennent ensuite; *l'anima desperata* amène nécessairement, pour le lendemain, *sorte amara*. On peut risquer à la cinquième nuit de tutoyer l'objet aimé, et de l'appeler *Idol mio*. On doit nécessairement l'injurier la sixième nuit, et l'appeler *crudele* et *ingrata*. Il faudrait être bien maladroit si, à la septième, on ne pouvait hasarder la *dolce speranza*. Enfin la huitième doit amener une explosion finale, une pressante prière, mettre la

belle entre le bonheur et la mort de son amant, obtenir un rendez-vous, ou finir par le renvoi et le paiement des musiciens. La huitième symphonie était venue, et, dans le troisième couplet de la romance, le chanteur demandait au nom de l'amant une marque de pitié, un gage d'espoir, un mot ou un signe quelconque qui l'enhardît à se faire connaître. Au moment où la fière Argiria s'éloignait du balcon, d'où, abritée par la tendine, elle avait écouté la voix, madame Antonia, arracha lestement le bouquet que sa nièce avait au sein et le laissa tomber sur le guitariste, en disant d'une voix chevrotante qui ne pouvait à coup sûr pas compromettre la jeune fille : — *Col piacere della zia; Avec l'agrément de la tante.*

Une vive curiosité de jeune fille l'emportant, chez Argiria, sur le pudique dépit que lui causait sa tante, elle revint précipitamment au balcon, et se penchant sur la rampe de marbre, elle souleva imperceptiblement le rideau de la tendine, juste assez pour voir le cavalier qui ramassait le bouquet. Le chanteur, qui était un musicien de profession, connaissant fort bien les usages, ne s'était pas permis d'y toucher. Il s'était contenté de dire à demi-voix : Signor! et de reculer discrètement de deux pas en arrière, en ôtant sa toque, tandis que le signor ramassait le gage. En voyant cette grande taille un peu affaissée, mais toujours élégante et vraiment patricienne, se dessiner au clair de la lune, Argiria sentit une sueur froide humecter son front. Un nuage passa devant ses yeux; ses genoux se dérobèrent sous elle; elle n'eut que le temps de fuir le balcon et d'aller se jeter sur son lit, où elle commença à trembler de tous ses membres et à défaillir. La tante, fort peu effrayée, vint à elle, et lui adressa de doux reproches moqueurs sur cet excès de timidité virginale.—Ne riez pas, ma tante, dit Argiria d'une voix étouffée. Vous ne savez pas ce que vous avez fait! Je suis presque sûre d'avoir reconnu ce dernier des hommes, cet assassin de mon frère, Orio Soranzo!

— Il n'aurait pas cette audace! s'écria la signora Memmo en frémissant à son tour. Courez chercher le bouquet, s'écria-t-elle en s'adressant à la suivante favorite qui assistait à cette scène. Dites qu'on l'a laissé tomber par mégarde, que c'est vous... que c'est le page... qui l'a jeté pour faire une espièglerie... que je suis fort courroucée contre vous... Allez, Pascalina... courez...

Pascalina courut, mais ce fut en vain; musiciens, amoureux et bouquet, tout avait disparu, et l'ombre incertaine des colonnades projetée par la lune jouait seule sur le pavé au gré des nuages capricieux.

Pascalina avait laissé la porte ouverte. Elle fit quelques pas sur la rive, et vit à l'angle du canaletto les gondoles qui s'éloignaient emportant la sérénade. Elle revint sur ses pas et rentra en fermant la porte avec soin; il était trop tard. Un homme caché derrière les colonnes du portique avait profité du moment. Il s'était élancé légèrement dans l'escalier du palais Memmo; et marchant devant lui, se dirigeant vers la faible lueur qui s'échappait d'une porte entr'ouverte, il avait audacieusement pénétré dans l'appartement d'Argiria. Lorsque Pascalina y rentra, elle trouva sa jeune maîtresse évanouie dans les bras de la tante, et le donneur d'aubades à genoux devant elle.

Vous conviendrez que le moment était mal choisi pour s'évanouir, et vous en conclurez avec moi que la belle Argiria avait eu grand tort d'écouter les huit sérénades. L'effroi avait remplacé la colère, et Orio ne s'y trompait nullement, quoiqu'il feignît d'y croire. — Madame, dit-il en se prosternant et en présentant le bouquet à la signora Memmo, avant qu'elle eût eu la présence d'esprit de lui adresser la parole, je vois bien que votre seigneurie s'est trompée en m'accordant cette faveur insigne; je ne l'espérais pas, et le musicien qui s'est permis de vous adresser des vers si audacieux n'y était point autorisé par moi. Mon amour n'eût jamais été hardi à ce point, et je ne suis pas venu implorer ici de la bienveillance, mais de la pitié. Vous voyez en moi un homme trop humilié pour se permettre jamais autre chose que d'élever autour de votre demeure des plaintes et des gémissemens. Que vous connussiez ma douleur, que vous fussiez bien sûre que loin d'insulter à la vôtre, je la ressentais plus profondément encore que vous-même, c'est tout ce que je voulais. Voyez mon humilité et mon respect! Je vous rapporte ce gage précieux que j'aurais voulu conquérir au prix de tout mon sang, mais que je ne veux pas dérober.

Ce discours hypocrite toucha profondément la bonne Memmo. C'était une femme de mœurs douces et d'un cœur trop candide pour se méfier d'une protestation si touchante. — Seigneur Soranzo, répondit-elle, j'aurais peut-être de graves reproches à vous faire, si je ne voyais aujourd'hui, pour la troisième fois, combien votre repentir est sincère et profond. Je n'aurai donc plus le courage de vous accuser intérieurement, et je vous promets de garder désormais, avec moins d'efforts que je ne l'ai fait jusqu'ici, le silence que les convenances m'imposent. Je vous remercie de cette démarche, ajouta-t-elle en rendant le bouquet à sa nièce; et si je vous supplie de ne plus reparaître ici, ni autour de ma maison, c'est en vue de

notre réputation, et non plus, je vous le jure, en raison d'aucun ressentiment personnel.

Malgré sa défaillance, Argiria avait tout entendu; elle fit un grand effort pour retrouver le courage de parler à son tour; et soulevant sa belle tête pâle du sein de sa tante : Faites comprendre aussi à messer Soranzo, ma chère tante, dit-elle, qu'il ne doit jamais ni nous adresser la parole, ni seulement nous saluer en quelque lieu qu'il nous rencontre. Si son respect et sa douleur sont sincères, il ne voudra pas présenter davantage à nos regards des traits qui nous retracent si vivement le souvenir de notre infortune.

— Je ne demande qu'une seule grace avant de me soumettre à cet arrêt de mort, dit Orio, c'est que ma défense soit entendue et ma conduite jugée. Je sens que ce n'est point ici le lieu ni le moment d'entamer cette explication. Mais je ne me relèverai point que la signora Memmo ne m'ait accordé la permission de me présenter devant elle, dans son salon, à l'heure qu'elle me désignera, demain ou le jour suivant, afin qu'à deux genoux, comme aujourd'hui, je demande grace pour les larmes que j'ai fait couler; mais qu'ensuite, la main sur la poitrine et debout, ainsi qu'il convient à un homme, je me disculpe de ce qu'il peut y avoir d'injuste ou d'exagéré dans les accusations portées contre moi.

— De telles explications seraient douloureuses pour nous, dit Argiria avec fermeté, et inutiles pour votre seigneurie. La réponse loyale et généreuse que ma noble tante vient de vous faire doit, je pense, suffire à votre susceptibilité et satisfaire à toute exigence.

Orio insista avec tant d'esprit et de persuasion, que la tante céda, et lui permit de se présenter le lendemain dans la journée. — Vous trouverez bon, seigneur, dit Argiria, pour repousser la part de reconnaissance qu'il lui adressait, que je n'assiste point à cette conférence. Tout ce que je puis faire, c'est de ne jamais prononcer votre nom; mais il est au-dessus de mes forces de revoir une fois de plus votre visage.

Orio se retira, feignant une profonde tristesse, mais trouvant qu'il allait assez vite en besogne.

Le lendemain amena une longue explication entre lui et la Memmo. La noble dame le reçut dans tout l'appareil d'un deuil significatif, car elle avait quitté ses voiles noirs depuis un mois, et elle les reprit ce jour-là, pour lui faire comprendre que rien ne pourrait diminuer l'intensité de ses regrets. Orio fut habile. Il s'accusa plus qu'on n'eût osé l'accuser : il déclara qu'il avait tout fait pour laver la tache que

cette imprévoyance funeste avait imprimée sur sa vie; mais qu'en vain l'amiral, et toute l'armée, et toute la république, l'avaient réhabilité; qu'il ne s'en consolerait jamais. Il dit qu'il regardait la mort affreuse de sa femme comme un juste châtiment du ciel, et qu'il n'avait pas goûté un instant de repos depuis cette déplorable année. Enfin il peignit sous des couleurs si vives le sentiment qu'il avait de son propre déshonneur, l'isolement volontaire où s'éteignait son ame découragée, le profond dégoût qu'il avait de la vie, et la ferme intention où il était de ne plus lutter contre la maladie et le désespoir, mais de se laisser bientôt mourir, que la bonne Antonia fondit en larmes, et lui dit, en lui tendant la main : Pleurons donc ensemble, noble seigneur, et que mes pleurs ne vous soient plus un reproche, mais une marque de confiance et de sympathie.

Orio s'était donné beaucoup de peine pour être éloquent et tragique. Il avait grand mal aux nerfs. Il fit un effort de plus et pleura.

D'ailleurs, Orio avait parlé, à certains égards, avec la force de la vérité. Lorsqu'il avait peint une partie de ses souffrances, il s'était trouvé fort soulagé de pouvoir, sous un prétexte plausible, donner cours à ses plaintes, qui chaque jour lui devenaient plus pénibles à renfermer. Il fut donc si convaincant, qu'Argiria elle-même s'attendrit et cacha son visage dans ses deux belles mains. Argiria était, à l'insu de Soranzo et de sa tante, derrière une tapisserie, d'où elle voyait et entendait tout. Un sentiment inconnu, irrésistible, l'avait amenée là.

Pendant huit autres jours, Orio suivit Argiria comme son ombre. A l'église, à la promenade, au bal, partout elle le retrouvait attaché à ses pas, fuyant d'un air timide et soumis dès qu'elle l'apercevait, mais reparaissant aussitôt qu'elle feignait de ne plus le voir; car, il faut bien le dire, la belle Argiria en vint bientôt à désirer qu'il ne fût pas aussi obéissant, et, pour ne pas le mettre en fuite, elle eut soin de ne plus le regarder.

Comment eût-elle pu s'irriter de cette conduite? Orio avait toujours un air si naturel avec ceux qui pouvaient observer ces fréquentes rencontres! Il mettait une délicatesse si exquise à ne pas la compromettre, et un soin si assidu à lui montrer sa soumission! Ses regards, lorsqu'elle les surprenait, avaient une expression de souffrance si amère et de passion si violente! Argiria fut bientôt vaincue dans le fond de l'ame, et nulle autre femme n'eût résisté aussi long-temps au charme magique que cet homme savait exercer lorsque toutes les puissances de sa froide volonté se concentraient sur un seul point.

La Memmo vit cette passion avec inquiétude d'abord, et puis avec espoir, et bientôt avec joie; car, n'y pouvant tenir, elle donna un second rendez-vous à Soranzo à l'insu de sa nièce, et le somma d'expliquer ses intentions ou de cesser ses muettes poursuites. Orio parla de mariage, disant que c'était le but de ses vœux, mais non de ses espérances. Il supplia Antonia d'intercéder pour lui. Argiria avait si bien gardé le secret de ses pensées, que la tante n'osa point donner d'espoir à Orio; mais elle consentit à ce que l'amiral fît des démarches, et elles ne se firent point attendre.

Morosini, ayant reçu la confidence de la nouvelle passion de son neveu, approuva ses vues, l'encouragea à chercher dans l'amour d'une si noble fille un baume céleste pour ses ennuis, et alla trouver la Memmo, avec laquelle il eut une explication décisive. En voyant combien cet homme illustre et vénérable ajoutait foi à la grandeur d'ame de son fils adoptif, et combien il désirait que son alliance avec la famille Ezzelin effaçât tout reproche et tout ressentiment, elle eut peine à cacher sa joie. Jamais elle n'eût pu espérer un parti aussi avantageux pour Argiria. Argiria fut d'abord épouvantée des offres qui lui furent faites par l'amiral, épouvantée surtout du trouble et de la joie qu'elle en ressentit malgré elle. Elle fit toutes les objections que lui suggéra l'amour fraternel, refusa de se prononcer, mais consentit à recevoir les soins d'Orio.

Dans les commencemens, Argiria se montra froide et sévère pour Orio. Elle ne paraissait supporter sa présence que par égard pour sa tante. Cependant elle ne pouvait s'empêcher de nourrir pour ses souffrances et sa douleur un profond sentiment de compassion. En voyant cet homme si fort se plaindre chaque jour du poids de sa destinée, et succomber, pour ainsi dire; sous lui-même, la sœur d'Ezzelin sentait sa grande ame s'attendrir et sa force de haine diminuer de jour en jour. Si Orio eût employé avec elle la séduction et l'audace, elle fût restée insensible et implacable; mais, en face de sa faiblesse et de son humiliation volontaire, elle se désarma peu à peu. Bientôt l'habitude qu'elle avait prise de compatir à ses peines se changea en un généreux besoin de le consoler. Sans qu'elle s'en doutât, la pitié la conduisait à l'amour. Elle se disait pourtant qu'elle ne pouvait aimer sans crime et sans honte l'homme qu'elle avait accusé de la mort de son frère, et qu'elle devait tout faire pour étouffer le nouveau sentiment qui s'élevait en elle. Mais, faible de sa grandeur même, elle se laissait détourner de ce qu'elle croyait son devoir par sa miséricorde. En retrouvant chaque jour Orio plus désolé et plus repentant du mal

qu'il lui avait fait, elle n'avait pas le courage de lui en témoigner du ressentiment, et finissait toujours par associer dans sa pensée le malheur de son frère mort et celui de l'homme qu'elle voyait condamné à d'éternels regrets. Puis elle se persuada qu'elle n'éprouvait pour Orio que la pitié qu'on devait à tous les êtres souffrans, et qu'il perdrait toute sa sympathie le jour où il cesserait de souffrir. Et en cela elle ne se trompait peut-être pas. Argiria n'agissait presque en rien comme les autres femmes; là où les autres apportaient de la vanité ou du désir, elle n'apportait que du dévouement. Giovanna Morosini elle-même, malgré la noblesse et la pureté de son ame, n'avait pas échappé au sort commun, et avait, en quelque chose, sacrifié aux dieux du monde. Elle avait elle-même dit à Ezzelin que la réputation d'Orio n'avait pas été pour rien dans l'impression qu'il avait faite sur elle, et que sa force et sa beauté avaient fait presque tout le reste. C'était au point qu'elle avait préféré, avec la conscience du mal qui en devait résulter pour elle-même, à l'homme qu'elle savait bon, l'homme qu'elle voyait séduisant. Argiria obéissait à des sentimens tout opposés. Si Orio se fût montré à elle comme il s'était montré à Giovanna, jeune, beau, vaillant et débauché, joyeux et fier de ses défauts comme de ses triomphes, elle n'eût pas eu un regard ni une pensée pour lui. Ce qui lui plaisait à cette heure dans Soranzo, était justement ce qui le faisait descendre dans l'enthousiasme des autres femmes. Sa beauté diminuait en même temps que son caractère s'assombrissait davantage; et c'était justement cette triste empreinte que le temps et la douleur mettaient sur lui qui la charmait sans qu'elle s'en doutât. Depuis que l'orgueil s'était effacé du front d'Orio, et que les fleurs de la santé et de la joie s'étaient fanées sur ses joues, son visage avait pris une expression plus grave, et gagné en douceur ce qu'il avait perdu en éclat; de sorte que ce qui eût peut-être préservé Giovanna de la funeste passion qui la perdit fut justement ce qui y précipita Argiria. Elle arriva bientôt à ne plus vivre que par Orio, et résolut, avec son courage ordinaire, de se consacrer tout entière à le consoler, dût le monde jeter l'anathème sur elle pour l'espèce de parjure qu'elle commettrait.

Cependant Orio, désormais assuré de sa victoire, ne se hâtait pas d'en finir, et voulait jouir peu à peu de tous ses avantages avec le raffinement d'un homme blasé, et qui tient d'autant plus à ménager son plaisir, qu'il lui en reste moins à connaître. Dans les premiers temps, la lutte difficile qu'il avait eu à soutenir avait tenu son imagination éveillée, et le forçait à vivre par la tête, de manière qu'ayant

trouvé le moyen d'occuper sa journée, il était arrivé à pouvoir dormir la nuit. Enchanté de cet heureux résultat, il en avait fait part au docteur Barbolamo, en le remerciant de ses avis passés, et en lui demandant ses conseils pour l'avenir.

Barbolamo avait hésité avant de lui conseiller de pousser les choses jusqu'au mariage. C'était, à ses yeux, quelque chose de profondément triste et de hideusement laid, que l'amour mathématiquement calculé de cet homme au cœur usé, au sang appauvri, pour une belle créature naïve et généreuse, qui allait, en échange de cette tendresse intéressée et de ces transports prémédités, lui livrer tous les trésors d'une passion puissante et vraie. « C'est l'accouplement de la vie avec la mort, de la lumière céleste avec l'Érèbe, se disait l'honnête médecin. Et pourtant elle l'aime, elle croit en lui; elle souffrirait maintenant s'il renonçait à la poursuivre. Et puis elle se flatte de le rendre meilleur, et peut-être y réussira-t-elle. Enfin cette belle fortune, qui ne sert qu'à divertir de frivoles compagnons et de viles créatures, va relever l'éclat d'une illustre maison ruinée, et assurer l'avenir de cette belle fille pauvre. Toutes les femmes sont plus ou moins vaines, ajoutait Barbolamo en lui-même : quand la signora Soranzo s'apercevra du peu que vaut son mari, le luxe lui aura créé des besoins et des jouissances qui la consoleront. Et puis, en définitive, puisque les choses en sont à ce point et que les deux familles désirent ce mariage, de quel droit y mettrais-je obstacle? »

Ainsi raisonnait le médecin; et cependant il restait troublé intérieurement, et ce mariage, dont il était la cause à l'insu de tous, était pour lui un sujet d'angoisses secrètes dont il ne pouvait ni se rendre compte ni se débarrasser. Barbolamo était le médecin de la famille Memmo; il connaissait Argiria depuis son enfance. Elle le regardait comme un impie, parce qu'il était un peu sceptique et qu'il raillait volontiers toutes choses : elle l'avait donc toujours traité assez froidement, comme si elle eût pressenti, dès son enfance, qu'il aurait une influence funeste sur sa destinée.

Le docteur, ne la connaissant pas bien, et ne sachant que penser de ce caractère froid et un peu altier en apparence, sentait pourtant dans son ame probe et droite qu'entre elle et Soranzo sa sollicitude n'avait pas à hésiter, et se devait tout entière au plus faible. Il eût voulu consulter Argiria; mais il ne l'osait pas, et il se disait qu'elle était d'un esprit assez ferme et assez décidé, pour savoir elle-même se diriger en cette circonstance.

Ne sachant à quoi s'arrêter, mais ne pouvant vaincre l'aversion et

la méfiance secrète que Soranzo lui inspirait, il prit un terme moyen; ce fut de lui conseiller de ne pas brusquer les choses et de ne pas presser le mariage.

Soranzo n'avait pas d'autre volonté à cet égard que celle de son médecin; il l'écoutait avec la crédulité puérile et grossière d'un dévot qui demande des miracles à un prêtre. De même qu'il n'avait vu dans Giovanna qu'un instrument de fortune, il ne voyait dans Argiria qu'un moyen de recouvrer la santé. Mais l'espèce d'affection qu'il avait pour cette dernière était plus sincère; on peut même dire que, son caractère et sa position donnés, il éprouvait un sentiment vrai pour elle. L'amour est le plus malléable de tous les sentimens humains; il prend toutes les formes, il produit tous les effets imaginables, selon le terrain où il germe : les nuances sont innombrables, et les résultats aussi divers que les causes. Quelquefois il arrive qu'une ame juste et pure ne saurait s'élever jusqu'à la passion, tandis qu'une ame perverse s'y jette avec ardeur et se fait un besoin insatiable de la possession d'un être meilleur qu'elle, et dont elle ne comprend même pas la supériorité. Orio ressentait les mystérieuses influences de cette protection céleste répandue autour d'un être angélique. L'air qu'Argiria purifiait de son souffle était un nouvel élément où Orio croyait respirer le calme et l'espérance; et puis, cette vie d'extase et de retraite avait fait cesser pour lui la vie de débauche, encore plus mortelle pour l'esprit que pour le corps. Elle lui avait créé mille soins délicats, mille voluptés chastes dont le libertin s'enivrait, comme le chasseur d'une eau pure ou d'un fruit savoureux, après les fatigues et les enivremens de la journée. Il se plaisait à voir ses désirs attisés par une longue attente : afin de les rendre plus vifs, il délaissait Naam, et concentrait toutes ses pensées de la nuit sur un seul objet. Il échauffait son cerveau de toutes les privations qu'un amour noble impose aux ames consciencieuses, mais qu'un calcul réfléchi lui suggérait dans son propre intérêt. Habitué à de rapides conquêtes, hardi jusqu'à l'insolence avec les femmes faciles, flatteur insinuant et menteur effronté avec les timides, il ne s'était jamais obstiné à la poursuite de celles qui pouvaient lui opposer une longue résistance : il les haïssait et feignait de les dédaigner. C'était donc la première fois de sa vie qu'il faisait vraiment la cour à une femme, et le respect qu'il s'imposait était un raffinement de volupté où son être, plongé tout entier, trouvait l'oubli de ses fautes et une sorte de sécurité magique, comme si l'auréole de pureté qui ceignait le front d'Argiria eût banni les esprits des ténèbres et combattu les malignes influences.

Argiria, effrayée de son amour, n'osait se dire encore qu'elle était vaincue, et s'imaginait que, tant qu'elle ne l'aurait pas avoué clairement à Soranzo, elle pourrait encore se raviser.

Un soir ils étaient assis ensemble à l'une des extrémités de la grande galerie du palais Memmo; cette galerie, comme toutes celles des palais vénitiens, traversait le bâtiment dans toute sa largeur, et était percée à chaque bout de trois grandes fenêtres. Il commençait à faire nuit, et la galerie n'était éclairée que par une petite lampe d'argent posée au pied d'une statue de la Vierge. La signora Memmo s'était retirée dans sa chambre, dont la porte donnait sur la galerie, afin de laisser les deux fiancés causer librement. Tout en entretenant Argiria de son amour, Orio s'était rapproché, et avait fini par se mettre à genoux devant elle. Elle voulut le relever; mais lui, se saisissant de ses mains, les baisa avec ardeur, et se mit à la regarder avec une ivresse silencieuse. Argiria, qui avait appris à son tour à connaître le pouvoir de ses yeux, craignant de se trop abandonner au trouble qu'ils produisaient en elle, détourna les siens et les porta vers le fond de la galerie. Orio, qui avait vu plus d'une femme agir de la sorte, attendit en souriant que sa fiancée reportât ses regards sur lui. Il attendit en vain. Argiria continuait à tenir ses yeux fixés du même côté, non plus comme si elle eût voulu éviter ceux de son amant, mais comme si elle considérait attentivement quelque chose d'étonnant. Elle semblait tellement absorbée dans cette contemplation, que Soranzo en fut inquiété.

— Argiria, dit-il, regardez-moi.

Argiria ne répondit pas; il y avait dans sa physionomie quelque chose d'inexplicable et de vraiment effrayant.

— Argiria! répéta Soranzo d'une voie émue. Argiria! mon amour!

A ces mots, elle se leva brusquement et s'éloigna de lui avec effroi, mais sans changer un instant la direction de ses regards.

— Qu'est-ce donc? s'écria Orio avec colère en se levant aussi. Et il se retourna vivement pour voir l'objet qui fixait d'une manière si étrange l'attention d'Argiria. Alors il se trouva face à face avec Ezzelin. A son tour, il devint horriblement pâle, et trembla un instant de tous ses membres. Dans le premier moment, il avait cru voir le spectre qui lui avait rendu si souvent de funèbres visites. Mais le bruit que faisait Ezzelin en avançant, et le feu qui brillait dans ses yeux, lui prouvèrent qu'il n'avait pas affaire à une ombre. Le danger pour être plus réel, n'en était que plus grand. Mais Soranzo, que la vue d'un fantôme aurait fait tomber en syncope, se décida devant la

réalité à payer d'audace, et, s'avançant vers Ezzelin d'un air affectueux et empressé :

— Cher ami! s'écria-t-il; est-ce vous? vous que nous croyions avoir perdu pour jamais! Et il étendit les bras comme pour l'embrasser.

Argiria était tombée comme foudroyée aux pieds de son frère. Ezzelin la releva et la tint serrée contre son cœur. Mais devant l'embrassement d'Orio, il recula saisi de dégoût, et, étendant son bras droit vers la porte, il lui fit signe de sortir. Orio feignit de ne pas comprendre.

— Sortez, dit Ezzelin d'une voix tremblante d'indignation, en jetant sur lui un regard terrible.

— Sortir! moi! Et pourquoi?

— Vous le savez. Sortez, et vite.

— Et si je ne le veux pas? continua Orio en reprenant son audace accoutumée.

— Ah! je saurai vous y contraindre, s'écria Ezzelin avec un rire amer.

— Comment donc?

— En vous démasquant.

— On ne démasque que ceux qui se cachent. Qu'ai-je à cacher, seigneur Ezzelin?

— Ne lassez pas ma patience. Je veux bien, non pas vous pardonner, mais vous laisser aller. Partez donc, et souvenez-vous que je vous défends de jamais chercher à voir ma sœur. Sinon, malheur à vous!

— Seigneur, si un autre que le frère d'Argiria m'avait tenu ce langage, il l'aurait déjà payé de son sang. A vous, je n'ai rien à dire, si ce n'est que je n'ai d'ordres à recevoir de personne, et que je méprise les menaces. Je sortirai d'ici, non à cause de vous, qui n'y êtes pas le maître, mais à cause de votre respectable tante, dont je ne veux pas troubler le repos par une scène de violence. Quant à votre sœur, je ne renoncerai certainement pas à elle, parce que nous nous aimons, parce que je me crois digne d'être heureux par elle, et capable de la rendre heureuse.

— Oserez-vous soutenir toujours et partout ce que vous avancez ici?

— Oui, et de toutes les manières.

— Alors venez ici demain avec votre oncle, le vénérable Francesco Morosini, et nous verrons comment vous répondrez aux accusations

que j'ai à porter contre vous. Je n'aurai d'autres témoins que ma tante et ma sœur.

Orio fit un pas vers Argiria.

— A demain! lui dit-elle d'une voix tremblante.

Orio se mordit les lèvres, et sortit à pas lents, en répétant avec une tranquillité superbe : — A demain!

— Jésus! Dieu d'amour! s'écria la signora Memmo sur le seuil de sa chambre, j'ai entendu une voix que je croyais ne devoir plus jamais entendre! Mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce que je vois?... mon neveu! mon enfant! Demandez-vous des prières?... Votre ame est-elle irritée contre nous?...

La bonne dame chancela, se retint contre le mur; et, près de tomber évanouie, fut retenue par le bras d'Ezzelin.

— Non, je ne suis point l'ombre de votre enfant, ma tante, ma sœur bien-aimée, reconnaissez-moi, je suis votre Ezzelin. Mais, ô mon Dieu! répondez-moi avant tout, car je ne sais si je dois bénir ou maudire l'heure qui nous rassemble. Cet homme que je chasse d'ici est-il l'époux d'Argiria?

— Non, non! s'écria Argiria d'une voix forte. Il ne l'eût jamais été! Un voile funeste était sur mes yeux, mais....

— Il est votre fiancé, du moins! dit Ezzelin en frémissant de la tête aux pieds.

— Non, non, rien! Je n'ai rien accordé, rien promis!....

— Le lâche, l'infâme a osé me dire que vous vous aimiez!....

— Il m'avait fait croire qu'il était innocent, et je.... je le croyais sincère; mais te voilà, mon frère, je n'aimerai que par ton ordre, je n'aimerai que toi!....

Argiria cachait ses sanglots de douleur et de joie dans le sein de son frère. Nous laisserons cette famille, à la fois heureuse et consternée, se livrer à ses épanchemens et se raconter tout ce qui était arrivé de part et d'autre depuis une séparation si cruelle.

George Sand.

(*La fin au prochain numéro.*)

DES

ÉTABLISSEMENS RUSSES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE.

Travels in Circassia, Krim-Tartary, etc., by Edmund Spencer, esq., in two volumes. London, 1838.

Reise auf dem Caspischen Meere und in den Caucasus, von Dr Eduard Eichwald. Stuttgart, 1834-1837.

La Russie a passé si rapidement d'une position subalterne et d'une existence à peine remarquée de l'Europe au rang de puissance du premier ordre; elle a joué un rôle si important dans tous les grands évènemens de ce siècle, que les regards des peuples ont dû se tourner avec inquiétude vers ce nouvel empire dont les accroissemens successifs n'ont jamais été qu'un acheminement à des accroissemens nouveaux et plus importans. Depuis la chute de Napoléon, il s'est établi dans les esprits une idée vague et exagérée de la puissance de la Russie et des dangers dont elle menace l'indépendance de l'Europe, qui a donné naissance à beaucoup de lieux communs sur le *colosse du Nord*, sans conduire toutefois à une connaissance tant soit peu exacte de ce qui serait nécessaire pour bien apprécier sa force et son influence présentes, et pour établir des conjectures raisonnées sur ses destinées futures. En France spécialement, on n'a en général que

des notions très confuses sur ce grand empire, sur son histoire, son état moral, ses ressources matérielles, sa position à l'égard de ses voisins, ses plans d'agrandissement et leurs chances de succès (1). On se souvient en revanche de la campagne désastreuse de 1812, des Cosaques campés dans Paris, de la sainte-alliance organisée par Alexandre pour arrêter toutes les tentatives du libéralisme européen; quant à son successeur, on ne voit en lui que l'oppresseur de la Pologne, le grand-prêtre du despotisme, l'ennemi le plus déclaré des idées les plus populaires en France. De là vient que l'opinion publique, par rapport à la Russie, reste sous l'influence d'une *politique de sentiment* qui a sans doute le droit d'être prise en considération quand il s'agit de questions continentales et européennes, mais qui pourrait conduire à d'étranges illusions si on l'appliquait à la question d'Orient qui doit être régie dans des principes fort différens et où s'agitent des intérêts d'une tout autre nature.

Comme il est important qu'il se forme sur ce point une opinion publique éclairée et qu'on se mette à juger ces sortes de questions non sur des sentimens et des impressions, mais sur des faits et des données positives, nous croyons faire une chose utile en recueillant et coordonnant une masse assez considérable de renseignemens sur les conquêtes et les établissemens des Russes dans l'Asie occidentale. Tout ce qui concerne Constantinople et la Turquie d'Europe est assez connu, ou du moins ceux qui veulent s'instruire ont à leur portée des documens en abondance. Il n'en est pas tout-à-fait de même de ce qui a rapport à la Perse et à la Turquie d'Asie. Les traités de Goulistan et de Tourkmantchaï, qui ont enlevé au Chah des portions si importantes de son empire, ne se présentent vraisemblablement que d'une façon bien peu distincte à la mémoire des hommes les plus occupés de politique. Quant au traité d'Andrinople, on a accordé une attention trop exclusive à ce qu'il a réglé touchant les provinces danubiennes, pour se souvenir de trois ou quatre bicoques au nom barbare, seul accroissement de territoire qu'il ait valu à la Russie sur le rivage opposé de la mer Noire. Ces résultats ne sont cependant ni sans intérêt ni sans importance, et ils jettent une vive lumière sur l'ensemble de la question d'Orient et sur l'avenir de l'islamisme. C'est seulement depuis qu'elle a franchi le Caucase que la Russie menace sérieusement le monde mahométan. Ses positions au-delà de cette

(1) Nous devons faire une exception en faveur d'un travail très remarquable sur *la Russie*, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1837.

puissante barrière lui ont coûté bien du sang et bien de l'or; ses efforts d'un demi-siècle pour assujétir les tribus guerrières qui en défendent les passages, n'ont pas encore obtenu un plein succès. Toutefois elle s'est assuré l'empire presque absolu de la mer Noire et de la mer Caspienne; assise sur les montagnes de l'Arménie, elle tient les clés de la Perse et menace à la fois Tauris et Erzeroum, la route de l'Inde par Hérat et les sources de l'Euphrate. L'Angleterre le sait bien, et comme elle tremble de perdre les importans débouchés qu'offre à son industrie l'Asie occidentale, elle s'émeut bien autrement des dangers de la Perse que des douleurs de la Pologne. Tout cela vaut la peine d'être connu en France; il est bon que l'on sache au juste ce que la Russie a fait en Asie et ce qui lui reste à faire, avec quels peuples et quels gouvernemens elle a à traiter ou à combattre; quels sont ses projets, ses espérances, et les moyens qu'elle possède de les réaliser. Ce n'est qu'avec des notions positives sur ces matières que l'on peut juger si les intérêts de la France, en ce qui touche la question d'Orient, sont les mêmes ou sont autres que ceux de l'Angleterre, et quel parti il nous conviendrait de prendre dans le cas d'une collision.

Nous espérons pouvoir jeter quelque jour sur ces divers points par l'analyse de deux ouvrages nouveaux qui ont fait sensation l'un et l'autre. Le premier est le *Voyage en Circassie* de M. Spencer, publié à Londres à la fin de l'année dernière; l'autre est le *Voyage sur la mer Caspienne et au Caucase*, du docteur Eichwald, dont la seconde et la plus importante partie a été publiée aussi l'année dernière à Stuttgardt. L'ouvrage anglais est un véritable plaidoyer contre la Russie au nom des Circassiens et des tribus caucasiennes; le langage en est déclamatoire et passionné, et l'on se sent porté, en le lisant, à douter que l'auteur ait conservé la liberté d'esprit nécessaire pour bien voir et pour bien juger; mais il n'en est peut-être que plus instructif, parce qu'il nous révèle avec beaucoup de naïveté et d'abandon des sentimens très populaires en Angleterre (1), et dont il peut nous être utile de connaître les motifs. M. Spencer n'est, du reste, ni un savant, ni un profond politique : c'est un *gentleman* instruit et spirituel, qui voyage pour son plaisir et qui raconte agréablement ses impressions. Malgré les préventions qui résultent de son patriotisme excessif, on doit reconnaître en lui du sens et de la pénétra-

(1) Le *Voyage en Circassie* a eu un immense succès en Angleterre; l'édition que nous avons sous les yeux est la seconde, la première ayant été enlevée en trois ou quatre mois.

tion. L'auteur allemand est un homme d'une tout autre espèce. Professeur dans une université russe, il a fait son voyage, il y a déjà quelques années, aux frais du gouvernement. Chargé d'étudier la mer Caspienne et les pays caucasiens, sous le rapport de la géologie et de l'histoire naturelle, il a recueilli en même temps une foule de détails de mœurs, de renseignemens ethnographiques, historiques et statistiques, qui sont devenus la partie la plus considérable et la plus importante de sa relation : c'est ainsi que deux cents pages de son énorme second volume sont consacrées à un récit infiniment curieux de la guerre de Perse en 1827 et de la partie de la dernière guerre de Turquie dont l'Asie a été le théâtre. C'est un fonctionnaire public russe, qui a surtout puisé aux sources officielles, et il est bien évident qu'il ne dit pas ce que le gouvernement ne veut pas qu'on sache. Toutefois c'est un homme grave, évidemment doué de cette conscience scientifique et historique particulière aux Allemands, et qui cherche visiblement à être aussi exact et aussi complet qu'il lui est permis de l'être. D'ailleurs, en admettant qu'il taise quelques méfaits administratifs et militaires, qu'il enfle un peu les succès et atténue les revers, cela n'a pas grande importance en soi. Il ne faut s'attacher qu'aux résultats généraux, et ces résultats, le docteur Eichwald nous paraît les présenter avec clarté et les apprécier avec intelligence. Ces deux ouvrages peuvent se compléter l'un l'autre, par cela seul que l'un est écrit dans le sens le plus hostile au gouvernement russe, tandis que l'autre n'a pu être publié qu'avec son approbation. Mais il se trouve en outre que M. Spencer n'a vu que le Caucase occidental, habité par les Circassiens et les Abazes, lequel n'a pas été visité par le docteur Eichwald, dont les excursions se sont bornées au Caucase oriental, aux côtes de la mer Caspienne et aux provinces transcaucasiennes. Nous nous occuperons d'abord de M. Spencer et de la Circassie, laquelle, comme on verra, mérite d'être traitée à part; plus tard nous suivrons M. Eichwald à l'orient et au sud du Caucase, et nous résumerons ses documens sur les dernières guerres de la Russie contre les deux grandes puissances mahométanes.

Expliquons d'abord en peu de mots quels obstacles la chaîne du Caucase a présentés et présente encore aux progrès de la Russie en Asie.

Tous les chemins suivant lesquels s'est agrandi l'empire russe avaient déjà été reconnus par Pierre-le-Grand, et aucun plan n'a été suivi par ses successeurs, qui n'ait été conçu et préparé à l'avance dans cette puissante tête. En même temps qu'il établissait sa capitale

sur sa frontière comme une tête de pont contre la Suède, et qu'il se mettait en communication avec la vieille Europe par la mer Baltique, afin de faire arriver à son peuple la civilisation occidentale, il comprenait que son empire était appelé à prendre une grande extension au midi, et il lui préparait les voies de ce côté. Il voulait déjà prendre pied sur les côtes de la mer Noire et sur celles de la mer Caspienne pour observer à la fois l'empire des Sofis et celui des Ottomans, double héritage qu'il croyait ne pouvoir échapper à lui ou à ses successeurs. Mais l'heure n'était pas encore venue : le vainqueur de Charles XII échoua dans ses projets contre la Turquie, et le traité du Pruth, à la suite de sa malheureuse campagne de 1711, l'obligea d'abandonner son premier établissement sur la mer d'Azof. Il fut plus heureux contre la Perse, livrée alors à la plus affreuse anarchie, et obtint d'une dynastie expirante la cession de toute la côte occidentale et méridionale de la mer Caspienne; conquête prématurée qui dut être abandonnée peu d'années après, quand un soldat de fortune, le brave et habile Nadir, eut relevé l'empire persan de ses ruines. Depuis ce temps, la Russie n'a cessé d'aspirer à la domination des deux mers; elle s'est établie sur leurs côtes au nord et à l'occident, mais sans pouvoir, jusqu'à ces derniers temps, s'étendre au midi, ni mettre la main sur les plus beaux pays que baignent leurs eaux. C'est que d'une mer à l'autre, entre les steppes de la Moscovie et les fertiles contrées qu'arrosent le Phase, le Cyrus et l'Araxes, s'élève la formidable muraille du Caucase. Deux passages seulement permettent une communication difficile à travers ce rempart gigantesque : l'un à l'est, le long de la mer Caspienne; l'autre, au centre de la chaîne, remonte la vallée du Terek, fermée autrefois par la fameuse porte caucasienne. Les Russes ont occupé l'un et l'autre; mais celui du centre, si indispensable pour pouvoir communiquer avec leurs provinces géorgiennes et arméniennes, ne reste à leur usage qu'à l'aide d'une ligne de points fortifiés qui le dominent dans toute sa longueur, et dont les garnisons ont des combats continuels à livrer aux populations montagnardes.

Le Caucase oriental a pour habitans les Lesghis et les Kistes ou Mitzdeghis. Le Caucase occidental est occupé par les Ossètes et par les tribus circassiennes et abazes au milieu desquelles vivent quelques hordes tartares. Toutes ces peuplades, qui forment un total d'environ deux millions d'hommes (1), sont restées, à peu d'exceptions près,

(1) Voyez Klaproth, *Tableau du Caucase.*

indépendantes de la Russie. Fières, hardies, belliqueuses, elles n'aiment que la guerre et le pillage; mahométanes ou idolâtres, les Russes leur sont doublement odieux comme ennemis de leur religion et de leur indépendance. On comprend que si elles avaient pu s'unir contre eux et agir de concert, il leur eût été facile de fermer absolument les passages du Caucase; mais elles diffèrent d'origine, de langage, de mœurs : elles sont sans cesse en guerre les unes avec les autres, et il y a des querelles fréquentes jusque parmi celles qui appartiennent à la même race. Grace à ces divisions, la Russie a pu établir et conserver sa ligne militaire, quoique avec beaucoup de peines et de dépenses. Il n'est rien qu'elle n'ait tenté pour neutraliser cet ennemi placé sur ses derrières et si redoutable en cas de revers pour les armées lancées au-delà du Caucase contre les Turcs ou les Persans. Elle a essayé tour à tour les voies pacifiques et les moyens violens, tantôt traitant avec les chefs et leur accordant des honneurs et des pensions, tantôt faisant des expéditions dans les vallées les plus reculées et portant partout le fer et la flamme. Et pourtant, depuis 1777, époque où la ligne du Caucase fut établie, ses efforts, quelque persévérans et quelque habiles qu'ils aient été, n'ont pu réussir encore à assurer complètement ses positions.

Parmi les populations caucasiennes, la plus connue est celle des Circassiens ou Tcherkesses. La beauté proverbiale des Circassiennes, si vantée dans tout l'Orient, la puissance des Mamelouks circassiens en Égypte, au moyen-âge, que sais-je? le personnage si remarquable du circassien Argant, dans *la Jérusalem délivrée*, ont jeté sur leur nom un certain éclat poétique et romanesque, que M. Spencer et la presse anglaise cherchent à faire rejaillir sur leur lutte actuelle avec les Russes : c'est, après tout, une noble et remarquable race. Comme les Tcherkesses et les Abazes, leurs vassaux, occupent le versant méridional du Caucase, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'aux frontières de la Mingrélie, et dominent ainsi près de cent lieues de côtes sur la mer Noire, la Russie n'aura la domination absolue et la libre disposition de cette mer qu'après les avoir assujétis. De là, le grand prix qu'elle attache à leur soumission, et de là aussi, le vif intérêt que portent les Anglais à l'indépendance de la Circassie.

Ce peu d'explications suffit, nous le croyons, pour donner une idée de l'importance de la question circassienne; nous passerons donc, sans autre préambule, à l'analyse de l'ouvrage de M. Spencer.

Et d'abord, il faut faire connaître l'esprit qui l'anime et les vues générales qui ont présidé à la composition de son livre. La préface de

la seconde édition est curieuse sous ce rapport, parce que, encouragé par le succès, l'auteur se livre avec plus d'abandon à toute la chaleur de son indignation patriotique contre la Russie. « Peu de mois se sont écoulés, dit-il, depuis la publication de ces volumes; mais tel a été l'intérêt excité par la guerre d'extermination que les hordes rapaces de la Russie livrent actuellement aux tribus indépendantes de l'isthme caucasien, que ce court espace de temps a suffi, grace à la presse libre d'Angleterre et de France (et j'espère aussi à mes propres efforts), pour porter jusqu'aux extrémités les plus reculées du globe des notions précises sur l'état réel de ce malheureux pays. Cette lutte inégale, si honteuse pour l'agresseur et si glorieuse pour le noble peuple qui, sans secours étrangers, résiste avec succès, depuis plus de cinquante ans, à ses inexorables ennemis, a intéressé en sa faveur non-seulement les hommes politiques de toutes les opinions dans notre patrie, mais les hommes humains et éclairés de tous les pays. Les patriotiques efforts de ces braves montagnards sont appréciés comme ils méritent de l'être, et leur cause a conquis la sympathie des hommes libres dans toutes les parties du monde; car à Paris comme à Vienne, à Berlin et à Naples comme à Madrid, la Circassie est un sujet qui revient dans toutes les conversations; on forme les vœux les plus ardens pour le succès définitif de ses armes, pendant que l'oppresseur qui voudrait l'anéantir est flétri de toutes les épithètes que mérite la cruauté tyrannique. »

Immédiatement après ce début, M. Spencer passe à l'affaire du *Vixen;* il gourmande la faiblesse du gouvernement britannique, qui n'a pas exigé de réparation pour cette audacieuse insulte au pavillon national, et s'indigne surtout contre lord Durham, qui, *cajolé par le rusé Moscovite,* n'a envoyé au *Foreign-Office* que des renseignemens inexacts. Il affirme, contrairement aux dépêches du noble ambassadeur, qu'il n'y avait dans la baie de Soudjouk-Kalé aucun point fortifié occupé par les Russes, lorsque *le Vixen* s'y est présenté, d'où il conclut que la saisie de ce navire a été un véritable acte de piraterie. Il compare en gémissant les ministres actuels à ces ministres anglais des époques antérieures, si fiers, si énergiques, si susceptibles sur ce qui touchait à l'honneur anglais; puis, dans une péroraison que nous citerons presque en entier, il invoque une démonstration de l'Angleterre en faveur des Circassiens, et s'efforce de prouver la légitimité et la nécessité de cette intervention, qu'il réclame à la fois au nom de l'humanité et des intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne.

« Toute la presse ministérielle, dit-il, si violente quand la question

du *Vixen* fut agitée pour la première fois, est devenue muette comme la tombe, connaissant bien l'erreur et les difficultés dans lesquelles l'imprudence de lord Durham a jeté ses collègues. Pendant ce temps, notre grand ennemi, après nous avoir jeté aux dents le gant du défi, après avoir trompé notre ambassadeur, poursuit sans empêchement ses projets d'agression et d'agrandissement, non-seulement dans le Caucase, mais dans les déserts reculés d'Hérat, dans le gouvernement d'Oude, etc. : dans ces divers pays, et même dans nos possessions de l'Inde, il ne s'est pas fait scrupule de nouer des intrigues politiques pour exciter des mouvemens insurrectionnels, dans le but d'affaiblir notre pouvoir en Orient. C'est pourtant là l'ami de cœur de notre ambassadeur, qui porte aux cieux sa générosité et sa magnanimité! Grace à lui, les Circassiens, une nation indépendante de près de quatre millions d'ames, sont laissés à la merci de leur impitoyable ennemi. *Quoiqu'ils aient offert plus d'une fois de se mettre sous la protection de la Grande-Bretagne*, leurs avances sont restées sans réponse. Et quel pouvoir sur la terre pourrait contester notre droit d'accepter ces propositions, si l'on juge la question suivant les lois qui régissent les rapports entre nations indépendantes? Le gouvernement turc reconnaît que le Caucase occidental n'a jamais fait partie de ses états : cette déclaration est confirmée, non-seulement par les imprimés officiels du gouvernement russe, mais par l'acte même de la guerre actuelle; et si nous examinons les dépêches des généraux russes et les proclamations officielles adressées aux Circassiens par le ministère de la guerre, nous verrons que ces peuples ne sont jamais traités en sujets rebelles à l'empereur, mais en tribus indépendantes. J'ai fait voir, dans ce livre, que la Russie ne possède rien dans le pays, si ce n'est quelques forteresses au bord de la mer, qu'elle ne peut défendre qu'avec une grande dépense d'hommes et d'argent.

« Je voudrais savoir à quel titre la Russie s'arroge le droit de contrôle sur la navigation de la mer Noire. Le mot même dément ses prétentions. Les mers, les océans sont-ils autre chose que des grandes routes destinées par la nature à établir des rapports entre les nations éloignées? Quand même elle posséderait ce qu'elle travaille si activement à conquérir, le littoral entier de cette mer, quand elle l'aurait peuplé de soldats et hérissé de forteresses, sa dictature dériverait de la force et non du droit. Mais dans l'état actuel des choses, quand elle n'a de prétentions légitimes à faire valoir que sur quelques lieues de la côte septentrionale, il est difficile de dire ce qui doit le plus exciter la surprise, de la hardiesse d'une puissance qui s'arroge un tel privi-

lége, ou de la stupidité des nations qui en subissent débonnairement l'exercice. Qui peut nier qu'un établissement anglais, ou plutôt un comptoir commercial sur la mer Noire, ne produisît les conséquences les plus importantes sous le double rapport de la politique et du commerce? Le Caucase occidental, habité par les tribus indépendantes de la Circassie, est d'une fertilité prodigieuse, et presque tous ses ports, toutes ses baies, sont accessibles en toute saison et à l'abri de tous les vents. C'est une position admirable pour arrêter les progrès de la Russie, assurer l'indépendance de la Turquie et de la Perse, et servir de barrière presque insurmontable contre toute tentative d'invasion dans nos possessions orientales. En négligeant de faire son profit d'une offre si importante, est-ce aller trop loin que de dire au gouvernement de sa majesté qu'il encourt une sérieuse responsabilité par une incurie qui peut être la source de malheurs irréparables pour notre pays?

« La première démonstration de la part de la Grande-Bretagne, en faveur des peuples du Caucase, serait saluée par une explosion de joie simultanée dans tout l'empire ottoman et dans tout l'empire persan; d'un autre côté, elle ébranlerait la puissance russe jusque dans ses fondemens. A l'intérieur, cette puissance a à contenir les mécontentemens de l'armée et la désaffection que le peuple nourrit en silence, par suite des exactions des employés civils et de la corruption qui règne dans l'administration de la justice. La Pologne, la Pologne persécutée, est prête à éclater comme un volcan tout plein de vengeances terribles. Ajoutez à cela que les Cosaques du Don, du Kouban, du Phase et du Khopi, ont déjà montré des symptômes de sentimens révolutionnaires, et, dans quelques districts, ont fait cause commune avec les Circassiens. De nombreuses tribus du Caucase, qui, jusqu'ici, étaient restées paisibles et soumises au gouvernement, se sont jointes dernièrement à ces montagnards : une force militaire imposante maintient seule dans la soumission les habitans de la Géorgie, de l'Imirétie, de la Mingrélie et de la Gourie. Nos correspondans de Constantinople et de Trébisonde nous disent que même le dernier voyage de l'empereur à travers ces pays, de Soukoum-Kalé à Tiflis, et de là en Russie, à travers le Vladi Caucase et le pays des Cosaques de la mer Noire, ne s'est pas fait sans de grands dangers, parce que des corps considérables de Circassiens ont inquiété les troupes qui lui servaient d'escorte, quoiqu'elles fussent pourvues d'un train d'artillerie prêt à agir immédiatement. Combien cela ressemble peu aux pompeux récits que nous a faits la presse soldée de Russie sur l'en-

thousiasme témoigné partout à l'empereur par ses bien-aimés sujets, et sur la quantité de petits princes qui lui auraient rendu hommage!

« Outre les considérations politiques et le désir que nous pourrions avoir d'établir des colonies dans le Caucase, ne sommes-nous pas, rigoureusement parlant, une nation de *boutiquiers* (*shopkeepers*)? n'est-ce pas aux entreprises commerciales que nous devons toute notre prospérité et notre grandeur? Combien donc ne nous est-il pas nécessaire d'établir des relations de commerce avec des pays éloignés semblables à l'isthme caucasien! car presque tous les peuples du continent s'étant mis à fabriquer ce qu'ils consomment, il est évident que, dans quelques années, nous serons entièrement chassés de leurs marchés. L'Allemagne, avec sa population de trente millions d'ames, est déjà perdue pour l'industrie anglaise par l'adoption de la ligne commerciale prussienne. Où donc pouvons-nous espérer de trouver un marché qui ne soit pas occupé d'avance, si ce n'est dans les nombreux pays qui avoisinent la mer Noire? Et, pour ne citer qu'une seule ville, nos exportations pour le nord de la Perse, par la voie de Trébisonde, se sont accrues, en peu d'années, de quelques mille livres à près de deux millions sterling, tandis que le total de notre commerce avec le vaste empire de Russie et ses cinquante millions de sujets n'excède pas annuellement trois millions de livres.

« Mais, au lieu de diriger notre attention vers ces questions de commerce et de politique étrangère, si importantes pour nous, ne consumons-nous pas nos forces dans des intrigues domestiques, dans de stériles cabales? Un parti cherche à conquérir le pouvoir à l'aide du scrutin secret et du suffrage universel; un autre vise au même but en hésitant à nétoyer de la rouille des âges nos vénérables institutions; un troisième s'efforce de rester en place au moyen d'un système de juste milieu. Pendant ce temps, nous laissons toutes les puissances de l'Europe poursuivre, chacune de son côté, leurs plans d'agrandissement, et fermer successivement tous les débouchés de notre commerce. Mais on peut assurer, d'après la vivacité des sentimens qui se sont manifestés, par la voie de la presse, dans la capitale et dans toutes nos grandes villes maritimes et commerçantes, et aussi d'après l'extrême anxiété avec laquelle le commerce attend la décision du parlement sur la question du *Vixen* et la violation des lois internationales, que le peuple anglais est éveillé sur les vrais intérêts du pays, et qu'aucune réunion d'hommes ne peut espérer de conserver les rênes du gouvernement, à moins que la hardiesse et la résolution

ne président à leurs conseils, particulièrement en tout ce qui touche notre commerce et notre politique étrangère.

« Si l'on s'emparait, à la façon des grands hommes d'état, des avantages que cet incident a fournis, comme l'eût certainement fait un Pitt, un Canning, et même un Fox, nous pourrions à la fois enlever à la Russie ses moyens d'agression dans l'Orient, délivrer un vaillant et malheureux peuple des horreurs de la lutte la plus injuste et la plus inégale qui ait jamais déshonoré une puissante nation, assurer définitivement la liberté de la navigation sur l'Euxin, établir la paix en Europe et en Asie, et ouvrir à l'industrie anglaise un nouveau canal jusqu'à nos possessions de l'Inde, à travers les fertiles contrées situées entre la mer Caspienne et la mer Noire, non sans décupler notre commerce avec l'Asie Mineure et la Perse.

« Au contraire, si, nous endormant dans une sécurité pleine d'illusions, nous ne prenons aucune mesure pour assurer nos droits et défendre nos intérêts, dans quelques années, lorsque les braves habitans du Caucase, qui implorent aujourd'hui notre protection, seront exterminés, lorsque la Turquie et la Perse seront enchaînées aux roues du char de leur conquérant dans sa marche vers l'Inde; lorsque notre commerce aura passé en d'autres mains et dans d'autres canaux, nous regretterons notre oisiveté quand il ne sera plus temps d'agir, nous pleurerons sur notre manque de clairvoyance quand les funestes présages auront été accomplis, et nous gémirons, mais trop tard, de ce qu'au lieu de marcher hardiment pour prévenir le mal, nous l'aurons laissé prendre d'assez grands accroissemens pour qu'il n'y ait plus, dois-je le dire, aucune espérance de le combattre avec succès. »

Tout cela est dicté par un patriotisme fort louable, sans doute, mais qui s'exprime avec plus de franchise que d'habileté, si tant est que l'on veuille faire des alliés à la Circassie sur le continent. M. Spencer, cela ressort de chacune de ses phrases, voit avant tout dans la cause circassienne celle du commerce anglais : les grands mots d'humanité et de liberté ne sont guère là que pour la forme. Mais si la Russie n'est si haïssable, la Circassie si intéressante, que parce que l'une est la dangereuse ennemie du monopole maritime et commercial de la Grande-Bretagne, pour lequel l'autre peut devenir un utile auxiliaire, nous, Français, qui après tout supportons impatiemment ce monopole, et qui avons plus à gagner qu'à perdre à sa destruction, nous devons nécessairement nous sentir très refroidis pour une cause

qu'on nous présente comme anglaise avant tout. Sans doute, ce n'est pas la faute des Circassiens si leur intérêt se trouve lié à celui des *boutiquiers* de Londres, et cela ne doit pas nous empêcher de sympathiser avec eux, s'il nous est démontré qu'ils ont droit à notre sympathie : toutefois il en résulte qu'un public français doit prêter une oreille moins confiante aux argumens de leur avocat et soumettre ses allégations à une critique plus sévère.

C'est au mois d'avril 1836 que M. Spencer s'embarqua à Vienne, sur le bateau à vapeur de Pest. Dans cette dernière ville, il monta sur celui qui devait, pour la première fois, descendre jusqu'à Galatz, la hauteur des eaux du Danube permettant de tenter le difficile passage de la porte de fer. De Galatz, un troisième bateau à vapeur le conduisit à Constantinople. Le voyage de Vienne à Constantinople se fait maintenant à peu près en douze jours, en jetant l'ancre toutes les nuits. Il se ferait aisément en huit, sans les arrangemens mal pris, les lenteurs administratives, les retards résultant du fréquent visa des passeports par les autorités autrichiennes. Même avec ces lenteurs, la rapidité avec laquelle les paquebots à vapeur font faire un trajet autrefois si long et si difficile, est pour les riverains du Danube l'équivalent de la vitesse d'un ballon, « tant le temps a peu de valeur, dit M. Spencer, là où l'absence d'occupations commerciales et industrielles donne à la masse de la population plus de loisir que de richesse. » Le voyageur anglais décrit successivement la Hongrie, la Valachie, les côtes de la mer Noire, et donne des détails intéressans sur les institutions et les mœurs hongroises; toutefois nous ne nous arrêterons pas à cette partie de son voyage, non plus qu'à la promenade *aux champs où fut Troie*, ni à ses descriptions de Constantinople, *omnia jam vulgata*. Nous nous occuperons de préférence de ses observations sur la décadence présente de l'empire turc et sur les efforts de son souverain pour le régénérer, parce que c'est un sujet d'un grand intérêt, et que les vues de M. Spencer, sur ce point, sont souvent pleines de sens.

« Quoique la Turquie, dit-il, dans sa dernière lutte avec la Russie, ait eu à vider jusqu'à la lie la coupe d'amertume, et quoique nous devions de la sympathie aux revers de notre ancienne et fidèle alliée, toutefois, sous un rapport, nous pouvons à peine les regretter, parce qu'ils ont eu le bon effet de dissiper au moins en partie l'ignorante illusion de ses enfans. Ces malheurs peuvent, en définitive (au moins le philanthrope aime à en concevoir l'espérance), en les mettant en contact plus immédiat avec la tactique et la civilisation des peuples étran-

gers, pousser à leur régénération, exciter leur émulation et placer leur pays dans la position que la nature elle-même semble lui avoir assignée.

« Quand nous jetons les yeux sur les pages de leur histoire, et que nous y voyons leur origine, leurs progrès et leurs victoires; la gloire, l'étendue et la magnificence de leur puissant empire, subjuguant tant de souverains l'un après l'autre, et menaçant la chrétienté même dans son existence, nous ne pouvons guère être surpris de l'admiration pour eux-mêmes dont les Turcs étaient comme cuirassés, de leur arrogant mépris pour tous ceux qui avaient une autre foi que la leur, et de leur croyance qu'ils étaient invincibles, parce qu'ils combattaient sous la bannière du prophète. Si, toutefois, la lumière de la civilisation et de l'intelligence dissipait les brouillards de la superstition, et donnait une direction convenable à l'énergie d'un tel peuple, ne pouvons-nous pas croire qu'ils pourraient soutenir leur empire chancelant, et fournir encore une carrière, sinon aussi brillante que par le passé, au moins plus durable, parce qu'elle serait en harmonie avec les véritables intérêts de l'humanité?

« Quelque merveilleux que puisse paraître le rapide agrandissement de l'empire de Mahomet, sa décadence n'est pas moins surprenante; car moins d'un siècle a suffi pour dépouiller les Osmanlis de toute leur gloire, et pour leur arracher plus de la moitié de leurs conquêtes. Terrible leçon pour les gouvernemens, sur la nécessité d'encourager l'industrie et de s'opposer à l'invasion des vices efféminés qui attaquent la moralité et l'énergie d'un peuple! Le musulman a accéléré sa propre décadence. Il s'est suicidé lui-même. Il ne conquérait que pour piller; il n'a gouverné qu'à force d'exactions, en sorte que son sceptre est devenu une malédiction pour tous les peuples qui y ont été soumis. Rassasié de conquêtes et gorgé de pillage, il s'est laissé aller à tous les penchans qui pouvaient le dégrader et l'énerver. Bien différent de ses nobles ancêtres, qui étaient vaillans sur le champ de bataille, fidèles à leurs souverains et généreux envers leurs ennemis, il présente aujourd'hui, en souriant, la coupe empoisonnée, et assassine, avec des sermens d'amitié sur les lèvres. J'en atteste les vastes massacres exécutés par le gouvernement turc, et mille détails de vie privée donnés par des voyageurs d'une véracité incontestée, et que j'ai souvent entendu raconter par les Francs résidant en Turquie.

« Revenons à nos observations sur le déclin de l'empire ottoman. Pendant qu'avec le cours des siècles, les enfans de la croix entassaient connaissances sur connaissances, découvertes sur décou-

vertes, améliorations sur améliorations, les fils du croissant sont restés stationnaires, et ils resteront ainsi tant qu'ils adhéreront à leurs institutions civiles et religieuses, qui non-seulement sont par elles-mêmes démoralisantes, mais qui, en outre, défendent toute tentative d'innovation. C'est grace à cet attachement aux anciens usages que nous trouvons maintenant l'empire turc semblable à une vieille chambre abandonnée, qui, ayant été fermée pendant des siècles, est tout à coup ouverte aux rayons d'un plein soleil de midi. Mais, jusqu'à présent, le seul résultat de cette émission de lumière a été que l'Osmanli porte la main à sa barbe avec plus de vivacité que de coutume, et s'écrie d'une voix plus animée qu'à l'ordinaire : « Mashallah ! Allah kerim ! »

« Un pays épuisé par des exactions séculaires, un peuple dépravé, gouverné par une suite de princes mous et efféminés; à la frontière, une armée désorganisée faute de paie; à l'intérieur, les janissaires, une troupe de bandits enrégimentés, effrayant les rues de la capitale par des scènes d'une violence révolutionnaire; tout cela faisait de la Turquie une proie livrée sans défense à l'agression de ses ennemis. Aussi peut-on croire que les lauriers de la Russie ont été conquis sans difficulté, et que ses conquêtes sur les armées indisciplinées du croissant ont été achetées à peu de frais. Toutefois nous devons reconnaître que le soldat turc, n'étant pas énervé par les vices orientaux de ses frères plus opulens, conserve encore la valeur impétueuse et le zèle fanatique de ses indomptables aïeux, et qu'il a fait, pour défendre son pays, des prodiges d'héroïsme. Mais ayant eu le malheur d'avoir à sa tête des chefs sans talent et sans courage, sa vaillance ne lui a servi à rien contre un ennemi qu'il aurait facilement anéanti, s'il avait eu les avantages d'une éducation militaire semblable.

« A ses autres vices le Turc a ajouté celui de l'ivrognerie, non comme *theriaki* (mangeur d'opium), mais comme sectateur du dieu de la vigne. Même les dames du harem ont découvert que le rosoglio a plus de montant que le sorbet. Pendant mes promenades dans Constantinople, je rencontrais presque tous les jours autant d'ivrognes, dans les rues, qu'on en peut voir dans quelque ville chrétienne que ce soit; l'on n'a, d'ailleurs, qu'à consulter les marchands francs sur la quantité de rhum et d'arack consommée par les dévots habitans de la capitale de l'islamisme. Ils boivent publiquement, car Mahomet, si grand prophète qu'il fût, n'a pas su prévoir la décou-

verte des Indes occidentales. En conséquence, il n'a pas pu interdire à ses sectateurs l'usage de ce nectar enivrant. Il est notoire que les personnes le plus haut placées de l'empire se sont fait ordonner le vin dans l'intérêt de leur santé.

« Le sultan Mahmoud, par la hardiesse de ses réformes, directement opposées aux prescriptions de l'islamisme, et que l'intrépide énergie de son caractère pouvait seule lui faire entreprendre, a profondément ébranlé la foi du peuple dans l'infaillibilité du Coran, et a complètement détruit chez lui la croyance qu'un homme mortel ne pouvait violer impunément les lois du prophète, lois écrites de la main de Dieu même avant la création du monde, et apportées par l'ange Gabriel au grand Mahomet, l'élu du ciel. Il n'est donc pas étonnant que l'incrédulité à l'origine divine du Coran fasse des progrès rapides. On se dit même à l'oreille que le sultan, dans les dernières années, a accordé aux rajahs humiliés, et aux giaours tant méprisés, beaucoup plus de faveurs qu'il n'eût convenu au vicaire du prophète de Dieu; et même quelques-uns des chrétiens de Stamboul osent conjecturer qu'il ne serait pas impossible qu'au bout de quelques années, leur foi épurée fût adoptée à la place des erreurs de l'islamisme. »

M. Spencer adopte jusqu'à un certain point cette conjecture, et il émet l'opinion que, si les Turcs embrassaient le christianisme, ils se rallieraient plutôt au protestantisme qu'aux croyances de l'église grecque ou de l'église romaine. Il pense que les pompes, les cérémonies, les nombreux jours de fête et d'abstinence de ces deux églises ne sauraient convenir aux musulmans, accoutumés à un culte très simple et très peu chargé de pratiques; qu'ils seraient en outre repoussés par l'horreur que leur inspirent les statues et les tableaux, horreur qu'ils ont au même degré pour la foi à la médiation des saints. « Pour corroborer les opinions que je viens d'annoncer, on me permettra peut-être de dire que, pendant les différentes discussions que j'ai eues avec mes amis turcs, au sujet de la religion, ils ont souvent exprimé leur surprise de ce que le christianisme renfermait une croyance et un culte aussi dégagés des secours extérieurs et accessoires adoptés par les églises grecque et romaine, que l'est le protestantisme; et quand j'expliquais que l'essence du christianisme consistait dans sa simplicité, ils avouaient ouvertement et sans hésiter une vive admiration pour lui. Ne puis-je pas en conclure, sans m'exposer à être traité de visionnaire, que, si on adoptait des mesures prudentes et raisonnables, il y a une forte probabilité que

ce peuple pourrait, avec le temps, être converti au christianisme protestant; d'autant plus qu'il reçoit avec une faveur très marquée tout ce qui vient de l'Angleterre. »

Nous avons mentionné cette opinion, parce qu'elle a quelque chose de neuf et d'original. Quant à nous, nous doutons fort que les Turcs se rallient à l'église anglicane, quoique nous reconnaissions aussi des analogies entre l'islamisme et le protestantisme. La religion de Mahomet n'est, après tout, qu'une hérésie chrétienne. Le Coran, dans ce qu'il a d'essentiel, n'est qu'un plagiat de l'Ancien-Testament et de l'Évangile; il reconnaît la mission divine de Jésus-Christ, et lui accorde même beaucoup plus que les protestans rationalistes, si nombreux aujourd'hui en Allemagne et en Angleterre. Nous n'espérons guère, du reste, la conversion des Turcs au christianisme. La corruption de leurs mœurs, favorisée par une religion toute sensuelle, malgré son apparence de spiritualisme métaphysique, l'institution de la polygamie, celle de l'esclavage, sont des obstacles trop difficiles à lever; mais si pareille chose pouvait se tenter, nous pensons que l'église catholique aurait beaucoup plus de chances de succès que les églises séparées d'elle, car, indépendamment de toute autre considération, elle est beaucoup plus habile en fait de prosélytisme, et ses missionnaires sont encore les seuls qui aient opéré des conversions sur une grande échelle. L'antipathie des mahométans pour les images et les jours de jeûne, sur laquelle insiste M. Spencer, est une objection tout-à-fait insignifiante (1), parce que les pratiques auxquelles il fait allusion sont quelque chose de tout-à-fait secondaire, et appartiennent à cette partie du catholicisme qui peut se modifier selon les temps et les lieux. Nous lui rétorquerions un argument de la même force et peut-être même meilleur, si nous lui disions que ce qui empêchera les Turcs de se faire protestans, c'est qu'ils font grand état des pélerinages, qu'ils aiment fort les légendes, et qu'ils ont des ordres monastiques contemplatifs, toutes choses que la réforme a proscrites comme des superfétations contraires à la pureté du christianisme. Mais ne nous lançons pas dans une discussion qui exigerait de trop longs développemens, et revenons aux jugemens de M. Spencer sur la moralité des musulmans.

« La plus éloquente satire contre la religion mahométane, dit-il,

(1) Elle n'est pourtant pas sans valeur si on l'applique aux schismatiques grecs, qui poussent souvent le culte des images à un tel excès, qu'ils semblent y faire consister toute la religion, qui s'assujétissent à une foule de pratiques étrangères à l'église romaine, et qui, en général, s'attachent beaucoup plus à la lettre qu'à l'esprit.

et la plus frappante réalisation des paroles de notre Sauveur : *L'arbre est connu par ses fruits*, se trouve dans le caractère des Turcs au XIXe siècle. Il est naturel que le voyageur qui ne fait que passer, reçoive de l'islamisme une impression favorable; car qu'y a-t-il de plus imposant que l'appel solennel à la prière que le muezzin fait entendre cinq fois le jour, du haut des minarets? Il est impossible que l'ame ne soit pas touchée en écoutant l'invitation sacrée, adressée, non-seulement aux enfans du prophète, mais à l'univers tout entier. Et combien sont sublimes ces paroles : « Venez à la prière ! venez à la prière ! « venez au temple du salut ! Grand Dieu ! grand Dieu ! j'atteste qu'il « n'y a pas d'autre dieu que Dieu ! et Mahomet est son prophète ! » Combien de fois ces paroles, prononcées par une voix pleine, sonore et harmonieuse, sont venues frapper mon oreille dans la paisible solitude du matin, quand, au milieu du silence universel, l'appel à la prière avait l'air d'un commandement du ciel; que de fois, dans mon admiration enthousiaste pour cette magnifique observance, j'ai oublié, pour un moment, les faussetés du symbole mahométan, symbole dont l'absurdité nous paraît d'autant plus évidente que nous l'étudions davantage, et où l'on voit clairement que le grand imposteur ne l'a fabriqué que pour satisfaire ses penchans égoïstes et faciliter les conquêtes que méditait son ambition! Outre ses autres funestes conséquences, aucune religion n'a eu une tendance plus marquée à rabaisser l'homme comme être intellectuel, la doctrine du fatalisme suffisant seule pour paralyser toute l'énergie de l'esprit. Quelle activité, quelle entreprise peut-on attendre d'un homme qui se considère comme une marionnette passive, et croit pieusement que toute tentative pour détourner un malheur, quelque imminent que soit le danger, est un péché contre le ciel? »

Nous emprunterons encore à M. Spencer quelques-unes de ses remarques sur les réformes du sultan Mahmoud et sur ses tentatives pour discipliner son armée à l'européenne. Bien convaincu que l'intégrité de l'empire dépend de l'organisation de son armée, ce prince fait manœuvrer lui-même ses soldats, comme faisaient Pierre-le-Grand et Frédéric II; et ils font leurs évolutions avec plus de précision qu'on ne pourrait s'y attendre, vu l'extrême pénurie de bons officiers subalternes. Le sultan est lui-même un excellent cavalier, et il fait admirablement manœuvrer un escadron ; quoique déjà avancé en âge, il est encore plein de vigueur et de santé. Le voyageur anglais a souvent admiré son air martial et sa noble figure, digne du monarque dans les veines duquel coule le plus illustre sang de l'Asie. Ses deux fils, qui

l'accompagnent souvent, reçoivent une éducation très soignée, et il y a tout lieu de croire que son successeur, nourri dans ses idées, marchera dans les mêmes voies. Il était alors question de faire voyager ces jeunes princes, quoique le Coran défende absolument aux membres de la famille du padischah de quitter l'empire, si ce n'est pour aller exterminer les infidèles : ils devaient aller visiter les îles grecques de l'Archipel. De proche en proche, M. Spencer voit déjà l'héritier du trône ottoman rendant visite à la reine Victoire, et il assure qu'il était fort question d'un voyage en Angleterre. Il est, du reste, fort porté en faveur de Mahmoud : il énumère les bienfaits dont son peuple lui est redevable, l'ambition et la rapacité des pachas réprimées, les exactions sévèrement punies, la justice, autrefois si corrompue, soumise à un meilleur régime, l'hérédité de la propriété assurée par les lois, et le monarque renonçant au droit de la couronne sur les biens des ministres et pachas décédés, l'imposition de taxes régulières, l'établissement d'une imprimerie et d'un journal à Stamboul, l'organisation des écoles militaires, enfin les efforts tentés pour créer une armée. « Mais, ajoute-t-il, il y a encore beaucoup à faire, car quoique ce corps de bandits dont les atrocités seront long-temps un souvenir d'horreur, ait cessé d'exister, un autre corps plus puissant reste à soumettre : je veux parler des prêtres. Ceux-ci, armés du livre du prophète et de la loi, possesseurs du pouvoir spirituel et temporel, redoutables par l'intelligence et l'habileté, opposent de sérieux obstacles à l'œuvre du monarque réformateur; et tant que cette masse gigantesque de préjugés et de superstitions ne sera pas balayée, tant que leurs priviléges exclusifs ne seront pas abolis, la civilisation de la Turquie n'avancera guère...

« Quoique les efforts du sultan, eu égard au peu de temps qui s'est écoulé depuis qu'il a commencé ses réformes, aient amené des résultats frappans dans l'armée, la masse du peuple ne s'est pas améliorée au même degré; ses progrès n'ont pas répondu à l'activité déployée par son entreprenant souverain pour le régénérer; car, excepté chez les jeunes gens des écoles militaires, il est rare de voir des témoignages d'un véritable enthousiasme patriotique. Parfois, il est vrai, on rencontre quelques esprits ardens qui brûlent de mesurer leurs armes avec celles de l'odieux Moscovite; mais en général les Turcs du temps actuel ont pour caractère l'apathie et l'indolence, et se distinguent fréquemment par leur attachement à des vices dégradans qui les rendent méprisables aux yeux d'un Européen à l'ame élevée. Si l'on visite leurs fortifications, leurs arsenaux ou leurs vais-

seaux de guerre, on trouve partout la même torpeur négligente, le même manque d'énergie. On ne prend aucun soin pour que la tenue militaire et la contenance des troupes soient de nature à porter la terreur dans le cœur des ennemis. Outre l'apparence généralement malpropre des hommes et le peu de respect marqué par les soldats à leurs officiers, on ne fait aucune attention à ce que les rangs soient bien appareillés; car l'on voit souvent l'homme le plus maigre à côté du plus chargé d'embonpoint et un nain accolé à un géant, comme si l'on cherchait exprès ces rapprochemens ridicules. Quelque insignifians que puissent paraître ces détails, soyez sûr qu'il en résulte un effet fâcheux, et que leur impression sur le spectateur accoutumé à la belle apparence des troupes européennes ne peut être qu'un sentiment de mépris pour une armée composée de pareils élémens. Mais c'est quand ils marchent que ces soldats ont l'air le moins militaires, et je crois en vérité que le meilleur instructeur d'Europe ne viendrait pas à bout de corriger entièrement un Osmanli de la gaucherie et de l'insupportable dandinement particulier à ce peuple, quand il se met en mouvement.

« Quoique le Turc ainsi enrégimenté n'ait point une contenance martiale fort imposante, il a pourtant ses qualités essentielles comme soldat : il est plus patient dans les revers et plus endurant que l'Européen; son mépris pour toutes les commodités de la vie ne saurait être trop admiré. Son lit, qui ne se compose que d'un morceau de tapis ou d'une natte, avec une couverture en poil de chameau ou de chèvre, lui sert également au camp et à la caserne, et un énorme chaudron fait cuire tout ce qu'il faut de pilau pour les besoins d'une compagnie. Quand ces objets lui sont procurés (et autrefois il n'y fallait pas toujours compter), il est aussi heureux et plus heureux peut-être que le soldat européen le mieux nourri et le mieux logé.

« Le manque d'un service de santé bien organisé est une des lacunes les plus importantes dans l'armée turque; car le disciple de Mahomet, nonobstant son fatalisme et sa détermination à opposer l'apathie aux revers et le stoïcisme à la douleur, s'apercevrait certainement bientôt des avantages d'un bon traitement médical. Il serait impossible de former un corps de médecins indigènes capable de suffire aux besoins du service, et il y aurait de grands inconvéniens à recourir uniquement à des étrangers; toutefois il est fort désirable qu'on fasse quelques tentatives pour soulager les souffrances des malades et des blessés dans la première guerre que la Turquie aura à soutenir. Un service de santé n'est pas, du reste, la

seule chose qui manque à l'armée ottomane : il lui manque encore un état-major bien conduit, ce qui l'expose à tous les maux résultant d'une mauvaise administration, maux qui s'accroîtraient au centuple en temps de guerre. Le sultan ne l'ignore pas; mais, grace à l'ignorance et à l'incapacité de ses agens, rien de ce qu'il a tenté jusqu'ici pour y remédier n'a pu réussir. En outre, la majorité de ses instructeurs européens est composée d'hommes qui ne présentent pas de très grandes garanties comme caractère ni comme talent militaire. Le sultan, d'ailleurs, malgré sa fermeté, ayant cédé aux sollicitations de son peuple, qui ne veut être commandé que par des officiers professant l'islamisme, les Turcs ne sont pas en position de faire de grands progrès dans la tactique européenne.

« Ce n'est pas tout encore : *l'allié protecteur* du sultan, craignant apparemment que le pupille ne devienne trop redoutable pour le tuteur, ne manque jamais de trouver mille objections fondées sur les opinions politiques réelles ou supposées de tout homme d'un talent militaire reconnu qui offre ses services à l'armée turque. Il est vrai que le grand-seigneur prend parfois un ton d'indépendance, et l'on entend dire que l'influence de son très fidèle cousin décline, et que les conseils de l'Angleterre prévalent; alors le courage languissant des patriotes se relève, mais hélas! toutes les velléités d'énergie du sultan se dissipent à un seul signe de tête du *petit homme* dans son château de Bouyouk-Déré. Comment en pourrait-il être autrement? Le filet de l'intrigue politique est trop habilement tendu autour de la victime pour qu'elle puisse s'en tirer; connaissant sa faiblesse et ayant été si souvent abandonné par ceux dont les intérêts sont identifiés avec les siens, Mahmoud est obligé de céder, à moins qu'il ne veuille voir l'anarchie triompher à l'intérieur et l'ennemi franchir la frontière.

« En rendant compte de l'état actuel de cet empire en décadence, je regrette de ne pouvoir représenter les choses comme je voudrais qu'elles fussent; toute apparence d'amélioration est saluée avec espérance par tous ceux qui s'intéressent, non-seulement à la stabilité du pouvoir de la Porte, mais encore à la diffusion générale des lumières parmi le peuple turc. Toutefois mon opinion est que, si nos secours et nos conseils ne deviennent pas plus efficaces qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, le sultan Mahmoud, avec toute son énergie, ne pourra que retarder la chute définitive de son empire; car comment les efforts d'un seul homme, quelque grand, quelque puissant qu'il soit, pourraient-ils rendre immédiatement la vigueur et le courage à un

peuple démoralisé? Un esclave n'a jamais combattu avec l'énergie d'un homme libre; et des siècles de despotisme et de mauvais gouvernement ont produit un résultat qu'on aurait pu prévoir, la faiblesse de la nation. Le déploiement de l'étendard du prophète ne peut plus tenir lieu à un Turc de nourriture et de vêtement, et la tactique européenne ne changera pas en héros des hommes dénués d'esprit public. Heureusement pour la Turquie, les sujets de son dangereux voisin sont aussi des esclaves, et les finances de la Russie ne sont pas beaucoup plus florissantes que les siennes. Cela ne nous empêche pas de désirer vivement que les *tacticos* (1) du sultan n'aient point à combattre les cohortes du Nord, au moins d'ici à un demi-siècle.

« Sans parler de l'état désastreux des finances du pays, on ne voit que décadence et que ruine dans tout cet immense empire, soit qu'on le considère en Europe ou en Asie. Où sont ses ressources pour défendre son indépendance, ou pour soutenir une lutte prolongée en cas de guerre? Le code fanatique de Mahomet, que rien ne peut améliorer, si ennemi de la science et de tout sentiment libéral, a été la plaie des belles contrées dans lesquelles ses disciples se sont établis. Il est même surprenant que le gouvernement ait pu se soutenir si long-temps contre tant de difficultés. Il n'y a presque pas un Turc qui ne vive dans la paresse; avec un sol d'une richesse prodigieuse, la Turquie est obligée d'acheter du grain à ses voisins. Avec des mers ouvertes dans toutes les saisons, avec des ports défendus contre tous les vents du ciel, où sont ses négocians? Elle est condamnée à voir tout son commerce passer par les mains de spéculateurs étrangers, qui ne peuvent avoir aucun sentiment patriotique pour un pays aux intérêts duquel ils ne peuvent jamais être associés. On doit avouer que, pendant les années où la branche de l'olivier s'est étendue sur ce malheureux pays, notre commerce s'y est accru dans une proportion considérable; mais il est loin d'être devenu ce qu'il pourrait être. Il est vrai que les Turcs ne peuvent plus mettre à leurs habillemens le même luxe qu'avant leur ruineuse guerre avec la Russie. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a eu négligence de notre part à ne pas tirer parti de notre position pour former avec eux une alliance commerciale; car il ne faut pas perdre de vue que notre commerce avec la Turquie est extrêmement avantageux, soumis à peu ou point d'entraves, entièrement fait à l'aide de nos propres navires, et, avant tout, avec un pays presque complètement dénué de manufactures; il

(1) C'est le nom qu'on donne, à Constantinople, aux troupes régulières de Mahmoud.

n'y a pas de partie du monde où le voyageur et le commerçant soient exposés à moins d'inconvéniens. Indépendamment de toute considération intéressée, un commerce plus étendu produirait l'effet le plus heureux sur le caractère du peuple, et si un sentiment réciproque de bienveillance était encouragé entre les deux nations, il deviendrait probablement très utile au salut de la Turquie. »

Nous avons cru devoir traduire ces considérations, parce que nous pensons qu'elles expriment fidèlement l'opinion de la plupart des Anglais établis dans le Levant, et notamment celle de M. Urquhart, le grand et habile ennemi de l'influence russe à Constantinople, que M. Spencer paraît avoir beaucoup fréquenté, et que sa guerre ouverte contre le cabinet de Saint-Pétersbourg a forcé de s'exiler de la plupart des salons de Pera, où les diplomates moscovites donnent le ton. Il n'est pas sans intérêt de savoir qu'au jugement d'un Anglais intelligent et bien informé, d'ailleurs très porté en faveur de Mahmoud, et faisant des vœux ardens pour le succès de ses réformes, la Turquie ne peut pas, d'ici à un demi-siècle, opposer une résistance sérieuse à son redoutable voisin. Qui donc arrêtera la marche triomphante de la Russie? Sera-ce le Caucase avec ses Circassiens? M. Spencer l'espère à force de le désirer; nous examinerons plus tard jusqu'à quel point ses espérances sont fondées.

C'est à Constantinople, en visitant l'école des cadets établie dans le sérail, qu'il se décida tout à coup à tenter un voyage en Circassie; et voici à quelle occasion. Parmi les adolescens qui se forment, sous les yeux du sultan, à tous les exercices militaires, on lui fit remarquer un beau jeune homme, fils d'un prince cabardien du Caucase, qu'on lui désigna comme le plus remarquable par son intelligence, son adresse et sa vigueur. « En m'entretenant avec le jeune montagnard sur l'état actuel de son pays, dit-il, je fus surpris de l'enthousiasme avec lequel il en parla. Son attachement à la terre de ses aïeux était sans bornes, et ses descriptions exaltées des beautés pittoresques du pays, de l'hospitalité et de la bonté de ses habitans, accrurent le désir que j'avais depuis quelque temps de visiter le Caucase. Je fus étonné de son éloquence quand il s'étendit sur l'injuste agression de la Russie. Il montrait le plus ardent enthousiasme en parlant du jour où il pourrait tirer l'épée pour la défense de sa patrie, et, comme tous les montagnards, il parlait avec une tendresse passionnée de ses collines natales.... Quand je lui fis connaître mon désir, il me donna une amulette, m'assurant qu'en la présentant à son père, je serais reçu comme un ami; que même, en arrivant dans le pays, la

seule mention du nom de son père à ses compatriotes suffirait pour me garantir de tout danger, en quelque endroit que je voyageasse. Trouvant des facilités si inattendues, je me déterminai d'autant plus aisément à abandonner le projet que j'avais de parcourir la Hongrie, et je me décidai à explorer les pays caucasiens, si la chose était possible. »

Mais, avant que M. Spencer eût fait ses arrangemens pour ce voyage, des Russes de ses amis l'engagèrent à visiter la Crimée, et il s'embarqua sur le bateau à vapeur d'Odessa. A peine arrivé dans cette ville, le comte Woronzof, gouverneur-général de la Russie méridionale, l'invita à l'accompagner dans une expédition le long des côtes de la mer Noire. C'était une précieuse occasion pour voir quelques-uns des établissemens russes du Caucase et pour avoir une première vue de la Circassie, prise du camp ennemi; M. Spencer s'empressa d'en profiter. Le comte Woronzof ayant pris les devans, il alla le rejoindre en longeant la côte de Crimée, qui est appelée par ses admirateurs la Suisse russe, et dont les sites les plus pittoresques sont occupés par les châteaux des riches seigneurs moscovites; il débarqua à Yalta, jolie petite ville placée entre la mer et un riant amphithéâtre de collines, où de belles maisons modernes s'élèvent au milieu des vignes, non loin d'un village tartare. « A en juger d'après la foule qui couvrait le rivage et qui se pressait aux balcons des maisons, dit M. Spencer, on eût dit que toute la population d'Yalta et des environs s'était rassemblée pour nous voir débarquer. La variété des costumes, l'élégant uniforme des officiers, les pompeuses livrées des domestiques, les vêtemens bizarres des Tartares n'ajoutaient pas peu à ce que le tableau avait de neuf et d'animé. Cette scène m'intéressait particulièrement comme témoignant du progrès qui se manifestait dans ces contrées reculées et long-temps abandonnées. C'était en vérité un beau tableau de civilisation, introduite pourtant par les hordes barbares du Nord; et quand je le comparais avec l'état de dégradation des provinces turques que je venais de quitter, j'y voyais un frappant exemple de la différence entre la tendance du mahométisme et celle du christianisme : l'un arrête à sa source tout perfectionnement, laissant la société et ses institutions stationnaires pour des siècles; l'autre, non-seulement purifie le fleuve de l'intelligence, mais le laisse libre de marcher en avant et d'apporter à chaque âge une plus grande masse de lumières que celle dont ont joui les âges précédens. Yalta, qui est une toute petite ville, a de bons hôtels, une poste aux lettres, une poste aux chevaux et toutes les commodités

que peut désirer un voyageur : c'est une création du comte Woronzof. La sûreté de son port et d'autres avantages qu'elle présente au commerce lui promettent une grande prospérité. »

C'était d'Yalta que devait partir l'expédition autour de la mer Noire, laquelle était entreprise par l'ordre exprès de l'empereur, et devait, par conséquent, se faire avec un grand appareil. Le comte Woronzof avait avec lui des généraux, des princes, les consuls de France et d'Angleterre, et même des dames de haut rang, sans parler des aides-de-camp, des médecins, des historiographes, des artistes, etc. Tout cela était embarqué sur un bateau à vapeur du gouvernement qu'escortaient une corvette et un cutter; le contre-amiral Sonntag, Américain au service de Russie, commandait la petite escadre. Nous ne la suivrons ni à Caffa, l'ancienne Théodosie, ni à Kertch, autrefois Panticapée, résidence du fameux Mithridate, villes redevenues florissantes et animées, après un long abandon : nous avons hâte d'arriver à la Circassie. Ce fut peu de temps après avoir quitté le Bosphore cimmérien (1), qui joint la mer d'Azof à la mer Noire, que les voyageurs aperçurent les premières sommités du Caucase au pied desquelles s'élève la forteresse d'Anapa. Les hauteurs qui environnent la ville étaient couvertes d'hommes armés que la vue de la flottille russe semblait inquiéter, et qui, prenant sans doute les matelots et les passagers pour des soldats envoyés contre eux, paraissaient faire des dispositions pour repousser une attaque. Le gouverneur-général débarqua, accompagné de ses seuls compatriotes et laissant les étrangers à bord. On parlait de revers récens éprouvés par la garnison d'Anapa, d'un officier anglais commandant les Circassiens et donnant à leurs incursions une direction plus habile et plus dangereuse; on ajoutait que le pays était inondé de copies d'une prétendue proclamation du roi d'Angleterre, appelant les habitans du Caucase à défendre leur patrie et leur promettant l'appui d'une flotte; on disait encore que de nombreux exemplaires du *Portfolio* avaient été répandus parmi eux pour entretenir leur irritation. « Je fus aussi surpris que contrarié de ces nouvelles, dit M. Spencer; je pensai que c'en était fait du plaisir de mon voyage, surtout qnand je vis les manières froides de quelques-uns de mes amis russes, qui ne voulaient pas séparer l'individu de son pays. Il n'en fut pourtant pas ainsi du comte Woronzof : son bon sens et son discernement lui firent comprendre qu'on ne devait pas voir là l'action secrète ou avouée du

(1) Appelé aujourd'hui détroit de Taman ou d'Ieni-Kalé.

gouvernement anglais, mais l'entreprise désespérée de quelques exilés polonais qu'il savait être parmi les montagnards. En vérité, c'était une idée des plus absurdes; car quel avantage pouvait-il y avoir à faire circuler des dissertations politiques parmi des gens qui non-seulement ignorent toutes les langues étrangères, mais encore ne savent pas lire la leur? »

Anapa n'a qu'un mauvais port où les grands bâtimens ne peuvent entrer : les fortifications sont négligées du côté de la mer comme dans toutes les places de la côte de Circassie, parce qu'on ne craint pas d'attaque sérieuse de ce côté. Il n'y a dans la ville que de mauvaise eau; la garnison est obligée d'aller en prendre à un ruisseau peu éloigné, ce qu'elle ne peut faire sans être munie d'un train d'artillerie. Ce canton appartenait autrefois à une petite tribu circassienne dont le chef permit aux Turcs de s'établir à Anapa en 1784, afin de faciliter le commerce qu'il faisait avec eux, et aussi pour qu'ils pussent protéger leurs sujets, les Tartares de la Crimée, dont plusieurs s'étaient réfugiés dans les montagnes. Ils y élevèrent une forteresse sur les ruines d'un ancien château bâti par les Génois du temps de leur établissement sur le littoral de la mer Noire : c'est alors que commencèrent les longues guerres qui ont désolé le pays jusqu'à ce jour. Anapa devint la résidence d'un pacha qui, par ses intrigues, excita les Circassiens, non-seulement à envahir le territoire russe sur la rive droite du Kouban, mais encore à se révolter contre leurs propres chefs : deux tribus égorgèrent leurs princes et se déclarèrent sujettes du sultan. Elles ne restèrent pourtant pas fidèles à leurs engagemens, car peu après on les vit s'armer contre les Turcs et menacer le pacha et sa garnison d'une entière destruction. A dater de cette époque, le pouvoir du pacha d'Anapa ne s'étendit pas au-delà des murs de la forteresse; au reste, le gouvernement turc ne porta pas ses prétentions plus loin et se borna depuis lors à établir des relations commerciales avec les indigènes. Néanmoins ce point fut toujours considéré comme très important dans les guerres entre la Russie et la Porte. Anapa fut prise et reprise plusieurs fois; en 1791, le général Goudowitch l'emporta d'assaut; en 1807, elle eut encore un siége à soutenir, et les troupes russes s'en emparèrent et la détruisirent; elle fut rendue à la Turquie par le traité de Bucharest, en 1812. Dans la guerre de 1828, l'amiral Greigh et le prince Menzikof l'assiégèrent pendant trois mois par terre et par mer, et elle ne se rendit qu'après une résistance opiniâtre. Le traité d'Andrinople l'a cédée à la Russie : c'était la seule possession qui restât aux Turcs sur la côte

d'Abasie, et le seul point par où ils pussent communiquer constamment et régulièrement avec les Circassiens, leur fournir des munitions et entretenir leurs ressentimens contre la Russie. Aussi cette puissance était-elle particulièrement intéressée à l'enlever à la Porte. « A la paix de Bucharest, dit Klaproth dans son *Voyage au Caucase*, la Russie a commis une faute énorme en laissant aux Turcs les forteresses d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, par lesquelles ils sont toujours à portée d'envoyer des émissaires chez les peuples du Caucase pour les soulever contre les Russes. Il aurait fallu exclure les Turcs de toute la côte entre la Crimée et l'embouchure du Phase ou Rioni, où ils ont encore le fort de Pothi dans un pays entièrement soumis au sceptre de l'empereur de Russie. » Klaproth parlait ainsi en 1823. Depuis lors les Turcs ont abandonné Soudjouk-Kalé et ont cédé aux Russes Pothi et Anapa.

Après avoir quitté Anapa, l'expédition continua à longer la côte dont la direction constante est du nord-ouest au sud-est, entre le détroit de Taman et l'embouchure du Phase; elle arriva à Soudjouk-Kalé, nouvelle possession russe. Les Turcs s'y étaient établis en même temps qu'à Anapa, et ils y avaient élevé une forteresse, prise aussi par les Russes et rendue à la Porte en 1812. Mais les montagnards, dégoûtés du voisinage des Turcs qui leur avaient plusieurs fois communiqué la peste, les chassèrent en 1820 et détruisirent les fortifications, qui restèrent depuis lors en ruines. C'était peu de jours seulement avant l'arrivée du comte Woronzof qu'un corps russe de quinze mille hommes avait enlevé Soudjouk-Kalé aux Circassiens, après un sanglant combat. Cette circonstance procura à M. Spencer le piquant coup d'œil d'un camp russe, avec sa variété infinie de physionomies et de costumes. Pendant son séjour au camp, des officiers lui communiquèrent des détails curieux sur les Circassiens, sur leur manière de faire la guerre, enfin sur les moyens employés pour les réduire. « Entre autres projets, dit-il, c'est l'intention du gouvernement russe d'occuper tous les ports, toutes les baies et tous les lieux de débarquement de la côte de Circassie; en outre, on veut bâtir des forts dans les meilleures positions et les lier entre eux par des routes militaires. Et assurément, si ce plan peut être réalisé, on empêchera les montagnards d'avoir aucune communication avec les Turcs, qui les aident de leurs conseils et leur fournissent des munitions. Comme ils manquent entièrement de sel, de poudre, et qu'ils n'ont aucune espèce de manufactures, on espère par ce moyen semer la division entre les chefs, faire plier l'esprit indomptable du peuple, et définitivement

53.

les réduire à se soumettre. Cela est devenu praticable depuis que la Russie est maîtresse de la rive droite du Kouban, des provinces de Mingrélie, d'Imérethi et de Gouria, ainsi que des pays situés entre la mer Caspienne et les Alpes caucasiennes.

« C'est pour arriver à ce résultat que la Russie a travaillé pendant les cinquante dernières années, qu'elle a soumis l'une après l'autre les provinces efféminées au sud du Caucase, jusqu'à ce qu'il ne restât plus à soumettre que la côte de Circassie sur la mer Noire, contre laquelle, je n'en doute pas, tous les efforts et toutes les ressources de ce vaste empire seront dirigés. Toutefois les Russes connaissent si bien les difficultés de cette entreprise, qu'un officier supérieur me disait qu'il regardait la conquête de l'empire ottoman comme une œuvre plus facile que la réduction des tribus guerrières du Caucase. »

L'une des curiosités du camp de Soudjouk-Kalé était un prince circassien qui avait rejoint depuis peu l'étendard russe, et qui portait encore son costume national. Il était surveillé avec soin, et on le soupçonnait d'être venu pour espionner; car il arrive souvent que des chefs et nobles circassiens offrent leurs services à l'empereur, reçoivent de lui des présens et des pensions, puis reviennent chez leurs compatriotes, à la première occasion, et tournent contre les Russes ce qu'ils ont pu apprendre d'eux.

De Soudjouk-Kalé, on se rendit à la baie de Ghelendjik, située environ quinze lieues plus loin, le long d'une côte dont la fertilité et l'incomparable beauté excitaient à la fois l'admiration et l'attendrissement du voyageur anglais, dont les idées se portaient avec tristesse sur le sort qu'on réserve à cette Arcadie et au peuple intéressant qui l'habite. La baie de Ghelendjik est l'un des havres les plus sûrs et les plus commodes de la mer Noire, et les Russes, comprenant tous les avantages de cette position, ont essayé de l'occuper. En avril 1832, l'empereur rendit un ukase permettant à tous les sujets russes de s'établir sur cette baie, et accordant, à ceux qui s'y établiraient, l'exemption de tout impôt et celle du service militaire pendant vingt-cinq ans; mais l'hostilité des indigènes ayant fait avorter toute tentative pacifique, on s'est borné à y élever un fort occupé par une garnison d'environ deux mille hommes, qui, là aussi, est bloquée dans ses retranchemens. Quelques lieues plus loin, on passa devant la baie de Pchad, dont les montagnards sont restés en possession, puis devant quelques autres baies, visitées quelquefois par les Turcs, les seuls étrangers qui osent commercer avec les Abases (1), peuple plus

(1) Les Abases occupent la plus grande partie de cette côte de la mer Noire. M. Spencer les

porté à la piraterie, plus féroce et plus soupçonneux envers les étrangers qu'aucune des autres tribus de cette partie du Caucase. On jeta enfin l'ancre dans la baie de Vadran, où aboutit le célèbre défilé de Jagra. Les Russes y ont un fort, dominé par des hauteurs, d'où les montagnards tirent des coups de fusil jusque dans les cours des casernes. Après Vadran, les montagnes s'élèvent à une hauteur considérable; plusieurs sont couronnées de neiges éternelles, et le long de leurs flancs descendent des forêts d'arbres gigantesques; le pays aussi est plus sauvage, plus solitaire, moins peuplé que la Basse-Abasie. Après une traversée que le voyageur anglais évalue à 26 ou 27 lieues, on jeta l'ancre dans la vaste baie de Pitzounda, l'une des plus sûres du Pont-Euxin, à raison de son excellent ancrage, de la profondeur de la mer, et du rempart de hauteurs qui la défend contre tous les vents, excepté contre le vent de sud-ouest, rarement dangereux dans ces parages. Les Russes ont encore là une forteresse, située à près d'une lieue de la côte, et où l'on se rend à travers une belle forêt. Le fort renferme les ruines d'un monastère et une église bâtie par l'empereur Justinien, pour laquelle les indigènes, quoique devenus mahométans, ont conservé une vénération excessive. La tribu qui habite ce canton est en paix avec la Russie, et M. Spencer vit là, pour la première fois, des Caucasiens mêlés avec les soldats russes; il fut frappé du contraste que présentaient les deux races sous le rapport de la taille, des traits, et surtout de la physionomie. L'air fier et dédaigneux des montagnards lui rappelait « le majestueux Albanais ou le chef écossais de Walter Scott s'écriant : *Mon pied est sur ma bruyère natale, et mon nom est Mac-Gregor*. Les Russes, ajoute-t-il, avaient, pour la plupart, l'air d'hommes accoutumés à recevoir des ordres et à accorder la plus entière déférence aux volontés de leurs supérieurs; mais, comme nous n'avons rien de semblable en Angleterre, je ne sais où trouver une comparaison qui puisse vous donner l'idée de cette physionomie et de ces manières. »

Il y a douze ou quinze lieues de la Pitzounda à Soukhoum-Kalé, autre forteresse russe, bâtie près des restes de l'antique Dioscurias. C'est une des plus malsaines de cette côte, où il n'y en a presque pas de saine. « Le service y est si périlleux, dit M. Spencer, que les sen-

identifie toujours avec les Circassiens. Ils ont pourtant une autre origine et une autre langue. Ils leur sont soumis, mais seulement en vertu du droit du plus fort. Autrefois les princes tcherkesses pressuraient les Abases et leur faisaient porter un joug assez pesant. Les princes abases ne sont regardés que comme les égaux des Ouzden, qui forment la seconde caste chez les Circassiens.

tinelles, à l'approche de la nuit, se retirent dans l'intérieur des remparts, tandis qu'on lâche des chiens bien dressés qui avertissent toujours de l'approche du danger. L'animosité des habitans de ce district est si grande, qu'il n'y a pas de sûreté pour le soldat russe hors des murs de la ville; s'il sort pour se procurer de l'eau et du bois, il est obligé d'avoir une escorte et des pièces de campagne; et, malgré toutes ces précautions, il en tombe tous les jours quelques-uns sous les balles d'un ennemi rusé et infatigable...

« En vérité, ajoute-t-il, la totalité des établissemens russes que nous avons visités depuis notre départ de Crimée, et qui figurent sur la carte sous le nom pompeux de forteresses, ne présente aujourd'hui que des murs dégradés et des retranchemens en mauvais état. Pourtant, quelque insignifians qu'ils soient, chacun d'eux a devant lui un vaisseau ou des vaisseaux de guerre à l'ancre, qui nous saluaient et auxquels, comme de raison, nous rendions leur politesse. Assurément, depuis l'invention de la poudre, les Circassiens n'ont jamais reçu de sérénades aussi assourdissantes; elles n'auront eu d'autre effet que de les alarmer, et de leur faire suspendre leurs travaux agricoles pour s'armer, placer des sentinelles, en un mot se préparer à recevoir une attaque. »

Peu après Soukhoum-Kalé, commence la province russe de Mingrélie. La côte a un autre aspect que celle d'Abasie, parce que les montagnes s'éloignent considérablement de la mer et laissent place à une vaste plaine couverte de forêts à peu près impénétrables. L'expédition jeta l'ancre assez près de l'embouchure du Khopi, l'ancien Cyannus, et les voyageurs se rendirent dans des chaloupes à Redoute-Kalé. M. Spencer, d'après ce qu'on lui avait dit, s'attendait à voir une ville considérable et florissante; mais il fut tout-à-fait désappointé. « Il n'y avait pas, dit-il, un seul navire de commerce dans la rivière; les spacieux bazars, naguère pleins de marchandises européennes, étaient tous fermés, et un reste d'habitans à la figure blême semblaient n'avoir rien de mieux à faire que de rester assis toute la journée sur des nattes de jonc, fumant leur tchibouque, et regardant les étrangers. Ce grand changement dans les destinées de Redoute-Kalé a été le résultat de la conduite impolitique du gouvernement russe, qui, toujours désireux d'apporter des entraves au commerce anglais, a mis sur les marchandises des droits très élevés : ils ont produit leur effet ordinaire, celui de détourner de la ville le canal commercial. Auparavant, Redoute-Kalé était le grand entrepôt des produits anglais expédiés pour la Perse, la Géorgie et les autres pro-

vinces limitrophes russes ou turques : c'était de cette ville que partaient les caravanes. Le marchand, ne pouvant supporter tant de restrictions vexatoires, a porté son capital et son industrie au gouvernement plus libéral du sultan, et s'est établi à Trébisonde. Ainsi le gouvernement russe a la double mortification de voir le commerce, ce grand civilisateur des nations, transféré à un pouvoir qu'il est de son intérêt d'affaiblir, et ses provinces orientales laissées à leurs propres ressources très insuffisantes. Depuis lors, averti par de pareils résultats, il a fait des efforts infructueux pour rétablir des rapports commerciaux entre Redoute-Kalé et les marchands européens qui y venaient autrefois, et il a institué un système plus libéral. Mais ce plan n'a pas réussi, comme il arrive quand le commerce a une fois changé de route. Il y a en outre un autre obstacle insurmontable à la prospérité de cette ville, c'est la fièvre qui y règne, surtout pendant l'automne, où l'air méphitique exerce une influence si rapide, que l'étranger est à peu près certain d'en recevoir l'atteinte pour une seule nuit passée dans ces murs infectés. Pour échapper à cette influence, les marchands étaient obligés d'aller passer la nuit à bord de leurs navires; et, à défaut d'autres preuves, la pâleur et la bouffissure des soldats de la garnison indiquaient assez les propriétés nuisibles de l'air.

« L'essai tenté pour rappeler le commerce à ce port ayant été infructueux, il est question de déclarer port franc Pothi sur le Phase, qui est plus rapproché de vingt ou trente lieues de la frontière turque : on espère ainsi supplanter Trébisonde. Toutefois je doute beaucoup que ce plan réussisse ; car les navires entrant dans le Phase trouvent une barre aussi peu profonde et aussi incommode que celle du Khopi, et la ville de Pothi, ayant des marécages dans son voisinage, est aussi considérée comme un lieu malsain. »

M. Spencer remarque qu'en Mingrélie, de même que dans les autres provinces du Caucase, les nobles et les paysans ne sortent jamais sans être armés; et comme ce privilége n'est pas ordinairement accordé aux sujets de la Russie, il en conclut que son pouvoir n'est pas pleinement établi dans ce pays, ou qu'elle y possède seulement une espèce de suzeraineté féodale qui laisse aux habitans leur indépendance... « Quoi qu'il en soit, dit-il, leur condition s'est considérablement améliorée, sous bien des rapports, depuis qu'ils sont soumis à son sceptre. Ils ne sont plus exposés aux incursions dévastatrices de leurs voisins les Turcs et les Persans. La propriété est respectée, et il n'y a plus de pacha rapace pour enlever au paysan le

produit de ses sueurs. Ils conservent une grande partie de leurs lois et de leurs institutions, sont gouvernés, à beaucoup d'égards, par leurs propres princes, et jouissent, en fait de religion, de la plus parfaite liberté de conscience. » Il ajoute que, malgré ces priviléges, ils ont une telle haine pour le *giaour* étranger, qu'ils ne laissent échapper aucune occasion de montrer leur aversion pour les Russes, et qu'ils fournissent secrètement des munitions à leurs voisins les Circassiens. Le mot de *giaour*, dont se sert ici M. Spencer, est ordinairement appliqué par les musulmans à ceux qui ne professent pas leur foi. Le voyageur anglais ne peut pas ignorer que les Mingréliens, quoique ayant été soumis aux Turcs, sont chrétiens, et que, par conséquent, les Russes ne sont pas pour eux des giaours.

Le voyage du comte Woronzof ne put s'étendre au-delà de Redoute-Kalé, à cause du mauvais temps. On avait projeté de visiter successivement le Phase, les provinces turques, l'Anatolie, Trébisonde et Sinope; mais il fallut y renoncer parce que les orages durent plusieurs jours sans interruption dans ces contrées. Le vent, la pluie et la tempête s'étaient établis en permanence, et faisaient disparaître tout l'agrément du voyage. On se décida donc à regagner la Crimée le plus promptement possible. On relâcha pourtant encore à Bombora en Abasie, forteresse russe située entre Soukhoum-Kalé et Pitzounda, et la seule de cette côte qu'on n'eût pas visitée. Bombora est aussi bloquée par les montagnards, qui, malgré l'adhésion de leur chef au gouvernement, enlèvent tous les soldats russes qui s'écartent des retranchemens. La garnison y souffrait beaucoup de la fièvre, et, à cette occasion, M. Spencer parle de la mortalité qui règne dans les troupes de l'armée du Caucase. « Cette mortalité, dit-il, est attribuée à diverses causes. Ainsi l'on dit que la constitution du soldat russe est incapable de résister à l'influence énervante d'un climat chaud. On s'en prend encore à ses légers vêtemens de toile, qui ne sont pas appropriés aux variations fréquentes de l'atmosphère, à sa passion insurmontable pour les spiritueux, au sommeil pris en plein air, enfin au manque d'une nourriture convenable. Tout cela est indubitablement nuisible à la santé, et il faut y ajouter encore l'absence d'un bon traitement médical; mais je suis porté à attribuer principalement la mortalité à ce que les soldats sont confinés dans les étroites limites de leurs forteresses, ce qui les expose à diverses influences funestes, car les épaisses forêts, les vallées resserrées et des masses de végétaux en putréfaction répandent leurs miasmes dans le voisinage. Cette supposition est confirmée par l'air de santé du montagnard qui court

en liberté les collines et les vallons, exercice fortifiant qui est tout-à-fait interdit au soldat russe. On doit mentionner, en outre, les misérables gîtes affectés au service des malades, qui, avec bien d'autres inconvéniens, font de l'admission à l'hôpital l'équivalent d'un passeport pour l'autre monde. Mais comme la plus grande partie des garnisons est composée de sujets réfractaires, c'est une perte dont le gouvernement ne s'inquiète pas beaucoup. Il est de fait qu'un ordre de rejoindre l'armée du Caucase est considéré comme un exil par les militaires, et on ne peut pas en être surpris, quand on songe aux privations dont les garnisons ont à souffrir. Elles n'ont pas de provisions assurées. La solitude et l'épidémie sont leurs compagnes dans l'intérieur des murs, et si le soldat va chercher le divertissement de la chasse dans le beau pays dont il est environné, un ennemi aussi insidieux que le tigre guette sa marche.

« Ainsi, entre la guerre et la maladie, la destruction de la vie humaine est si grande, que nous ne pensons pas qu'il y ait une autre puissance chrétienne capable de prodiguer à ce point le sang de ses sujets; car, je puis vous l'assurer, le défavorable tableau que la vérité m'a obligé de faire des établissemens russes en Circassie, loin d'être chargé, est, au contraire, trop adouci; et, ce qui est peut-être plus extraordinaire, les Russes n'ont pas fait un pas de plus vers l'accomplissement de leur projet, la conquête de la Circassie, que lorsqu'ils commencèrent les hostilités sur les bords du Kouban, il y a un demi-siècle. Nous devons, en outre, considérer comme le comble de la mauvaise politique dans un gouvernement de dépenser ainsi les ressources du pays dans une entreprise dont il a si peu de profit à espérer, et qui est seulement un égout pour ses soldats, lesquels pourraient être bien mieux employés; car, si l'on peut dire d'un pays qu'il est le tombeau d'un peuple, la Circassie est celui de la Russie. »

Ce que M. Spencer avait vu de la Circassie n'avait fait qu'augmenter son désir de pénétrer dans l'intérieur de ce pays; mais ce n'était qu'en Turquie qu'il pouvait trouver les moyens d'y rentrer sans trop risquer sa vie ou sa liberté. Néanmoins, avant de tenter cette entreprise, il voulut visiter à loisir la Crimée, où il avait été ramené par le comte Woronzof, et il fit à peu près le tour de cette péninsule, sur laquelle il donne beaucoup de détails curieux. Nous n'emprunterons pourtant à cette partie de son voyage que quelques renseignemens sur le principal port militaire et sur la principale ville de commerce des Russes dans la mer Noire, nous voulons parler de Sebastopol et d'Odessa. Ce fut le capitaine Pouthatin, commandant de la corvette

qui avait escorté le comte Woronzof le long de la côte d'Abasie, qui proposa à M. Spencer de l'accompagner à Sebastopol. Pendant la traversée, il obtint du capitaine un état des forces navales de la Russie, que nous lui emprunterons à notre tour. « L'escadre de la mer Noire, dit-il, se compose de quatorze vaisseaux de ligne, de huit frégates de 60 canons, cinq corvettes, dix bricks, quatre schooners, neuf cutters, trois yachts, sept bateaux à vapeur, outre quelques transports, le tout sous les ordres de l'amiral Lazaref. L'escadre de la mer Baltique renferme vingt-sept vaisseaux de ligne, seize frégates, trois corvettes, douze bricks, et en outre les yachts impériaux et quelques petits bâtimens. Cette escadre est partagée en trois divisions, commandées chacune par un vice-amiral. Le nombre des matelots de toute la marine russe est porté à quarante-cinq mille. La plus grande partie ne sert que pendant les mois d'été. Un vieil officier de marine anglais, d'humeur caustique, que je rencontrai à Sebastopol, les appelait plaisamment des papillons. »

Sebastopol, avec sa belle citadelle, ses prodigieuses fortifications et sa vaste baie couverte de vaisseaux de guerre du premier rang, présente l'aspect le plus imposant du côté de la mer : elle rappela Malte à M. Spencer. Malgré son air de grande ville, elle n'a pas un seul hôtel, ce qui avait peu d'inconvéniens pour notre voyageur, à qui ses amis russes offraient à l'envi leurs maisons, « car, dit-il, il n'y a pas de gens plus hospitaliers que les Russes, au moins pour un Anglais. » Sebastopol a un autre désagrément, c'est qu'il n'y a pas un arbre à plusieurs lieues à la ronde, et qu'on y souffre horriblement du soleil et de la poussière; mais si on la considère comme établissement maritime, c'est la plus importante possession qu'aient les Russes sur la mer Noire. Le principal port est si vaste et l'ancrage y est si bon, que des flottes entières pourraient y tenir, à l'abri de tout orage; il y a une telle profondeur d'eau, qu'on y voit les plus forts navires reposant à une encâblure du bord. Il y a en outre quatre ou cinq petites baies s'étendant dans diverses directions et bordées, comme le havre principal, d'une suite de promontoires faciles à défendre; aussi les a-t-on garnis de fortifications et de batteries formidables : celles-ci doivent avoir huit cents canons, et quand tout ce qui est projeté sera achevé, Sebastopol sera une des places maritimes les plus fortes qu'il y ait en Europe. L'amirauté, l'arsenal, les bassins, et en général tous les travaux publics y sont construits sur une échelle gigantesque; un vaste aqueduc digne des Romains amène l'eau à la ville à travers des montagnes et des vallées, et le gouvernement entreprend

d'autres travaux immenses, qui ne peuvent être effectués qu'avec une population de serfs et de soldats ouvriers. On entend de tous côtés la hache du charpentier et le ciseau du tailleur de pierre; mais cette activité, ces ouvrages prodigieux, l'air misérable de la multitude qui y travaille sous un soleil brûlant, rappelaient à M. Spencer les Israélites élevant les monumens de l'Égypte; et pour plus de ressemblance avec la terre des Pharaons, l'ophthalmie y est endémique, ce qui s'explique par l'ardeur du soleil, la blancheur de la pierre et les nuages de poussière impalpable qui viennent sans cesse frapper les yeux. Puis à la vue de ce grand mouvement : « Quel sujet de méditation! s'écrie-t-il. Nous voyons ici un grand empire accroissant sa puissance avec une rapidité telle que la terre n'en a peut-être jamais vu de semblable. Et ne pensez pas que l'activité entreprenante de la Russie se borne aux provinces de la mer Noire. Non, elle déploie la même infatigable énergie en Sibérie et au Kamchatka comme à Astracan, sur les bords du Don et du Kouban comme sur ceux de la Néva. Si nous parcourons les contrées où le sauvage Nogai, le Mongol, le Calmouk, campaient, il y a peu d'années, avec leurs troupeaux, nous y voyons des villes, des villages et toutes les marques de la civilisation. La Russie elle-même, confinée dans ses déserts de neige, était, il n'y a guère plus d'un siècle, un pays à peu près inconnu, envahi et pillé à la fois par les Polonais, les Suédois et les Turcs, avec un peuple si timide, que si une poignée de Tartares se montraient aux portes d'une ville, ils mettaient en fuite tous les habitans; et aujourd'hui, au XIX[e] siècle, elle est devenue l'effroi des nations environnantes. La Turquie et la Perse palpitent sous l'étreinte de sa main de fer; l'Autriche, l'Allemagne et toutes les nations du Nord redoutent son pouvoir; même la France, autrefois si puissante, la flatte et recherche son amitié. L'Europe voit maintenant avec consternation le prodigieux édifice que sa négligence a laissé grandir, et qui s'est élevé sur les ruines de la Pologne démembrée. »

Pourtant l'écrivain anglais, s'il exalte quelquefois hors de mesure la puissance de la Russie, quelquefois aussi la rabaisse beaucoup, et déclare que toute cette grandeur est factice et se réduit à peu de chose quand on la regarde de près. Tantôt il la présente comme infiniment redoutable pour l'avenir de l'Europe, tantôt il en parle avec mépris, et affirme qu'elle ne pourrait pas soutenir une lutte prolongée contre une seule des grandes puissances européennes. Nous ne nous chargeons pas de concilier ces contradictions, nous attachant surtout à recueillir des faits qui puissent aider nos lecteurs à se former une

opinion. Voici quelques détails intéressans sur ces villes qui s'élèvent comme par enchantement dans les déserts, et qui, au premier coup d'œil, semblent annoncer une si grande énergie créatrice. « Ces villes, dit M. Spencer, peuvent être quelquefois comparées à des champignons : on les fait naître de force, puis on les laisse périr. Toutefois, même sans habitans, elles donnent au paysage un aspect de civilisation et de population nombreuse; le voyageur, imbu de l'axiome que c'est la demande qui crée la fabrication, ne peut pas s'imaginer qu'on élève une quantité de maisons dans la prévision qu'au bout de quelques années il se trouvera un nombre suffisant d'habitans pour les occuper. Mais pour expliquer ceci, il ne faut pas perdre de vue que le but principal du gouvernement russe est l'effet, l'effet exagéré. Il arrive ici ce qui n'a lieu nulle part ailleurs en Europe, que la prospérité d'une ville ou d'un district dépend entièrement de la principale autorité locale. Prenez pour exemple quelques-unes des villes de Crimée : Kherson, si bien bâtie, tout récemment le siége du commerce, est maintenant un désert; de sa décadence est née la prospérité de Nicolaief qui, à son tour, va tomber; le chantier de construction pour les vaisseaux, la corderie, etc., seront bientôt transportés à Sebastopol, qui a maintenant la préférence exclusive. Théodosia, il y a peu d'années, était une ville florissante; mais les autorités ayant décidé que Kertch était mieux située, un ukase fut rendu pour la construction d'un lazaret à Kertch; en conséquence, les malheureux propriétaires de maisons de Théodosia ont été ruinés, et les habitans obligés d'aller s'établir dans la ville rivale ou de se faire mendians. Peut-être la facilité avec laquelle on bâtit des villes en Russie est-elle une cause de leur multiplication si rapide. Quand on croit nécessaire d'en bâtir une, la seule chose à faire est d'obtenir un ukase à cet effet. Quand deux ou trois prêtres et quelques fonctionnaires publics sont rassemblés, le gouverneur de la province se met à leur tête, on dresse des tentes, on chante un *Te Deum*, et l'on boit du vin de Champagne à la prospérité de la nouvelle ville.

« Odessa est un exemple de l'heureuse influence que peut avoir sur la prospérité d'une ville la protection de l'administration. Sa rade, car nous ne pouvons l'appeler un port, est exposée aux vents d'est qui y soufflent avec une grande violence, surtout pendant l'hiver et l'automne, et endommagent souvent les navires. Le fond, composé d'une argile molle, est si mauvais que les grands bâtimens sont sûrs d'y perdre leurs ancres, s'ils ne les retirent pas toutes les vingt-quatre heures. Malgré tous ces désavantages, Odessa n'a cessé de croître en

richesse et en prospérité, à cause du patronage de son fondateur le duc de Richelieu, et de celui du gouverneur-général actuel, qui l'a embellie d'un superbe palais et qui possède d'immenses propriétés dans les environs.

« Quand on pense qu'Odessa fut le premier port possédé par la Russie sur la mer Noire, on ne peut s'empêcher d'être supris de l'activité d'une puissance qu'on peut dire aujourd'hui maîtresse de toute cette mer, y compris l'embouchure du Danube, cette position si importante, qui est, dans l'opinion de tous les Russes éclairés, le lieu de l'empire le plus favorable pour l'établissement d'une ville de commerce. Ceci vient, non-seulement de l'excellent ancrage qu'on y trouve, mais encore de la facilité qu'il y a à communiquer avec le reste de l'empire par des canaux et des chemins de fer; et la principale raison est que cette position est la clé de tout le commerce des fertiles contrées arrosées par le Danube. Le gouvernement russe, qui ne s'endort jamais sur ses intérêts, a déjà commencé à y bâtir un lazaret, malgré les menaces et les traités. Je connais les Russes, et vous prédis que ce lazaret sera bientôt suivi d'une ville; car s'ils trouvent là quelque chose à gagner, ils ne manqueront pas de s'assurer de plus importans avantages. Quand ceci sera fait, la Hongrie, comme la Moldavie et la Valachie, deviendra probablement une province russe, et l'Allemagne ne sera plus entre ses mains qu'un jouet dont elle s'amusera à sa volonté. »

Nous tirerons encore du chapitre concernant Odessa quelques détails sur cette ville et sur le commerce russe dans la mer Noire. Odessa est une ville très remarquable, si l'on pense qu'en 1792 ce n'était qu'un village insignifiant habité par quelques Tartares, tandis qu'elle a maintenant une population d'environ soixante mille ames et possède tous les établissemens qui caractérisent un port de mer important. On peut à peine l'appeler une ville russe, ses habitans étant principalement des Juifs, des Grecs, des Italiens, des Allemands, et en outre quelques Français et quelques Anglais. Deux choses très essentielles, l'eau et le bois, manquent à Odessa : l'eau qu'on trouve dans les puits est saumâtre, et le pays environnant est entièrement dépouillé d'arbres, en sorte que les riches se chauffent avec de la houille de Newcastle, et que les pauvres sont obligés de brûler, comme les Tartares, la fiente des bestiaux. Le climat, en outre, est assez malsain : l'hiver est très froid, et en été le thermomètre monte souvent à trente degrés Réaumur. La baie d'Odessa est en général gelée du mois de décembre au mois de février, ce qui est un obstacle au com-

merce; de plus, le voisinage de Constantinople oblige de soumettre tous les navires qui arrivent à une quarantaine de quatorze jours, ce qui entraîne beaucoup de frais et une grande perte de temps. Enfin le port n'est pas bon, comme on l'a déjà dit plus haut. « Ces inconvéniens, dit M. Spencer, auxquels il faut ajouter les formalités coûteuses relatives aux passeports, les lois de la quarantaine, les règlemens du port, et beaucoup d'autres, sont bien sentis des négocians; le commerce a visiblement décliné dans les dernières années, spécialement avec la Grande-Bretagne. Malgré cela, nos marchands sont les principaux, et je pourrais dire presque les seuls acheteurs des matières brutes de cette partie de l'empire. La balance du commerce est toutefois en faveur de la Russie; car, bien que nos importations soient très considérables, les droits élevés dont elles sont grevées par notre adversaire équivalent presque à la prohibition de nos produits manufacturés. Cette politique imprudente a détourné le cours du commerce des ports de la Russie à ceux de la Turquie; aussi Constantinople, Trébisonde, etc., voient-elles leur prospérité s'accroître rapidement; leurs ports sont pleins de navires anglais, et leurs bazars de marchandises anglaises.

« Le commerce russe a encore un autre danger à craindre; car maintenant que la navigation du Danube est ouverte, ainsi que l'accès de pays long-temps négligés et presque inconnus, tels que la Bulgarie, la Servie, la Moldavie et la Valachie, pays fournissant en abondance les articles qu'on tire de Russie, mais presque absolument dénués de manufactures, nos marchands trouveront certainement leur intérêt à y établir des marchés où ils pourront vendre et acheter. Nous pouvons encore ajouter que la Hongrie, la fertile Hongrie, fatiguée de l'isolement systématique où la tient l'Autriche qui l'empêche de trouver aucun débouché avantageux pour ses productions, est résolue à faire un énergique effort pour obtenir du gouvernement qu'il renonce à une politique si ruineuse pour elle, ce qui lui sera probablement accordé. Dans ce cas, il s'établirait entre l'Angleterre et la Hongrie des relations commerciales également avantageuses pour les deux pays. »

Après avoir passé quelque temps à Odessa, où il fut retenu beaucoup plus qu'il n'aurait voulu par les interminables formalités relatives aux passeports, M. Spencer se rendit à Galatz à travers la Bessarabie et la Moldavie, de Galatz à Varna et de cette ville à Trébisonde sur le bateau à vapeur *le Croissant*. « *Le Croissant*, dit-il, était rempli à la lettre de passagers, Turcs pour la plupart. La pas-

sion de ce peuple pour les bateaux à vapeur où, dans les commencemens, ils ne voulaient pas entrer, est si grande actuellement, que c'est une véritable manie; mais tel est leur caractère : quand une fois ils ont pris goût à un changement ou à une réforme, leur enthousiasme ne connaît pas de bornes. J'ai vu le bureau du paquebot à Constantinople assiégé par la foule en quête de billets, et n'ayant pas d'affaire plus importante que le plaisir d'une agréable promenade. Jamais bateau de Margate, dans la belle saison, ne fut plus chargé de monde que ceux qui partent de Constantinople. Vous pouvez aisément vous imaginer quels bénéfices la navigation à la vapeur a procurés à ceux qui l'ont introduite sur ces mers... Assurément on n'a jamais vu une invention plus propre à établir dans le monde entier l'uniformité de religion, de mœurs et de manières, en un mot, à effectuer une révolution morale complète. Son influence s'est déjà fait sentir chez les habitans plongés dans les ténèbres des beaux pays qu'arrose le Danube; et si nous y ajoutons les chemins de fer qui, en raison de leur commodité et de leur célérité, deviendront universels avec le temps, à quoi ne devons-nous pas nous attendre dans peu d'années! »

Trébisonde est une ville considérable, très commerçante, inondée de produits anglais, ce qui réjouit singulièrement M. Spencer. Son port n'est pas très bon; mais, comme c'est plutôt un immense dépôt de marchandises qu'une grande cité maritime, cet inconvénient est peu senti. Le sultan, du reste, aime beaucoup cette ville et veut y faire faire des travaux considérables : en attendant, son commerce va toujours croissant, et c'est l'une des villes les plus riches de l'empire ottoman. Ce fut là que M. Spencer prit ses mesures pour son aventureuse excursion en Circassie, qui lui était représentée comme très périlleuse par ses amis turcs, et qui réellement offrait de grandes difficultés. Trébisonde, en effet, est pleine d'agens russes; une permission du consul de Russie est nécessaire pour se diriger vers le rivage septentrional de la mer Noire, et la côte de Circassie est strictement bloquée. « Celui qui doute de l'humiliant servage de la Turquie, dit M. Spencer, n'a qu'à résider ici quelques jours, et il se convaincra qu'elle est virtuellement une province russe. Elle ne peut pas commander ses bâtimens marchands dans ses propres ports, et ne peut les expédier aux tribus du Caucase sans risquer de les voir pris ou coulés à fond. La Russie joue maintenant, avec la Turquie, le jeu qui lui a valu la Crimée et la Pologne. »

Dans de semblables circonstances, il fallait adopter un strict inco-

gnito; car si l'on eût pu soupçonner le moins du monde les intentions de M. Spencer, il aurait reçu immédiatement l'ordre de quitter la Turquie dans les vingt-quatre heures. D'un autre côté, comme il ne faisait qu'un voyage de curiosité, il ne voulait pas mettre en avant sa qualité d'Anglais, de peur que les montagnards et les espions russes (car il n'en manque pas parmi eux) ne donnassent à sa visite une couleur politique; il se donna alors le titre de médecin franc de Stamboul, qui devait, disait-on, lui faire éviter cet inconvénient et lui assurer une réception amicale. Il trouva bientôt un brigantin turc destiné pour la Circassie, où il portait du sel et des munitions de guerre, et il fut particulièrement recommandé au capitaine qu'il nous peint comme une espèce de corsaire dans le genre de ceux de lord Byron; l'équipage se composait en majorité de renégats francs qui avaient la mine d'anciens pirates. Ils mirent à la voile pendant la nuit, et le troisième jour, comme les pics du Caucase se montraient à l'horizon, un brick russe les aperçut et leur donna la chasse. Le voyageur anglais ressentit de grandes appréhensions, car, d'après la nature inflammable de la cargaison, il courait grand risque de sauter en l'air; ou bien, s'il était pris, que diraient ses amis russes? Heureusement le capitaine aima mieux recourir à la prudence qu'au courage, et ils perdirent bientôt le croiseur de vue; puis profitant de la nuit et d'une brise très fraîche, ils gagnèrent la baie de Pchad sans avoir aperçu une voile ennemie. « J'appris du capitaine, dit-il, qu'avant l'établissement du blocus par la Russie, les habitans de Trébisonde et des autres ports turcs de l'Euxin entretenaient un commerce très actif avec les Circassiens; mais maintenant, grace à la la violation du droit des gens par laquelle la Russie s'est emparée de la navigation de cette mer, un grand nombre de marins industrieux a été réduit à la dernière misère. Quelques hommes hardis, encouragés par les grands profits d'une cargaison circassienne, continuent à visiter ce pays, malgré les croisières russes; mais leur nombre a beaucoup diminué. Plusieurs de leurs navires ont été pris en mer, et d'autres ont été brûlés dans les petits ports de Djouk et de Pchad. Mon capitaine, en société avec un marchand turc de Constantinople, avait employé tout son bien à l'achat de son navire, et il faisait depuis quelque temps un commerce très lucratif avec les tribus indépendantes de la Circassie, leur fournissant du sel, de la poudre, des étoffes légères, des calicots, et recevant souvent en retour une cargaison de belles filles pour les harems de Constantinople, avec des

productions du pays. » Reste à savoir si la Russie doit être mise au ban de la civilisation, parce qu'elle met des entraves à cet édifiant commerce.

Sur un signal bien connu des Circassiens, le rivage fut bientôt couvert d'hommes armés : de longues barques très légères vinrent enlever la cargaison pendant que le bâtiment se mettait à l'abri dans une petite rivière ombragée de beaux arbres, où il ne pouvait être vu des croiseurs russes. M. Spencer, revêtu d'un costume circassien, ce qu'il savait devoir plaire aux habitans, se rendit avec le capitaine à l'habitation du chef du district, accompagné dans sa marche de plusieurs centaines de curieux armés jusqu'aux dents. « Leurs manières, dit-il, n'étaient nullement celles d'un peuple de flibustiers, car ils nous montraient en toute occasion la déférence la plus courtoise, je puis même dire, la politesse la plus aimable. Le fait est que les habitans de cette partie du Caucase ayant été, par suite de la jalousie des Turcs et de leurs guerres continuelles, privés pendant des siècles de toute communication avec les nations civilisées de l'Europe, et spécialement avec leurs anciens amis les Génois, présentent aujourd'hui le singulier spectacle d'un peuple qui a conservé une grande partie des mœurs et des manières chevaleresques des guerriers du moyen-âge, unies à celles de l'Orient et à leur simplicité de montagnards.

« C'était en vain que je cherchais dans la foule l'œil de quelque chef, de quelque supérieur dont la présence tînt en respect les fiers guerriers qui m'entouraient; je n'en pouvais découvrir aucun. Tous semblaient de la même famille, du même rang; et cependant, si l'on excepte leur joie tumultueuse, leur cri de guerre perçant et leurs chants belliqueux, il eût été impossible de trouver un ordre plus parfait dans une troupe d'hommes, même parmi les peuples les mieux disciplinés de l'Europe. Je fus frappé tout d'abord de leur air martial, de leurs formes athlétiques, de la régularité de leurs traits, et du fier sentiment de liberté qui se montrait dans chaque regard et dans chaque mouvement. Le cavalier le plus accompli de l'Europe ne se tient pas à cheval avec plus d'aisance et de grace que ces sauvages montagnards, et les nobles animaux qui les portaient étaient d'une perfection de formes que je n'ai jamais vue égalée qu'en Angleterre. Tout cela s'accordait mal avec la pauvreté de leur habillement; mais, qu'ils fussent vêtus de toile, de laine grossière ou même de peaux de mouton, j'étais toujours obligé d'admirer la forme de leurs vêtemens, et de reconnaître qu'ils étaient admirablement propres à faire

ressortir la beauté de la taille et à défendre contre le mauvais temps, tout en étant un excellent costume militaire. Tel est cependant, depuis un âge immémorial, l'habillement de ce peuple singulier, que nous sommes accoutumés à regarder comme barbare, mais dont le costume et la manière de faire la guerre sont maintenant adoptés dans l'armée russe, où ils sont considérés comme un grand progrès. »

Le chef que les voyageurs voulaient voir étant absent, on les conduisit, à travers le plus beau pays du monde, chez un pchi-kham ou noble de la seconde classe, qui les reçut avec la plus grande courtoisie. M. Spencer ne cessait d'admirer, d'abord les sites, qui en effet doivent être ravissans, puis les mœurs hospitalières des montagnards, leur vie patriarcale, leur beauté, la noblesse de leurs manières, leur agriculture, leurs troupeaux, en un mot, tout ce qui frappait ses regards. Comme son capitaine turc était bien connu de tout le canton, on les recevait partout amicalement. Il s'était en outre recommandé d'un des plus puissans princes circassiens qu'il avait pris pour *konak* ou protecteur, suivant la coutume du pays, et dont le nom, déclaré aux anciens du district, devait lui servir de passeport. Néanmoins, cela ne suffisait pas pour dissiper les soupçons qu'inspire toujours un étranger à ces peuples : ces soupçons furent redoublés par sa curiosité, les questions nombreuses qu'il adressait à des marchands arméniens, les notes qu'il écrivait sur son journal, et les esquisses qu'il prenait des costumes, des maisons et des divers objets qui attiraient son attention. Il s'était qualifié de *hakkim* (médecin) franc de Stamboul, Génois de nation, ce qu'on lui avait conseillé, parce qu'on croyait qu'il s'était conservé chez les Caucasiens quelque souvenir de leurs anciennes relations commerciales avec Gênes. « Mais ils n'avaient jamais entendu parler d'un tel peuple, et ne respectaient sous le ciel que les Turcs et les Anglais, croyant tout le reste ligué avec les Russes leurs ennemis. » Ses papiers furent examinés, on consulta tour à tour des Grecs, des Turcs, des Arméniens, dont aucun ne pouvait deviner ce que c'était que cette langue et cette écriture. Heureusement des esclaves déclarèrent que ce n'était pas leur langue, et un jeune prince, qui s'était intéressé en sa faveur dès le commencement, obtint qu'on l'enverrait à la vallée où se trouvait le camp de son konak, mais par des chemins difficiles et détournés, afin que le voyageur ne pût pas prendre connaissance des passages ordinaires. M. Spencer trouva le prince auquel il était ainsi adressé, malade d'une fièvre intermittente dont il eut le bonheur de le guérir en quelques jours, ayant eu soin

de prendre avec lui une provision de médicamens. Cette belle cure lui valut la réputation d'un médecin du premier ordre, en même temps que les signes de reconnaissance qu'il apportait au prince, en guise de lettres de recommandation, de la part de ses amis de Stamboul, dissipèrent toute espèce de soupçon : ce chef l'installa chez lui comme médecin de la famille pour tout le temps de son séjour.

Ici se trouvent quelques notions curieuses sur la guerre que les Circassiens font aux Russes. « Le prince, dit M. Spencer, avait choisi la position de son camp avec une véritable entente de l'art militaire; il était placé au sommet d'une haute colline, entourée de rochers et accessible d'un seul côté, mais par une gorge si étroite, que deux cavaliers pouvaient à peine y passer de front. Cette position offrait une retraite sûre en cas de défaite; elle avait de plus l'avantage de commander tous les passages voisins, ceux de Mezip et de Kouloutzi, conduisant au fort russe de Ghelendjik; celui de Toumousse, menant à Soudjouk-Kalé; enfin celui de Soukhai, communiquant avec Anapa. Elle était d'ailleurs assez élevée pour pouvoir, en cas de danger pressant, correspondre avec ses frères d'armes par des feux servant de signaux. Pour le moment, son but était plutôt de surveiller les mouvemens de l'ennemi, d'enlever les traîneurs, de harceler les avant-postes, et de se tenir en rapport avec les habitans de l'intérieur, que de prendre positivement l'offensive. Quoique le prince n'eût guère avec lui qu'un millier d'hommes, tandis que les Russes en avaient quinze mille, il y avait à peu près tous les jours de légères escarmouches, où l'avantage était en général du côté des Circassiens, qui s'exposent rarement sans être sûrs de vaincre. Ils avaient ainsi réussi, non-seulement à confiner l'ennemi dans ses retranchemens, mais à l'empêcher d'élever les fortifications nécessaires.... La guerre de guérillas a pris de telles racines dans le Caucase, pendant la lutte prolongée des Circassiens et de leurs voisins, qu'elle a atteint le plus haut degré de perfection : c'est, du reste, l'espèce de guerre la mieux adaptée aux forces et aux habitudes de ce peuple. Les chefs, hommes d'un courage incontesté, sûrs de la fidélité inviolable et de l'attachement de leurs clans, entreprennent les expéditions les plus romanesques, et leur activité et leur adresse font qu'ils manquent rarement le but qu'ils ont en vue.

« Les positions occupées par l'ennemi, quoique hérissées de canons, sont insuffisantes pour le protéger. Ces rusés montagnards restent cachés des jours entiers aux portes même des forteresses; puis, quand l'instant favorable se présente, ils fondent sur leur proie comme des

tigres, et disparaissent dans leurs montagnes. En outre, les Circassiens, agissant en petits corps séparés, sous le commandement de leurs chefs respectifs, sont une cause continuelle d'inquiétude, et occupent constamment des brigades entières. Aussi vous pouvez être sûr qu'à moins que le sentiment public ne change dans un sens favorable à la Russie, ce qui n'est nullement probable, elle ne réussira pas à subjuguer ces provinces, même avec une force de trois cent mille hommes. Ce nombre serait nécessaire rien que pour occuper les passages des montagnes, afin d'empêcher les communications entre les chefs; après quoi il faudrait, avec de fortes colonnes, poursuivre les différentes troupes de guérillas. Mais la nature du pays est si favorable, que quand ils seraient chassés des vallées et des défilés, les sommets des montagnes, presque toujours fertiles, leur offriraient une retraite sûre pour eux et leurs troupeaux.

« L'animosité des habitans du Caucase contre la Russie s'est accrue à l'infini, non-seulement par les récits exagérés des déserteurs polonais et tartares qui résident parmi eux, mais aussi par suite de leurs souffrances individuelles. Outre la longue et constante guerre portée chez eux pour les priver de leur indépendance, ils accusent les Russes de brûler inutilement leurs villages, d'enlever de force leurs femmes et leurs enfans, et d'encourager les déprédations de leurs voisins les Cosaques Tchernemorski, établis sur l'autre rive du Kouban. Ceux-ci, disent-ils, en dépit des traités les plus solennels, passent le fleuve, pillent et dévastent tout. Les Circassiens sont si résolus à maintenir leur indépendance, quoi qu'il en puisse coûter, qu'à une réunion récente, les chefs confédérés ont sacrifié toutes leurs querelles particulières à l'intérêt général, et se sont engagés à ne jamais remettre l'épée dans le fourreau tant qu'il resterait un Russe sur leur territoire. Il serait difficile de se faire une opinion sur le résultat de cette guerre, quand on considère le pouvoir gigantesque qu'ils ont à combattre, et les noires et sinistres manœuvres que le gouvernement russe sait employer quand il a un but important en vue. Il y a pourtant quelque espérance à concevoir quand on pense à la nature du pays, à la bravoure extraordinaire du peuple, à son attachement pour ses chefs, à son amour romanesque pour la liberté; quand on sait que les Circassiens sont les meilleurs guérillas qu'il y ait au monde, et, avant tout, qu'ils ont résisté jusqu'ici à tout ce qu'on a tenté pour les rendre traîtres à leur pays, en leur offrant de l'or et des poignards enrichis de pierreries.

« Pendant une campagne, il semble qu'il n'y ait pas entre eux de distinction de rang : le chef n'est pas mieux traité que son vassal. Un

sac de millet, et une bouteille de cuir pleine d'une espèce de lait aigri appelé *skhou*, composent toutes leurs provisions; le manteau (*tchaouka*) sert à la fois de tente et de lit. Un Circassien ne se plaint jamais de ne pouvoir marcher faute de souliers ou de ne pouvoir vivre faute de provisions; car, si le sac de millet et la bouteille de skhou font défaut, son fusil lui donne à dîner tant qu'il y a un oiseau dans l'air ou une bête sauvage dans les bois. Endurcis à tout dès l'enfance, pratiquant sévèrement l'abstinence, qui est considérée ici comme une vertu, ils supportent toutes les fatigues de la guerre, non-seulement sans répugnances, mais gaiement. Pour vous donner une idée de leur courage désespéré, un officier russe m'assurait qu'un guerrier circassien ne se rend jamais, résistant même à une troupe d'ennemis, tant qu'il lui reste une étincelle de vie; ce n'est que lorsqu'il est mis hors de combat par ses blessures qu'il peut être pris pour orner le triomphe du vainqueur; et, si le temps le permettait, je pourrais vous raconter des traits d'héroïsme qui n'ont peut-être pas leurs pareils dans l'histoire d'aucun autre peuple.... A toute cette bravoure ils joignent non moins de finesse, en sorte qu'il est absolument impossible de les surprendre. L'ennemi ne peut jamais calculer leurs mouvemens; car, paraissant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, comme s'ils étaient doués d'ubiquité, ils rampent quelquefois dans le gazon comme des serpens, et surprennent la sentinelle à son poste, aux portes de la forteresse; enfin il n'y a pas d'arbre, de rocher ou de buisson, qui ne leur serve pour se mettre en embuscade.

« Rien ne peut vous donner une idée de l'extrême impétuosité d'une charge de cavalerie circassienne; elle serait effrayante pour les plus braves troupes de l'Europe, étant exécutée avec la rapidité de l'éclair, et accompagnée d'un terrible cri de guerre, semblable à celui du chacal. Telle est l'admirable éducation de l'homme et du cheval, que je vois tous les jours les moindres soldats exécuter des tours de force supérieurs à tout ce que j'ai jamais vu en Europe, même dans les théâtres consacrés aux représentations équestres. Par exemple, un guerrier circassien saute à terre, plonge son poignard dans le poitrail du cheval de son ennemi, et se remet aussitôt en selle; puis, se tenant debout, il frappe son adversaire ou met une balle dans le but qu'il vise, tout cela pendant que le cheval est au grand galop. Mais le plus beau spectacle que puisse présenter cette espèce de guerre est un combat singulier entre un de ces hardis compagnons et un Cosaque Tchernemorski, le seul cavalier de l'armée russe qui puisse tenir tête à un si formidable ennemi, quoiqu'il finisse

presque toujours par être victime de la vigueur et de l'agilité supérieure du Circassien. Ces combats ont lieu avec toutes les formalités d'un duel, et, à l'honneur des deux armées, la plus stricte neutralité y est observée.... Les combattans isolés sont suivis peu à peu de tous leurs compagnons, jusqu'à ce que tout le corps soit engagé. En général les Circassiens ne suivent jamais une attaque; leur usage est, après une charge impétueuse, de disparaître comme l'éclair et de rentrer dans les bois, où ils emportent leurs morts et leurs blessés. C'est seulement pendant qu'ils sont occupés à ce pieux devoir que les Russes peuvent obtenir quelque avantage, excepté pourtant quand le canon, la terreur des montagnards, peut être transporté et dirigé contre eux. D'un autre côté, si le désordre se met dans les rangs des Russes, ils sont littéralement taillés en pièces en quelques minutes. »

Dès le commencement, M. Spencer refusa positivement de prendre aucune part à la guerre, déclarant qu'il était un médecin pacifique et ne faisait qu'un voyage de pure curiosité. Connaissant personnellement plusieurs des officiers en garnison dans les forteresses voisines, on sent bien qu'il ne pouvait se mêler activement à des expéditions où leur vie était menacée. Malgré cela, il courut quelques dangers en accompagnant le prince dans une reconnaissance, et reçut une balle dont il fut préservé par les poches de cuir qu'il portait sur la poitrine, et qui font partie du costume circassien. On sut plus tard que les Russes, ayant eu connaissance de la présence chez les Circassiens, non d'un Anglais, mais d'un médecin européen, avaient tenté de s'emparer de lui. « Les montagnes, dit-il à ce propos, sont pleines d'espions russes, malgré l'active vigilance des chefs; mais il faut dire, à l'honneur du peuple, qu'il s'en trouve rarement parmi les indigènes: ce sont surtout des marchands arméniens ambulans, race sordide qui sacrifie sans peine à l'or l'honneur et la probité. Quelquefois des Russes désertent, se donnant le nom de Polonais; puis, ayant abusé de l'hospitalité circassienne, ils retournent dans leur camp, trahissant ainsi leurs hôtes de la manière la plus basse. De là résulte une défiance générale non-seulement envers les Polonais qui viennent se réfugier parmi eux, mais envers tout étranger qui arrive sans présenter quelques garanties. »

Peu de jours après l'arrivée de M. Spencer au camp, un exprès apporta la nouvelle que les Cosaques des bords du Kouban faisaient de grands préparatifs pour envahir le pays, de concert avec la garnison d'une forteresse russe située sur l'Oubin, rivière qui se jette dans le

Kouban : le but de l'ennemi était d'établir une ligne de communication entre ce fort et les possessions russes de Ghelendjik et de Soudjouk-Kalé sur la mer Noire. « Ce plan, dit M. Spencer, correspondait avec celui dont m'avaient parlé les Russes. C'était pour l'accomplir qu'on avait pris Soudjouk-Kalé, qu'on avait fait un arsenal de la forteresse de Ghelendjik, et que la nouvelle conquête sur l'Oubin ou l'Aboun avait été soigneusement fortifiée. Cette position est, au fond, la plus importante qu'aient prise les Russes depuis le commencement de la guerre; car, s'ils pouvaient s'y maintenir, ils rendraient si difficile toute attaque combinée de la part des princes confédérés, que tout le nord-ouest de la Circassie devrait finir par reconnaître leur autorité.

« Les Circassiens paraissaient fort bien comprendre ce danger, et je fus étonné de la netteté de leurs idées à ce sujet, aussi bien que de la sagesse des plans qu'ils avaient formés pour déjouer ceux de leurs envahisseurs. Tout le pays par où on s'attendait qu'ils passeraient devait être dévasté et les villages brûlés. D'un côté, des bandes armées devaient traverser le Kouban et porter la guerre et la désolation dans le pays des Cosaques de la mer Noire; de l'autre, on devait attaquer le camp russe à Soudjouk-Kalé, pendant que des guérillas seraient en embuscade dans tous les passages et sur les bords de l'Aboun, pour harceler l'ennemi et embarrasser sa marche (1). »

Avec cette nouvelle, le prince reçut une invitation de se rendre à l'assemblée des chefs confédérés, qui se tenait à sept ou huit lieues de là. M. Spencer l'accompagna, ayant pris avec lui un juif silésien, esclave de son hôte, et qui lui servait d'interprète au moyen de l'allemand. L'assemblée était convoquée sur les bords de l'Oubin, où ils arrivèrent à travers des vallées délicieuses, fort peuplées et fort bien cultivées. C'était un coup d'œil admirable que celui de ces tentes, de ces troupeaux, de ces guerriers avec leurs beaux chevaux, leurs costumes pittoresques et leurs brillantes armures, se rangeant autour d'une bannière nationale qu'ils venaient de recevoir de Stamboul, et qu'avaient brodée les belles mains d'une princesse circassienne occupant une haute position dans l'empire ottoman. A la vue de cet étendard, symbole d'unité long-temps attendu, des milliers de sabres furent agités, et un long cri de joie se fit entendre. « Jamais, dit

(1) Les résultats prouvèrent la sagesse de ce plan, car Soudjouk-Kalé fut abandonné, la garnison d'Aboun réduite à une affreuse disette, les rangs des Russes considérablement dégarnis, et le pays des Cosaques de la rive droite du Kouban presque entièrement dévasté.
(*Note de M. Spencer.*)

M. Spencer, on ne vit plus d'enthousiasme ni une plus fière résolution de défendre la patrie. Le danger commun avait pour la première fois éveillé dans les cœurs le sentiment de la nécessité de l'union, comme l'élément le plus indispensable de succès, et tous jurèrent de ne jamais se soumettre aux Russes, de ne jamais entrer en relations commerciales, et de ne jamais communiquer avec eux sous aucun prétexte. Les querelles interminables de chef à chef, de tribu à tribu, avaient cessé, et des Circassiens qui avaient jusque-là ravagé le territoire les uns des autres se tenaient maintenant par la main, unis par la plus sincère fraternité.

« L'assemblée se tenait dans un de leurs bois sacrés. Quelques arbres étaient décorés des offrandes de la piété : au centre, sur un petit monticule, s'élevait, chose étrange, le symbole du christianisme, les restes grossiers d'une ancienne croix de bois. Devant elle les principaux chefs s'étaient assis sur le gazon. L'aspect de cette immense multitude de guerriers, reposant à l'ombre de leurs arbres vénérables, conférant activement sur les mesures à adopter pour la défense du pays contre le formidable ennemi qui allait le dévaster, pour la centième fois, avec le fer et le feu; cet aspect, dis-je, était imposant et propre à faire impression. Quand un orateur se levait de son siége pour s'adresser à l'assemblée, on observait le plus profond silence, jusqu'à ce que quelques passages émouvans produisissent un cri général d'enthousiasme ou une fière exclamation de vengeance, animée encore par le cliquetis des sabres : alors il devenait nécessaire qu'un des anciens agitât la main pour rétablir l'ordre. Mais c'est en vain que j'essaierais de peindre l'enthousiasme de ce peuple patriote quand un vieux chef, tout couvert de blessures, arriva, porté sur une espèce de palanquin : le sauvage rugissement de joie et le bruit d'armes qui se firent alors entendre résonnent encore à mon oreille.

« Le corps infirme de ce chef était enveloppé dans les larges plis du *tchaouka*. Quoique les années et les chagrins eussent profondément sillonné sa pâle figure, son œil brillait encore d'un feu guerrier, et sa longue barbe grise, descendant jusqu'à sa ceinture, donnait à son visage une expression qui paraissait à peine appartenir à la terre. Ce vieux chef était un prince tartare appelé Taou Gherai Aslane Nourous, dont les ancêtres avaient été sultans ou kans d'une puissante tribu qui occupait autrefois l'île de Taman et les pays situés près de l'embouchure du Kouban. Lors de la conquête de leur patrie par les Russes, beaucoup de ces Tartares s'étaient réfugiés chez les Circassiens, et les deux races s'étaient fondues ensemble. A raison du grand respect

accordé à l'âge, les principaux chefs et les anciens s'approchèrent et baisèrent sa robe, pendant qu'il se levait lentement de sa couche, soutenu dans les bras robustes de son fils, jeune homme aux proportions herculéennes. Il bénit la multitude, les mains levées au ciel, et commença son discours, que je ne prétends pas donner mot à mot, comme il m'a été traduit en allemand par mon interprète, mais dont j'ai essayé de conserver une faible esquisse.

« Il s'étendit d'abord sur l'état présent du pays, sur la nécessité de l'union, dont l'absence avait amené la conquête de sa propre patrie. Il insista sur la nécessité de surveiller très attentivement les esclaves étrangers et d'empêcher d'entrer dans le pays tout individu qui n'aurait pas un konak pour répondre de lui. Il ajouta qu'il fallait faire un terrible exemple de tout chef qui donnerait son adhésion à la Russie. « Où est mon pays? s'écria le vieux guerrier; où sont les milliers de tentes qui abritaient la tête de mon peuple? où sont ses troupeaux? où sont ses femmes et ses enfans? où est mon peuple lui-même? Ah! les *Moscov, fana Moscov*, ont jeté sa cendre aux quatre vents du ciel: et tel sera votre destin, ô enfans des Adighé (1)! si vous cessez de tirer l'épée contre l'agresseur! Voyez vos frères les Ingouches, les Ossètes, les Goudamakaris, les Avars et les Mistdjeghis, autrefois braves et puissans, et dont les sabres s'élançaient hors du fourreau lorsqu'on parlait de courber la tête sous un joug étranger; que sont-ils maintenant? des esclaves! O Adighé! c'est parce qu'ils ont laissé aux *fana Moscov* le libre passage à travers leur territoire. Ils bâtirent d'abord des maisons de pierre pour leurs soldats, puis ils volèrent leurs terres aux habitans trompés, les dépouillèrent de leurs armes, et enfin les forcèrent à grossir les armées de leurs oppresseurs. J'entends dire, ajouta-t-il, que le grand padischah des mers et des Indes, la terreur des *fana Moscov*, vous a tendu la main de l'alliance. Un si puissant monarque est digne en effet de s'unir avec les fils héroïques des montagnes; mais souvenez-vous de votre indépendance, et ne permettez jamais à un étranger de vous mettre un joug sur le cou. Vous avez déjà permis aux Osmanlis de bâtir de fortes maisons sur vos côtes; que vous ont-ils donné en retour? La guerre et la peste pour dévorer vos enfans; puis, à l'heure du péril, ils se sont enfuis, vous laissant seuls pour arrêter le torrent qui se précipitait sur vous. Quelques semaines encore, et mon corps infirme sera réduit en cendres; mais mon ame montera à la demeure de mes pères, la terre des bien-

(1) C'est le nom que se donnent les Circassiens.

heureux. Là, elle criera vengeance contre nos persécuteurs devant le grand Tkhâ, l'esprit éternel. Quand ceci arrivera, ô Adighé! protégez les restes de mon peuple. Nous avons échappé à la main de l'exterminateur, et vous nous avez donné une demeure; notre patrie nous était arrachée, et vous avez partagé avec nous la terre de vos ancêtres : votre patrie est maintenant notre patrie. Mon peuple s'est-il montré ingrat? Quelque perfidie a-t-elle souillé le nom des Tartares? Nos sabres n'ont-ils pas mille fois bu le sang de nos implacables ennemis? Par les blessures que j'ai reçues en défendant votre liberté, et qui m'ont ôté l'usage de mes membres, continuez votre hospitalité à mon peuple. » Puis, présentant son fils, il s'écria : « Voici le dernier de ma race. Quatre de mes fils sont tombés sous le canon de l'ennemi; lui seul me reste, prenez-le : sa vie est dévouée à maintenir les libertés des Adighé. »

« Ayant ainsi parlé, il retomba tout épuisé sur sa couche, et on l'emporta du bois au milieu d'un profond silence, interrompu seulement par les sanglots étouffés de ceux qui ne pouvaient contenir leur émotion. Plus d'un hardi guerrier, battu des orages, s'efforçait en vain de retenir ses larmes, qui se poussaient l'une l'autre sur des joues brûlées par le soleil; d'autres fronçaient le sourcil, grinçaient des dents, tiraient à moitié leurs sabres, et montraient tous les symptômes d'une fureur réprimée avec peine. Au bout de quelques minutes, quand le diapason général eut un peu baissé, une explosion d'acclamations frappa l'air et retentit au loin dans les forêts, et, portée par les échos de rocher en rocher, elle sembla ébranler les montagnes elles-mêmes. Des harangues furent faites par les anciens de presque toutes les tribus voisines des Circassiens et aussi par ceux des tribus nomades de Turcomans, de Tartares Nogais et de Calmouks; tous professaient le plus entier dévouement à la cause générale, et juraient de maintenir à tout prix leur indépendance.

« Je dois l'avouer, toute cette assemblée et les discours animés de ces simples montagnards firent sur moi la plus vive impression. Tout y contribuait, leur enthousiasme patriotique, la beauté du pays et les costumes pittoresques des hommes avec leurs armures de chevaliers, pendant que les femmes, enveloppées dans leurs longs voiles flottans et passant au milieu de la foule, semblaient autant d'esprits célestes envoyés pour les exciter aux grandes actions. »

En rapportant ce discours, qui ressemble fort à ceux de Tite-Live, on sent bien que nous ne garantissons pas la fidélité de la traduction faite à M. Spencer par son juif allemand; mais l'ensemble de la scène,

en admettant beaucoup d'embellissemens à la Walter Scott, a quelque chose de très remarquable. Ce qu'on doit y voir de plus important, c'est la réunion de toutes les tribus contre l'ennemi commun et la tentative d'arriver à une sorte d'unité nationale. Il paraît qu'en essayant une confédération et en adoptant pour la première fois un drapeau, ils ont suivi les conseils d'un Européen, qui leur a appris en même temps l'usage d'une espèce d'obusier qui peut devenir, entre leurs mains, une arme très redoutable. Reste à savoir si cette unité un peu factice pourra se maintenir long-temps. M. Spencer, en sa qualité d'Anglais, était très fier de la manière dont on parlait de son pays et de ses compatriotes, car, dans les explosions de sentiment patriotique, le nom d'*Ingliz* était confondu souvent avec celui d'Adighé. « Il faut se souvenir, dit-il, que cela ne pouvait être dans le but de me faire une politesse, car mon secret n'avait pas transpiré, et j'étais toujours considéré comme un pauvre *hakkim djenouves;* si je m'étais déclaré Anglais, ils m'auraient presque adoré. »

M. Spencer, plein de reconnaissance pour ce sentiment à l'égard de l'Angleterre, prêche à ses compatriotes une croisade en faveur des Circassiens, et prouve fort bien que, si la Russie se donne tant de peine pour conquérir le Caucase, ce n'est pas tant pour le Caucase lui-même que pour avoir les clés des empires turc et persan. « N'avons-nous pas un grand intérêt, s'écrie-t-il, à l'indépendance de la Circassie? N'est-elle pas aussi essentielle à la sécurité de nos possessions d'Orient que l'intégrité de la Turquie et de la Perse, et ne devons-nous pas regarder le blocus de ses ports comme un acte indirect d'hostilité contre nous? Laissant de côté les considérations politiques, les évènemens ont suffisamment prouvé que chaque pouce de terrain gagné par la Russie, dans quelque partie du monde que ce fût, l'a été en opposition directe avec les intérêts de la Grande-Bretagne. Si elle n'avait jamais passé le Caucase, que ne seraient pas aujourd'hui nos relations commerciales avec la Perse et les autres pays de l'Orient! A chaque pas qu'elle fait, elle interrompt d'abord, puis réduit à rien notre commerce, en imposant des droits restrictifs. Je vous ai déjà dit qu'elle a donné le coup de la mort à notre commerce de transit par la voie de Redoute-Kalé, en Mingrélie; elle voudrait maintenant nous interdire toute relation avec les Circassiens, un peuple qui nous ouvre volontiers ses ports, et qui nous invite amicalement à venir dans son pays, pays dénué de toute espèce de manufacture, et donnant en abondance les matériaux bruts dont nous avons besoin. Notre gouvernement, qui le sait très bien, et qui sait aussi qu'un port cir-

cassien a été offert à l'Angleterre comme station commerciale, saisira certainement cette occasion d'étendre notre commerce aux pays de la mer Noire, jaloux comme il l'est du bien-être du pays et du maintien de la puissance et de la grandeur britannique....

« Si les gardiens de nos droits hésitaient à suivre, dans cette affaire, une ligne politique hardie, et abandonnaient des millions de nos semblables à un destin qu'on ne peut se figurer sans effroi, non-seulement ils appelleraient sur notre tête un anathème universel, mais encore ils ouvriraient la porte aux agressions et aux insultes des Russes dans toutes les parties du monde. La Russie une fois en possession des défilés du Caucase, nous ne pouvons plus rien faire pour garantir l'intégrité de la Turquie et de la Perse, si ce n'est avec une dépense incalculable d'hommes et d'argent. N'est-il pas évident que le meilleur moyen de prévenir une longue guerre est de fortifier nos alliances dans le Levant, et plus spécialement avec les peuples riverains de la mer Noire? Soyez sûr que si nous ne nous servons pas de notre influence pour protéger la Circassie, comme état indépendant, tous les gouvernemens de l'Orient dédaigneront notre amitié et chercheront, en définitive, à s'unir avec la Russie comme étant une alliée plus utile... J'ai assez vu par moi-même et assez entendu pour pouvoir assurer que la faiblesse de la Turquie et de la Perse est la seule raison qui les empêche d'embrasser ouvertement la cause des montagnards; malgré le peu de ressources dont elles peuvent disposer, si ces puissances étaient encouragées par une manifestation publique de sympathie de notre part, leur intervention serait immédiate et décisive. Quoi qu'il en soit, l'effet moral de l'apparition d'un vaisseau de guerre anglais dans l'Euxin serait incalculable. Le Turc abattu se réveillerait de son apathie; tous les Caucasiens, de la mer Noire à la mer Caspienne, courraient aussitôt aux armes, et les Russes iraient, en toute hâte, se cacher dans leurs forteresses; car, je le répète pour la centième fois, la force de la Russie n'est que faiblesse, et l'agrandissement de son territoire, depuis un demi-siècle, n'est dû qu'à la négligence des autres puissances que leur intérêt aurait dû rendre plus vigilantes, à des finesses diplomatiques, et à la manière audacieuse dont elle a exécuté ses projets. » Ces exhortations ne semblent pas avoir produit encore leur effet sur les ministres de la Grande-Bretagne, et nous avons vu que lord Durham, notamment, ne partage aucunement les idées de M. Spencer sur l'affaire de la Circassie. Il ne faut pourtant pas perdre de vue que le sentiment exprimé ici sur la nécessité d'en venir tôt ou tard aux mains avec la Russie, est très

général en Angleterre; que le commerce anglais est menacé ou se croit menacé dans le Levant; que de tout cela il résultera vraisemblablement une collision où la France aura un grand poids à jeter dans la balance, et que, par conséquent, il est grand temps que les hommes qui peuvent agir sur l'opinion se mettent à étudier sérieusement la question d'Orient. Mais, avant de nous jeter nous-mêmes dans les considérations politiques, finissons-en avec le voyage de M. Spencer.

Le camp des Circassiens était situé à moitié chemin entre le fleuve Kouban et la forteresse russe d'Aboun, ce qui permettait aux montagnards de surveiller des deux côtés les mouvemens de l'ennemi et d'empêcher la garnison d'Aboun de recevoir des renforts. La situation de cette forteresse est assez désavantageuse, parce qu'elle est dominée; toutefois elle est suffisante contre des ennemis dépourvus d'artillerie. D'ailleurs, lorsqu'elle fut construite, les Russes n'avaient pas le choix du lieu : ils se trouvèrent investis dans cet endroit par un corps considérable de Circassiens; ils n'eurent d'autre moyen d'échapper à une entière destruction que d'élever des retranchemens qui furent augmentés par la suite de manière à devenir quelque chose qui ressemble à une forteresse. Du reste, ils ne tiraient pas grand avantage de cette position, parce qu'ils ne pouvaient communiquer de là, ni avec le fort de Ghelendjik, ni avec les troupes du Kouban, et qu'entourés de tous côtés, ils ne se procuraient des vivres qu'en faisant des sorties, et avaient souvent à souffrir de la faim. M. Spencer passa près de ce fort pour aller visiter le Kouban; c'est sur ce fleuve, l'Hypanis des anciens, qu'est établie la ligne militaire russe. Le Kouban prend sa source dans la chaîne centrale du Caucase, et coule de l'est à l'ouest, séparant un pays de steppes de la région montagneuse. La steppe qui est sur la rive droite, est habitée par les Cosaques de la mer Noire; l'autre rive est occupée par les tribus caucasiennes. Les Cosaques du Kouban sont les ennemis les plus acharnés des Circassiens auxquels ils ressemblent, du reste, beaucoup plus qu'aux Russes, soit par la taille et les traits du visage, soit par les mœurs et le courage; peut-être ont-ils une origine commune, et, dans tous les cas, les deux races se sont beaucoup mêlées. C'est Catherine II qui les établit sur la rive du Kouban comme gardiens des frontières. M. Spencer assure que les miasmes des marécages qui avoisinent le fleuve, l'influence d'un climat généralement insalubre, et l'hostilité incessante des Circassiens en ont beaucoup diminué le nombre; ils ne peuvent plus mettre aujourd'hui en campagne que douze mille

hommes, tandis qu'ils pouvaient en mettre cinquante mille lors de leur premier établissement. Cette diminution est aussi attribuée aux dernières guerres de Pologne, où ils ont considérablement souffert. « Toutes leurs forces, dit M. Spencer, sont aujourd'hui insuffisantes pour garder une frontière aussi étendue, en sorte que les acquisitions de territoire de la Russie, dans cette partie de l'Asie, au lieu d'être pour elle un accroissement de force, ont véritablement ajouté à sa faiblesse. »

Le voyageur anglais quitta avec plaisir les steppes et les marais du Kouban en comparaison desquels les premières vallées du Caucase lui parurent un véritable Éden. Il traversa le pays des Nottakhaitzi, et trouva là quelques copies du *Portfolio*, contenant la déclaration d'indépendance des Circassiens, publiée dans ce recueil et rédigée vraisemblablement par une plume européenne. Cette déclaration circule, dans le Caucase, traduite en turc (car la langue circassienne ne s'écrit pas); les princes et les nobles la portent sur eux, qu'ils sachent lire ou non, et ont pour elle le même respect que les Turcs pour le Coran. M. Spencer apprit de ses hôtes que la confédération pouvait mettre en campagne près de deux cent mille hommes; que la population confédérée montait à trois millions d'ames, et que, si les tribus qui reconnaissent à quelques égards la souveraineté russe s'y joignaient, le total serait de quatre millions. Toutefois il reconnaît que ces calculs ne peuvent pas être considérés comme fort exacts.

M. Spencer ne dit pas comment il s'y prit pour quitter la Circassie et rentrer en Europe. Le reste de son ouvrage est consacré à des détails sur les mœurs et les usages des Circassiens, sur leur division en castes et leur esprit aristocratique; sur leurs institutions semblables à celles des anciens clans écossais; sur leur religion, mahométane de nom, mais mélangée de cérémonies idolâtres et de quelques restes de christianisme; sur leur manière de rendre la justice, leurs mariages, leurs danses, leur musique, dont il donne un échantillon que nous soupçonnons être une importation européenne, tant il ressemble peu à ce que nous connaissons de musique orientale; enfin sur leur agriculture, leurs maladies, leur médecine, etc., etc. Tous ces renseignemens ont de l'intérêt pour la plupart; mais, comme ils ne diffèrent en rien d'essentiel de ceux qui ont été donnés par d'autres voyageurs, et notamment par Klaproth, dont les ouvrages sont fort répandus, nous avons dû préférer, dans nos extraits, ce qui est vraiment neuf dans ce livre : savoir, la partie politique. Maintenant que nous l'avons analysé sous ce point de vue avec tout le soin dont

nous sommes capable, il nous reste à examiner les conclusions de l'auteur, et à voir si nous devons adopter ses idées, prendre parti pour les Circassiens contre la Russie, et appeler, comme lui, à leur secours l'Europe civilisée.

Est-il vrai d'abord que les montagnards du Caucase méritent à un si haut degré l'intérêt et la sympathie des peuples chrétiens? M. Spencer se plaint à diverses reprises qu'on les a calomniés, que les voyageurs qui en ont parlé jusqu'ici sont entrés complaisamment dans les vues des Russes, leurs ennemis, et les ont représentés à tort comme des brigands vivant de pillage, comme des gens à la parole desquels on ne peut pas se fier, etc., etc. Or, voici comment il les défend contre leurs accusateurs : « Quoique les voyageurs aient assurément bien des raisons pour se plaindre des brigandages de ce peuple, ce n'est pas chez lui cruauté, mais un usage établi depuis long-temps. La règle est que tout étranger qui entre dans ce pays sans se placer sous la protection d'un chef qui se porte garant de sa bonne conduite, devient la propriété du premier Circassien qui se saisit de lui. Ce chef ou ancien reçoit le nom de *konak*. Le voyageur qui, en entrant dans le pays, se conforme à la règle en question, peut confier aux Circassiens sa propriété et sa vie, et il n'est aucun d'eux qui ne meure pour le défendre, si cela est nécessaire. » Ainsi le droit commun est que l'étranger qui traverse leur pays doit être pris et vendu; mais que voulez-vous? c'est un vieil usage. N'est-ce pas là une singulière justification? Les Arabes du désert aussi ont un grand respect pour les droits de l'hospitalité, et il y a chez eux quelque chose de semblable à l'institution du *konak*, ce qui n'a jamais empêché de les qualifier de brigands, sans que personne, à notre connaissance, ait eu l'idée de réclamer contre cette qualification. Mais écoutons encore M. Spencer sur ce sujet : « Le Circassien, dit-il, n'exerce ces vertus (l'hospitalité, la générosité, etc.) que tant qu'il est chez lui; car quand il est en querelle avec une tribu voisine ou engagé dans une guerre, c'est un voleur déterminé, conséquence naturelle de la croyance dans laquelle il a été élevé, que dérober adroitement et heureusement fait partie de la discipline militaire. » Et ailleurs : « Chez les Circassiens comme chez les anciens Spartiates, le voleur qui exerce sa profession avec adresse excite l'admiration générale, et on ne peut pas faire de plus grande insulte à un Circassien que de lui dire qu'il ne sait pas voler un bœuf. Le maladroit qui est découvert est condamné, non-seulement à la restitution des objets dérobés, mais encore à une amende de neuf fois leur valeur. Au fait, ces gens sont de

très habiles voleurs, et rien ne pourrait défendre un étranger de la dextérité de leurs doigts, si ce n'était le respect religieux qu'ils ont pour les droits de l'hospitalité. » Ailleurs encore, il nous dit que « leurs bateaux, à raison de leur agilité, étaient un sujet de terreur pour les marins que l'orage poussait vers les côtes de la Circassie, parce que les peuples du Caucase étaient de très redoutables pirates. » C'est la Russie qui a à peu près détruit cette piraterie, et, en vérité, nous ne pouvons pas lui en savoir mauvais gré.

Quant au commerce entre les Circassiens et les Turcs, que cette puissance entrave, à la grande indignation de M. Spencer, ce n'est, après tout, qu'un commerce d'esclaves. Les Turcs tenaient surtout à leurs rapports avec les pays du Caucase, à cause des belles femmes qu'ils y achetaient. La Circassie, la Géorgie et la Mingrélie leur en fournissaient considérablement autrefois. Il paraît que, du temps de Chardin, la Mingrélie seule payait un tribut annuel de douze mille jeunes garçons et jeunes filles. Cette denrée a immensément diminué depuis que cette province et la Géorgie font partie de l'empire russe, et depuis que la Circassie est bloquée. Rien n'est plus plaisant que les diverses impressions de M. Spencer, au sujet de cette vente des femmes. Étant à Constantinople, il va visiter le bazar des esclaves, et il est révolté de voir ces pauvres créatures mises en vente comme du bétail, et subissant le dégradant examen des acheteurs. « La seule idée, dit-il, de vendre un être immortel, sa vie, sa liberté, tout enfin, est vraiment révoltante. Je me sentais honteux d'être homme, honteux d'être classé parmi des êtres capables de commettre un tel crime contre l'humanité, et jamais je ne fus plus glorieux du nom d'Anglais qu'en ce moment; j'étais fier de ma généreuse patrie, qui a sacrifié des millions pour faire disparaître cette souillure de la barbarie partout où flotte son pavillon. » Cette noble indignation se calme beaucoup quand il est en Circassie; la vente des femmes, à laquelle se livrent ses amis du Caucase, lui paraît même avoir quelques bons côtés. « Un père vend sa fille, dit-il, et un frère sa sœur, ce qui est d'autant plus étonnant qu'un Circassien regarde sa liberté comme le premier de tous les biens. Mais on ne voit là qu'un moyen honorable de pourvoir à leur établissement, et la belle dame qui a passé sa jeunesse dans le harem d'un Persan ou d'un Turc opulent, quand elle revient dans son pays, avec toute sorte de jolies parures, excite toujours dans l'esprit de ses jeunes amies le désir de suivre son exemple; aussi sautent-elles sur le navire destiné à les emmener, peut-être pour toujours, loin de leur patrie et de leurs amis, avec

autant de gaieté que si elles allaient prendre possession d'une couronne. Le système de vendre les femmes aux étrangers a probablement contribué à conserver dans le Caucase quelques-uns des raffinemens de la civilisation, parce que celles de ces femmes qui reviennent dans leur terre natale, après avoir demeuré chez un peuple beaucoup plus policé, rapportent des connaissances qui les mettent à même de travailler à l'amélioration de la condition sociale de leurs compatriotes, lesquels, sans cela, à raison de leur isolement, seraient retombés dans une barbarie complète. D'un autre côté, cette coutume a amené beaucoup de guerres et de querelles entre les diverses tribus dont chacune faisait des excursions sur le territoire des autres, afin de se procurer une provision de beautés à vendre. Heureusement pour l'humanité, tout cela a disparu à peu près; on le doit à la dernière confédération entre les tribus et aussi à ce que le pavillon russe flotte en dominateur sur la mer Noire, ce qui a suspendu presque tous les rapports des Circassiens avec leurs voisins.... A présent, grace au peu de commerce qui se fait entre les habitans du Caucase et leurs anciens amis les Turcs et les Persans, le prix des femmes a considérablement baissé, ce qui est un sujet de lamentations pour les parens qui ont beaucoup de filles, et leur cause un désespoir pareil à celui du marchand qui pleure sur ses magasins pleins de marchandises sans acheteurs. D'un autre côté, le pauvre circassien gagne beaucoup à cet état de choses, parce qu'au lieu de donner tous les produits de son travail de plusieurs années, ou de livrer la plus grande partie de ses troupeaux, il peut avoir une femme à bon marché, puisque la valeur de ce charmant article est tombée de l'énorme prix de cent vaches à celui de vingt ou trente. » Il résulte de cela que le profit le plus clair de l'indépendance de la Circassie, telle que la demande M. Spencer, serait de faire hausser le prix des femmes, de relever ce commerce à peu près tombé, et par suite de rétablir l'état de guerre entre les tribus auxquelles une confédération ne serait plus nécessaire. On ne saurait, du reste, trop louer la candeur de cet écrivain, et le soin avec lequel il fournit lui-même à ses lecteurs les meilleures raisons qu'il y ait à donner contre le système soutenu par lui.

Ailleurs, il tance son compatriote, le docteur Clarke, qu'il appelle pourtant *l'un des voyageurs les plus exacts de son temps*, pour avoir dit *que les petits princes du Caucase sont continuellement en guerre les uns avec les autres*, et *qu'il n'y a pas de traité, si solennel qu'il soit, qui puisse lier un Circassien, et lui faire tenir sa parole.* « Rien

de tout cela, dit M. Spencer, ne peut s'appliquer à eux aujourd'hui, et je doute beaucoup que cela ait jamais été vrai (1), excepté en ce qui concerne la violation des traités, car la loi et la religion des Circassiens leur défendent de tenir la parole donnée à un ennemi. Aussi ne sont-ils pas très scrupuleux sur ce point, quand ils ont traité avec les Russes, ou en général avec un ennemi quelconque. »

Il nous semble, d'après ces citations, que le voyageur anglais ne devrait pas tant s'indigner contre les voyageurs qui l'ont précédé dans le Caucase, qui n'ont dit, après tout, que ce qu'il dit lui-même, et qui ne diffèrent d'avec lui qu'en ce qu'ils n'ont pas connu ou n'ont pas trouvé suffisamment bonnes les raisons alléguées pour justifier ce côté des mœurs circassiennes. Nous le trouvons en général injuste pour ces écrivains, qui, pour la plupart, ont publié leurs relations à une époque où personne ne s'inquiétait en Europe de la querelle des Russes et des Circassiens, et qui, par conséquent, ont pu voir les choses avec un calme parfait et une complète liberté d'esprit. Tous sont d'accord, du reste, pour reconnaître chez ces montagnards de grandes qualités, du courage, de la générosité, de l'élévation, et, en général, ce qui caractérise les races héroïques. Klaproth, que nous sommes étonnés de voir signalé comme vendu aux Russes, car il les traite souvent fort mal, appelait, il y a bien des années, les Tcherkesses, *une brave et excellente nation sur les droits de laquelle la Russie a empiété de toutes les manières*, jugement que nous acceptons volontiers, réduit à ces termes, sans pouvoir toutefois admettre qu'on parle à l'Europe de ces peuplades barbares comme on lui parlerait de la noble et malheureuse Pologne, ou même comme on lui parlait, il y a douze ans, de la Grèce chrétienne, soumise aux avanies musulmanes. D'ailleurs, M. Spencer, avec ses retours continuels à la question commerciale et ses appels aux armes, dans l'intérêt des cotonnades anglaises, glace complètement notre enthousiasme, et il nous faut de véritables efforts d'impartialité pour voir dans ses tirades contre les oppresseurs de la Circassie quelque chose de plus que le *prospectus* d'un commis voyageur de la grande boutique britannique.

Il ne s'ensuit pourtant pas que nous ayons foi à la parfaite innocence et à l'austère délicatesse du gouvernement russe dans cette affaire. Il a employé, comme tous les conquérans, comme l'Angle-

(1) M. Spencer vient de dire que les tribus se faisaient sans cesse la guerre pour enlever des femmes; il a aussi répété plusieurs fois que la confédération avait fait cesser toutes les querelles particulières, et apparemment elle n'a pas fait cesser ce qui n'existait pas.

terre dans l'Inde et partout, comme la France sous Napoléon, tous les moyens bons et mauvais, et sans doute il ne s'est fait scrupule dans l'occasion ni d'être perfide, ni d'être violent. Il est très vrai qu'en poursuivant ses plans d'agrandissement, il n'a pas prétendu concourir pour le prix de vertu; mais, si pour le décerner nous avions à choisir entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et celui de Saint-James, nous serions vraiment fort embarrassé. Quant à la querelle avec les peuples du Caucase, nous croyons qu'il y a quelques raisons à alléguer en faveur de la Russie : raisons bien faibles, sans doute, si on les examine au flambeau de la morale évangélique, mais qui suffisent peut-être à une époque où malheureusement la politique ne peut avoir la prétention d'être fort chrétienne, et où, certes, aucun gouvernement ni aucun peuple n'a le droit de jeter aux autres la première pierre.

D'abord il ne faut pas oublier que la guerre du Caucase a commencé il y a cinquante ans, par des envahissemens et des usurpations, nous l'admettons, mais qui ont été suivis de si fréquentes et si sanglantes représailles, que les torts ont dû être bientôt compensés, et qu'aux yeux de la politique humaine, il a pu y avoir des deux côtés des griefs également légitimes. M. Spencer reproche vivement à la Russie de n'avoir pas employé les moyens de douceur; mais il est de fait qu'elle les a long-temps essayés, et ils étaient trop dans son intérêt pour qu'elle n'en ait pas usé tant qu'elle l'a pu. Au commencement de ce siècle, elle donnait des honneurs et des pensions aux chefs circassiens; on déclara même les princes, les nobles et les paysans tcherkesses égaux aux princes, aux nobles et aux paysans russes: mais ils prirent cette égalité à la manière asiatique pour une reconnaissance de leur extrême supériorité, et redoublèrent leurs incursions et leurs brigandages. A la même époque, il était défendu, sous les peines les plus sévères, aux Cosaques et aux autres soldats de tuer un Circassien; ils étaient obligés de l'amener vivant, ce qui était à peu près impossible, parce que les montagnards étaient mieux montés et mieux armés qu'eux. Et cependant Klaproth pensait alors que le nombre des sujets russes enlevés par les habitans du Caucase dans l'espace de quelques années dépassait celui des hommes moissonnés par la peste, qui peu de temps auparavant avait ravagé cette frontière. On faisait des traités avec les chefs, et ils prêtaient serment de fidélité à l'empereur; mais M. Spencer nous dit qu'ils ne se croient pas obligés de tenir les promesses faites à un ennemi, et en effet ils ne tenaient aucun compte des leurs. En outre on

avait affaire à une espèce de corps aristocratique assez semblable à ce qu'eût été la féodalité du moyen-âge moins la royauté et le christianisme; les membres de ce corps, bien loin de se croire solidaires, étaient sans cesse en guerre les uns avec les autres, et il n'y avait rien qui ressemblât à un gouvernement central avec lequel on pût traiter, ou même à une *amphictyonnie* grecque. Toutes les tentatives pacifiques ayant échoué contre ces obstacles, que pouvait-on faire, sinon employer la force? Et, dans ces conjectures, la Russie ne peut-elle pas dire qu'en dernière analyse elle combat pour la civilisation contre la barbarie; qu'elle veut rendre libres et sûrs des chemins où nul ne peut passer sans risquer sa liberté ou sa vie; que son blocus de la côte d'Abasie n'empêche que la piraterie et le commerce des esclaves, ce qui est de toute vérité, puisque les montagnards n'ont guère d'autres *articles* lucratifs à exporter en Turquie? Enfin, ne pourrait-elle pas répéter sur la traite des blancs toutes les phrases qui ont été faites à une autre époque en Angleterre sur la traite des noirs? Personne n'ignore assurément qu'elle a d'autres vues encore et des vues moins désintéressées, en faisant dans le Caucase une si énorme dépense d'hommes et d'argent; mais l'extinction complète de la piraterie et de la traite sur les côtes de la mer Noire n'en serait pas moins un résultat dont l'humanité devrait se féliciter, dût-il être acheté aux dépens des exportations anglaises en Asie. On peut dire encore que la Russie se contenterait probablement en Circassie d'une suzeraineté peu gênante et de la liberté des passages du Caucase; que, si elle est fort persécutrice pour le catholicisme en Pologne, elle est au contraire fort tolérante pour le mahométisme ou l'idolâtrie, et en général pour les mœurs et les coutumes de ses sujets asiatiques; que, dans tous les cas, les tribus caucasiennes n'auraient qu'à gagner en échangeant leur liberté sauvage contre la soumission à un gouvernement européen, quel qu'il fût, parce que son premier intérêt serait de les adoucir, de les éclairer, de les civiliser, de les rapprocher, si faire se pouvait, du christianisme, ou au moins des mœurs et des habitudes chrétiennes. Nous ajouterons enfin que la position de la Russie dans le Caucase est exactement celle de la France au pied de l'Atlas, et qu'on a parlé en Angleterre de nos envahissemens en Afrique, comme M. Spencer parle de ceux de la Russie en Asie; nous ne serions même pas surpris que quelque *gentleman* se fût enthousiasmé pour les Bédouins et les Kabaïles, qui ont bien aussi apparemment quelques-unes de ces vertus qu'on trouve chez les peuples primitifs. Il en résulte que nous autres Français sommes un

peu intéressés à ne pas trouver très concluantes les thèses de droit public que soutient M. Spencer en faveur de l'indépendance caucasienne. On risque fort, en prenant de semblables conclusions, d'être appelé par cet écrivain *scribe mercenaire aux gages de la Russie* (1); mais, en vérité, nous n'eussions jamais pensé sans son livre à étudier particulièrement *la question circassienne;* c'est lui qui, par ses exagérations, nous a converti à l'opinion contraire à la sienne, et nous craignons fort qu'il ne produise le même effet en France sur quiconque ne croit pas nos intérêts indissolublement liés à ceux de l'omnipotence anglaise sur les mers.

Nous décrirons prochainement, d'après le docteur Eichwald, les établissemens de la Russie sur la mer Caspienne et au sud du Caucase, et c'est alors seulement que nous nous occuperons des inquiétudes qu'inspire cette puissance à beaucoup d'esprits prévoyans, et que nous examinerons lequel des deux vaudrait le mieux pour l'Europe continentale : ou que le torrent moscovite s'écoulât en Asie, ou que la barrière du Caucase lui fût fermée, au risque de le faire refluer sur l'Occident. Nous retrouverons M. Spencer sur ce terrain, et nous nous en félicitons d'avance, car il est rare qu'il n'y ait pas quelque chose à apprendre avec lui.

E. DE CAZALÈS.

(1) *Hireling scribe of Russia* est une qualification souvent appliquée par lui aux gens qui ne partagent pas sa manière de voir.

DES

INTÉRÊTS NOUVEAUX

EN EUROPE

Depuis la Révolution de 1830,

PAR M. L. DE CARNÉ.[1]

Loin d'éprouver quelque embarras à examiner ici les travaux d'un de nos collaborateurs, c'est avec un plaisir sincère que nous nous trouvons appelé à exprimer notre avis sur son talent et ses vues politiques. M. de Carné appartient à cette génération de jeunes hommes qui, sous la restauration, avaient embrassé avec ardeur l'idée généreuse de cimenter l'alliance intime de l'ancienne monarchie et de la liberté nouvelle. Ces jeunes gens n'étaient pas royalistes comme leurs pères, car ils désiraient que l'antique dynastie se prêtât aux mouvemens du siècle. Le dévouement des pères avait été aveugle et absolu, la fidélité des fils était intelligente et conditionnelle.

Voilà ce que ne comprit pas la restauration; elle ne s'aperçut pas que les enfans de ses plus obstinés défenseurs lui échapperaient si elle ne consentait à les suivre : il fallait, pour ainsi dire, qu'elle se mît à leurs ordres, et non pas eux aux siens. Elle ne pouvait lutter contre la jeunesse libérale qu'avec le secours et les talens de la jeunesse royaliste : la liberté pouvait seule la sauver de la révolution, et, pour résister à une moitié du siècle, il fallait s'assurer de l'autre.

Mais point. La restauration suspectait aussi bien le talent et l'indépendance dans les rangs des jeunes royalistes que dans ceux des li-

(1) Paris, F. Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.

béraux; elle mettait les générations nouvelles au régime de Saint-Acheul, des *bonnes lettres* et des *bonnes études;* elle conspirait avec une industrie jésuitique contre les chaleurs généreuses du sang et de la jeunesse, et l'intelligence des rejetons d'un royalisme héréditaire lui causait un effroi véritable.

Qu'arriva-t-il? A ces entreprises contre leur liberté d'esprit et de conduite, les plus distingués et les plus forts répondirent par le dédain et le dégoût; ils s'isolèrent pour travailler, et ils entrèrent, à leur insu, dans ce vaste complot moral qui réunissait toute une société contre son gouvernement : la restauration ne garda dans ses cadres congréganistes que les plus médiocres et les plus faibles. Aussi, quand elle tomba, non-seulement elle avait contre elle toute la jeunesse libérale, mais la meilleure partie de la jeunesse royaliste.

Depuis huit ans, il s'est fait un grand travail dans les têtes des hommes jeunes de tous les partis. Que la chute d'un trône et l'avénement d'un gouvernement nouveau ait d'abord soulevé des passions vives, qui s'en étonnera? Malheur à ceux qu'une révolution n'enflamme ni d'enthousiasme ni de colère; la vie morale leur est refusée, et, comme ils n'ont rien senti, ils sont destinés à ne rien faire. Mais ceux dont l'imagination et l'ame ne se sont pas fermées aux émotions généreuses, qu'une crise sociale a fortement pénétrés de joie ou de douleur, ceux-là vivent; leur esprit s'éclaire et s'étend d'autant plus, que leur sensibilité a été plus expansive: les nobles ardeurs d'une première jeunesse ont préparé pour eux la force complète de la maturité. Comme ils ont su être jeunes, ils sauront être véritablement des hommes, et les sociétés n'ont jamais de plus solides serviteurs que ceux auxquels il a été donné de faire succéder aux saillies d'un sentiment qui débordait, l'énergie et la tenue de la raison.

Parmi les jeunes gens qui, dans les dernières années de la restauration, auraient voulu l'arracher aux conseils et aux tendances insensées qui la perdirent, il est juste de mettre en première ligne M. de Carné. En 1828, il fonda *le Correspondant* avec quelques amis, qui, comme lui, venaient de quitter à peine les bancs des écoles. Il y avait là de consciencieuses études, des pensées généreuses et du talent. Il y avait aussi une complète indépendance des liens où l'officielle hypocrisie de la restauration aurait voulu emprisonner de nobles esprits; on se servait même de cette liberté pour avertir la vieille monarchie, pour lui dénoncer les écueils dans lesquels elle s'engageait; et cette jeune élite du parti royaliste prenait, dans la tragédie qui s'ouvrait, le rôle lamentable de l'antique Cassandre.

Nous croyons volontiers que, lorsque la révolution de 1830 éclata, M. de Carné et ses amis eurent moins d'étonnement que beaucoup d'autres : ils avaient prévu quelque chose de cette péripétie soudaine, mais elle ne les blessa pas moins dans leurs affections et leurs souvenirs. Douleur légitime et respectable; on ne se sépare pas sans angoisse et sans amertume des dernières images d'un passé que vos pères vous ont appris à vénérer et à chérir. Cette piété filiale ne pouvait offenser ni la liberté ni le pays; il faudrait plutôt plaindre ceux qu'elle n'aurait point animés, car si, dans de grandes circonstances, le cœur se montre sec, il se rencontre que, par un juste châtiment, l'esprit est petit.

Ces premières émotions passées, M. de Carné revint bientôt à l'activité des travaux de la pensée; il se mit à étudier la restauration qui venait de tomber. Les ruines étaient à ses pieds, il voulut les reconnaître; il chercha les lois de la grande chute qui l'avait affligé : c'était demander des consolations à l'inflexible raison des choses.

Nous sommes sur la terre pour comprendre et pour agir : aussi l'intelligence des évènemens et des lois de l'histoire fortifie l'homme, le relève et le prépare à d'autres luttes. En lisant les études de M. de Carné sur la restauration, qu'il publia, en 1833, sous le titre de *Vues sur l'Histoire contemporaine* (1), on s'aperçoit que l'auteur se console des faits accomplis par leur entente rationnelle. La conclusion de son livre est *l'impossibilité logique de la restauration;* évidemment la conséquence de cette conclusion était de ne pas s'épuiser en d'inutiles regrets, et de se tourner vers le présent.

Sans doute, dans les *Vues sur l'Histoire contemporaine*, on trouve souvent le ton d'un homme aigri et blessé; le style en est hautain et dur, le gouvernement nouveau et la puissance des classes moyennes y sont parfois censurés avec amertume; mais toujours l'auteur les reconnaît comme des faits nécessaires auxquels on ne saurait imprimer une impulsion progressive qu'à la condition de les accepter avec une franchise sans réserve. Il y a plus, l'ouvrage de M. de Carné s'ouvre par l'adoption expresse de la régénération sociale de 1789, car nous y lisons : « La mission actuelle de la France, celle qu'elle reçoit chaque jour des évènemens, c'est d'épurer les principes de 89, d'en écarter tout ce qui, loin de tenir au progrès de l'humanité, serait en contradiction manifeste avec lui (2). »

Il était impossible qu'une fois engagée dans cette excellente tendance,

(1) 2 vol. Paulin, rue de Seine, 33.
(2) *Vues sur l'histoire contemporaine*, tom. I, pag. 49.

la solide raison de M. de Carné ne prît pas de nouvelles forces et de nouveaux développemens. Les intelligences hautes et fermes n'assistent pas inutilement au spectacle des choses; le temps ne fuit pas pour elles comme une onde vaine, et les évènemens sont des leçons. De la restauration, qui n'était plus, en reportant ses regards sur la nouvelle Europe que la révolution mettait en branle, M. de Carné put agrandir ses vues politiques en les affermissant; il comprit que l'insurrection de Paris n'était que le signe d'un mouvement européen, et le fait de 1830 devint pour lui plus naturel à mesure qu'il le trouva plus général. Alors tout ce qui pouvait encore rester chez l'écrivain politique d'irritation et de regrets s'évanouit : les esprits droits ne peuvent garder rancune aux évidences historiques, et M. de Carné se mit à décrire les rapports internationaux et diplomatiques de l'Europe, tout-à-fait libre d'anciens souvenirs, reconnaissant enfin la révolution de 1830 et le gouvernement qu'elle a fondé, non-seulement comme des faits nécessaires, mais comme des faits légitimes. Nous ne saurions trop nous féliciter de cette adhésion complète aux directions du siècle et du pays, de la part d'un homme dont l'esprit est éminent, le cœur noble, le patriotisme intelligent et sincère. Notre satisfaction est d'autant plus intime, que les travaux de M. de Carné n'expriment pas seulement une pensée isolée, mais le besoin qu'éprouvent les hommes jeunes qui ont pu regretter quelque temps la restauration, d'appliquer leurs efforts et leurs talens aux intérêts présens, à la grandeur de la France. Les révolutions de 1789 et de 1830 n'appartiennent pas seulement à ceux qui les ont désirées et qui les ont faites; elles appartiennent à tous, même à ceux qui, pendant un moment, ont pu les haïr ou les combattre. Dans la grande famille il n'y a ni vaincus, ni vainqueurs, ni privilégiés, ni retardataires; il n'y a que des égaux et des frères. N'oublions pas d'ailleurs que, dans le mouvement de décomposition des partis et de rénovation d'idées qui s'accomplit parmi nous, le véritable lien est la solidarité des générations. C'est aux hommes jeunes à se chercher, à se comprendre, et à ne plus permettre à de vieux mensonges d'obscurcir la vérité et les destinées du pays.

Le livre de M. de Carné, qui a pour titre : *Des Intérêts nouveaux en Europe depuis* 1830, s'ouvre par une appréciation de l'état des partis et du pouvoir en France. Avant de parcourir la circonférence, l'auteur a voulu préciser le centre du mouvement qu'il allait étudier. La complète indépendance de l'écrivain multiplie sous sa plume des jugemens d'une sévérité piquante. Ainsi il montre le parti légitimiste

sautant à pieds joints des utopies aristocratiques de la veille à celles de la démocratie la plus exaltée, comme si la couronne de France pouvait s'escamoter par un tour de gobelet. Les tendances bonapartistes, les velléités américaines, les réminiscences de 93, sont assez rudement malmenées. On peut ne pas adopter tous les détails et toutes les nuances de la pensée de l'auteur; mais on ne saurait lui refuser une raison ferme et pénétrante, et une grande décision dans l'esprit pour aller au fond même des questions politiques.

Nous avons quelques observations à présenter sur le parallèle qu'établit M. de Carné entre la démocratie aux États-Unis et la bourgeoisie en France, et elles tomberont moins sur l'apprécation des faits, que sur quelques inductions qu'il en tire. M. de Carné nous paraît fort bien juger l'Amérique en disant que si le gouvernement transatlantique est représentatif dans ses formes, il est direct et populaire dans son esprit. Là, la souveraineté du peuple est vraiment la souveraineté du nombre qui prime de droit et de fait l'intelligence; aussi l'Amérique est le pays du monde où le prosélytisme par la pensée est le plus impossible. La France, au contraire, subit toujours l'autorité de la pensée; nulle contrée au monde ne dégage plus complètement l'idée du vrai et du droit de celle du nombre et de la force; nulle n'a des tendances d'esprit plus rationalistes.

Ces dernières lignes, qui appartiennent à M. de Carné, nous paraissent d'une irréfragable justesse. Mais a-t-il tiré lui-même toutes les conséquences du grand fait qu'il proclame, que *l'idée du gouvernement par l'intelligence est l'idée fixe de l'Europe*, quand il se laisse aller à représenter la bourgeoisie française comme destinée à rester longtemps égoïste et incapable des grandes affaires. L'auteur nous semble avoir trop cédé à l'entraînement de l'antithèse entre la démocratie et la bourgeoisie; nous lui reprocherons aussi d'avoir identifié exclusivement la démocratie moderne avec la société américaine; enfin nous lui demanderons comment la bourgeoisie française ne serait pas progressive dans son essence, quand on avoue qu'elle est pénétrée de plus en plus par le principe de la capacité et de l'intelligence.

Là où règnent la liberté de l'esprit, le droit absolu de la raison, l'égalité sociale, l'uniformité de la loi civile, et la mobilité progressive du droit politique, là il y a démocratie. Et ce terme prime le mot de bourgeoisie, car il exprime non-seulement le fait, mais le droit.

La bourgeoisie française est forte, parce qu'elle est progressive et perfectible. Placée entre les débris de l'ancienne noblesse et les classes ouvrières, elle touche à ces deux extrêmes, s'en accroît, s'en

alimente tous les jours et peut en recevoir aussi de salutaires influences : elle pourra, par une noble émulation, s'élever à la persévérance et à la tenue des grandes entreprises politiques; puis son cœur pourra battre à l'unisson de l'ame du peuple. Il est contradictoire de vouloir parquer la bourgeoisie dans les mêmes défauts et les mêmes travers, quand on reconnaît qu'elle est dépositaire de toutes les forces sociales, et que la vie est en elle. Elle n'est ni une caste, ni un ordre, mais la société même, et cette société est démocratique.

Démocratie et royauté, voilà la France; là est sa fortune et son génie. Sur ces deux bases, elle se meut : tantôt on la verra pencher davantage vers l'un ou l'autre côté; mais son instinct et son bonheur seront toujours de reprendre l'équilibre, et de ne sacrifier, ni la liberté à l'unité, ni l'unité à la liberté.

Ces choses, M. de Carné les sait et les pense comme nous; mais il nous a semblé que, dans ses appréciations d'ailleurs si justes et si sagaces, il était trop enclin à immobiliser le présent, et à trop induire ce qui sera de quelques situations accidentelles qui ne tiennent pas à la nature des choses. A notre sens, les gages de l'avenir, non-seulement pour notre sécurité, mais pour notre grandeur, sont dans les rapports établis entre le gouvernement et la société. Pour la première fois depuis cinquante ans, le pays est régi par un gouvernement qui ne lui inspire ni terreur ni défiance; si sur quelques points des dissentimens se montrent; on discute, on s'éclaire; mais gouvernans et gouvernés ont cessé de se haïr et de se calomnier. Cette situation est nouvelle; elle sera féconde. La France sait qu'une volonté vraiment nationale sera toujours exécutée par son gouvernement, qui, à son tour, est convaincu que le pays, loin de conspirer contre lui, identifie ses destinées avec l'existence de la monarchie représentative. Aussi, quand a-t-on joui de plus de liberté morale et intellectuelle? Est-il quelque idée, quelque intérêt, quelque prétention qui ne puisse se faire jour, se défendre, se produire? Jamais un peuple n'a été plus maître de lui-même, de sa raison, de sa volonté.

Passons aux questions extérieures. Voici comment M. de Carné expose le plan de ses travaux : « Deux groupes de négociations nous arrêteront spécialement, celles qui ont fondé la situation politique et territoriale de la Belgique, et celles qui se rapportent à l'Espagne. Nous donnerons de larges développemens à cette question belge qui nous touche aussi immédiatement dans le passé que dans l'avenir; puis nous essaierons de pénétrer au fond de cette histoire péninsu-

laire, de faire toucher au doigt le grand problème de tant de douleurs, et de révéler à la France une solidarité dont la portée a été si malheureusement méconnue; c'est, en effet, dans les affaires d'Espagne qu'est la déplorable et seule lacune du système en général bien lié de nos transactions diplomatiques depuis 1830. L'Espagne et le Portugal nous occuperont comme la triste énigme du XIXe siècle; enfin nous consacrerons aux autres questions européennes des développemens mesurés sur l'intérêt français qui peut s'y trouver engagé. »

Avant d'attacher quelques remarques à chaque monographie politique de M. de Carné, constatons les changemens profonds qui ont atteint tout ce qui touche à la diplomatie. Cette révolution a commencé avec la disparition de l'empire. Si Napoléon dut sa ruine plus peut-être à la diplomatie de ses ennemis qu'à leurs armées, on peut dire qu'il s'en vengea par sa chute même, qui changea profondément l'Europe et la nature des relations entre les peuples et les gouvernemens. La liberté lui succéda; vinrent avec la liberté les débats publics, la notoriété des choses au moment où elles s'accomplissaient. Après la dictature napoléonienne, la divulgation de toutes les pensées et de tous les actes des gouvernemens fut inévitable; nous avons vu pendant quinze ans, de 1815 à 1830, les projets des cabinets absolus à moitié détruits par cela seuls qu'ils étaient connus, et la lumière déconcertait la force. Depuis huit ans, les progrès de la publicité et de la discussion, en ce qui touche les transactions diplomatiques, ont reçu une impulsion nouvelle; le secret semble aboli dans les affaires humaines; on sait beaucoup, on devine le reste, et on discute sur le tout.

Les journaux publient les traités et les actes internationaux; les publicistes les critiquent et les peuples les jugent. Nous ne connaissons pas, à la presse vraiment politique, de plus utile et de plus noble ministère que de porter les lumières de l'histoire et du droit public dans l'examen des transactions diplomatiques. C'est l'intervention de l'intelligence entre les gouvernemens et les peuples.

La Belgique a été, pour M. de Carné, l'objet d'une étude historique forte et solide. Après quelques pages brillantes où l'histoire de la Flandre est esquissée à grands traits, l'écrivain s'exprime ainsi : « En méditant sur les changemens qu'aurait entraînés, dans la constitution de l'Occident, l'établissement d'un royaume de Bourgogne, au XVe siècle, on est conduit à regretter amèrement qu'une telle œuvre n'ait pas été comprise, ou qu'elle ait échoué contre les cir-

constances. La Hollande, la Belgique et toute l'Allemagne rhénane, réunies sous un même sceptre, en séparant la France de l'Empire, auraient évité les longues guerres de l'Espagne contre ses possessions insurgées, de la maison de Bourbon contre la maison d'Autriche. *Cet établissement conservateur eût rendu impossible Charles-Quint et Philippe II, Richelieu et Louis XIV.* » Nous abandonnerons volontiers Philippe II à M. de Carné, et si le démon du Midi n'eût pas existé, nos regrets seraient médiocres. Mais nous ne saurions acquiescer à un système politique qui eût supprimé Charles-Quint, Richelieu et Louis XIV. Non que nous voulions offrir en holocauste, à la gloire des grands hommes, le bonheur des sociétés, mais parce qu'à nos yeux cette gloire n'est que le résultat des services qu'ils ont rendus aux nations. Charles-Quint n'est autre chose que l'Allemagne elle-même retrouvant les grandeurs du moyen âge; et la France, à l'égard de l'Europe, vit tout entière dans Richelieu et Louis XIV. Ces agens illustres étaient les instrumens du travail que faisaient les plus grands peuples de l'Europe, pour se constituer et s'affermir; et dans ce travail les véritables nations devaient se partager, en les absorbant, les populations intermédiaires. M. de Carné n'ignore pas que le royaume de Bourgogne, qui fit corps avec la France, sous Charlemagne et sous Louis-le-Débonnaire, commença à être divisé dès le règne de Lothaire, et qu'on put dès-lors le distinguer en trois régions différentes, dont les limites ont varié souvent, le royaume de Provence, la Bourgogne transjurane, et le duché proprement dit, devenus par la suite province du royaume de France, sous le nom de Bourgogne (1). Refaire, au xve siècle, un autre royaume de Bourgogne avec d'autres élémens, qui auraient été la Hollande, la Belgique et l'Allemagne rhénane, c'eût été remonter le cours des siècles, lutter contre les tendances de l'Europe, et construire un pénible contresens qui bientôt aurait avorté. Des trois parties de ce royaume hypothétique, la Hollande a son individualité qui n'est pas celle de l'Allemagne rhénane, et quant à la Belgique, est-elle autre chose, entre l'Allemagne et la France, qu'une transition et un champ-clos?

Nous n'insisterons pas sur cette question délicate; les dissertations sont puériles là où les problèmes ne peuvent être résolus que par des faits énergiques. La Belgique a été mise en demeure, par le bon vouloir de l'Europe, de montrer si elle peut être une nation. Plus sa souveraineté et son indépendance ont été reconnues avec promptitude

(1) *Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, livre Ier.

et déférence, plus elle sera jugée sévèrement dans l'usage qu'elle en fera. Au surplus, sur ce point comme sur d'autres, les évènemens à venir n'auront rien d'arbitraire, car le monde ne s'est soustrait aux fantaisies de Napoléon que pour obéir exclusivement aux lois de la nature des choses.

Comparé à l'étude sur la Belgique, le morceau consacré par M. de Carné à l'Allemagne est peut-être moins riche en aperçus nouveaux. Il est vrai que l'auteur ne pouvait guère éviter la redite de choses déjà connues. Une de ses opinions nous a causé quelque étonnement. Il est, dit-il, loisible de penser que l'érection d'une tribune politique à Berlin aurait plus avancé que tous les efforts du gouvernement prussien l'œuvre à laquelle il s'est laborieusement dévoué. Nous avons été surpris que M. de Carné, qui sait si bien déduire les destinées et les actions des peuples de leur histoire, ait pensé que spontanément la monarchie prussienne, dont la récente illustration est toute militaire, pouvait ériger dans son sein une tribune comme l'Angleterre, qui, depuis le XIIe siècle, a l'habitude de délibérer sur ses affaires; comme la France, qui, depuis la même époque, a toujours associé le mouvement des idées au bruit des armes. Long-temps encore la Prusse devra supporter cette destinée contradictoire de craindre la liberté tout en ayant une grande intelligence, d'amasser les trésors de la science sans en permettre l'application politique, et de ne pas vouloir que des chambres représentatives s'ouvrent à côté de ses universités florissantes. Il y a d'ailleurs pour elle d'autres motifs tirés de ses relations extérieures. Berlin, qui est limitrophe de la monarchie absolue du czar par le grand-duché de Posen, ne pourrait adopter le régime constitutionnel sans rompre avec la Russie. Ainsi, dans l'avenir de l'Europe, tout se complique, s'entrelace, et les problèmes sont solidaires.

Quand du Nord on reporte ses regards sur le Midi, on trouve des nations illustres dont la gloire est contemporaine des commencemens mêmes de l'histoire moderne, qui jetèrent un vif éclat au XVe et au XVIe siècle, et qui depuis deux cents ans cherchent d'autres destinées, sous l'inspiration des idées et des principes politiques de la France et de l'Angleterre. M. de Carné a su peindre avec une énergie profonde et pittoresque les destinées si diverses qu'a traversées la Péninsule Ibérique, où se fait voir, comme il le dit fort bien, *la stérilité des plus beaux dons du ciel.* L'héroïsme du Castillan est vivement indiqué. « La guerre devint pour lui quelque chose de sacré, dit l'auteur; il la fit avec une foi forte et impitoyable, et la destruction des

Maures prépara celle des Indiens. Mais la superbe indépendance de l'aristocratie espagnole rencontra la dictature de Charles-Quint : le génie municipal fut frappé au cœur, alors qu'il commençait à s'épanouir, et quand le sang de Padilla de Tolède, de Bravo de Ségovie, de Meldonada de Salamanque, eut coulé, il n'y eut plus pour l'Espagne de vie et de gouvernement que le despotisme. »

Nous ne croyons pas que les bienfaits dont l'établissement de la maison de Bourbon, et plus tard le pacte de famille, ont pu doter l'Espagne, soient aussi problématiques que le pense M. de Carné. Nous estimons, au contraire, avec un grave historien (1), que sous cette influence l'Espagne, en moins d'un siècle, améliora son agriculture, rétablit sa marine, réorganisa son armée, doubla sa population. Après avoir signalé ces excellens effets, M. Mignet reconnaît aussi que ce changement s'arrêta à la surface du pays et ne pénétra pas dans ses entrailles. Mais alors, après la dynastie implantée par Louis XIV, vint le mouvement philosophique et le mouvement révolutionnaire.

Tout s'enchaîne dans les affaires des peuples : sans Louis XIV, nos idées et nos institutions eussent eu beaucoup de peine à trouver le chemin de l'Espagne; c'est pour elles que sans le savoir le fils d'Anne d'Autriche aplanissait les Pyrénées. Depuis qu'à la mort de Charles-Quint la Péninsule espagnole cessa de subir l'influence allemande, elle fut toute à l'influence française. Philippe II, par ses agressions et même par ses victoires, commença ces relations si persévérantes entre Madrid et Paris. Il y a cent trente-huit ans que Louis XIV acceptait le testament de Charles II, et nouait ainsi les rapports de l'Espagne et de la France constitutionnelles.

Partisan de l'intervention en principe, M. de Carné aurait voulu la placer à l'époque du premier siége de Bilbao, si fatal à l'armée carliste; aussi arrive-t-il à cette conclusion que le ministère du 22 février, celui du 6 septembre et celui du 15 avril restent en dehors de la véritable question espagnole; que c'était avant qu'il fallait la résoudre, et que depuis on n'a guère eu qu'à choisir entre des fautes. Il n'est guère possible en dehors des affaires de discuter le mérite de ces affirmations. Le terrain des réalités politiques est à la fois si vaste, si profond et si mobile, qu'il ne saurait être embrassé et scruté d'un œil sûr que dans certaines situations.

Mais nous répéterons que toute la partie du second volume de M. de Carné, qui traite de l'Espagne, est de la plus haute distinction : c'est

(1) *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*. Introd., pag. XCIX.

un excellent fragment d'histoire contemporaine; les évènemens et les hommes y sont jugés avec un esprit ferme. L'écrivain ne descend jamais jusqu'à la satire; mais il use parfois de cette sévérité qui est la justice et le droit de l'historien. Un morceau sur le Portugal forme un appendice naturel à l'étude sur l'Espagne, et les mêmes qualités s'y font remarquer dans de moindres proportions; ce qui devait être. L'auteur semble se ranger à l'opinion de ceux qui croient voir dans l'avenir l'union des deux couronnes d'Espagne et de Portugal; mais cette prévision est exprimée avec une réserve pleine de sagesse.

Constantinople, la Russie et l'Angleterre, tels sont les points importans que touche M. de Carné en terminant son livre. Il reconnaît que la France a agi conformément à ses véritables intérêts en donnant à la Porte une assistance utile, et nous avons vu avec plaisir qu'il ne cédait pas à la manie qui pousse certains publicistes à célébrer, avec un bizarre enthousiasme, la chute imminente de l'empire ottoman. La France doit continuer jusqu'au dernier moment la politique de François Ier et soutenir l'empire turc le plus long-temps possible. Mais la conséquence de cette conduite vraiment raisonnable n'est pas d'associer la France à toutes les transes que fait éprouver la Russie à la Bourse de Londres. M. de Carné a tracé avec une netteté lumineuse la différence de l'intérêt français et de l'intérêt anglais dans cette question. Pour compléter la démonstration, nous dirons un mot de l'alliance anglaise.

Cette alliance sur laquelle depuis huit ans repose la paix de l'Europe, servit de point d'appui au gouvernement de 1830 pour combattre l'entraînement qui sembla quelque temps précipiter la France vers la guerre. Guillaume III trouvait sa popularité dans des hostilités contre la France, et, dès le mois d'avril 1689, il recevait des communes une adresse votée à l'unanimité, où elles l'assuraient qu'il pouvait compter sur l'assistance de son parlement, qui lui fournirait tous les subsides nécessaires. Près d'un siècle et demi après, la maison d'Orléans offrait à la France, comme gage de son adhésion sans réserve aux maximes du gouvernement constitutionnel, l'alliance anglaise qui devait présenter au reste de l'Europe l'union combinée des forces les plus actives du monde politique. Occurrence heureuse pour la dynastie nouvelle de trouver sur le trône d'Angleterre une famille que la même origine avait consacrée à la fin du XVIIe siècle! La maison d'Orléans pouvait demander sur-le-champ à la maison de Hanovre ce que Guillaume III ne put arracher de Louis XIV, ce que la reine Anne en obtint enfin dans le traité d'Utrecht, la reconnaissance de la dynastie nouvelle qui avait supplanté l'ancienne. Ajoutez cette autre

fortune que les deux peuples de France et d'Angleterre ratifiaient l'alliance en se donnant la main.

L'alliance anglaise a donc été et est toujours dans la nature des choses; mais elle n'enchaîne pas la France aux intérêts exclusifs du commerce anglais, et elle ne saurait nous interdir l'appréciation saine des affaires européennes. Nous savons très bien que l'Angleterre, même lorsqu'elle le voudrait, ne saurait mettre aujourd'hui une armée contre nous sur le continent; qu'elle ne saurait soudoyer une nouvelle coalition; qu'enfin elle ne pourrait nous faire un mal positif sans un immense effort qui l'exténuerait. D'ailleurs il n'y a plus d'intérêt à ces luttes de géant. Pitt et Napoléon les ont épuisées; ces deux hommes ont donné une dernière et terrible expression aux passions du moyen-âge : la politique de la liberté moderne a d'autres sentimens et d'autres intérêts.

C'est donc surtout sur des convenances morales, sur la conformité d'origine pour les deux maisons royales, sur la conformité d'institutions pour les deux pays, que repose l'alliance de la France et de l'Angleterre, alliance qui laisse à chacun des deux peuples sa sphère d'action et d'intérêts. L'avenir et la fortune de la France ne sont en question, comme l'a fort bien senti M. de Carné, ni au cap de Bonne-Espérance, ni dans l'Inde, ni aux Antilles, ni à Constantinople; et la France est ainsi constituée, qu'elle n'a point à redouter pour les autres peuples ce qui fait leur force et assure leurs développemens légitimes. Nous sommes heureux, en terminant cet examen des travaux de M. de Carné, de nous rencontrer avec lui dans un même sentiment aussi profond et aussi vrai, la conscience de la liberté morale et politique dans laquelle vit la France à l'égard des autres peuples; il est beau, vis-à-vis du monde, de n'avoir rien à envier ni rien à craindre.

Pour conclure sur le livre des *Intérêts nouveaux en Europe*, nous dirons que la raison nous semble faire le fond du talent même de l'auteur, qui cherche avant tout le vrai avec une bonne foi complète et une sagacité courageuse. Quant au style, il est sain, sensé, politique; l'imagination y perce quelquefois par des accidens, par des peintures qui ne sont pas sans charmes, et qui laissent entrevoir dans l'écrivain un compatriote de M. de Châteaubriand. Ces qualités précieuses font un devoir à M. de Carné de veiller sur lui-même, d'imprimer à son exécution quelque chose de plus précis, de plus châtié; aux formes de son style, plus de transparence; aux mots dont il se sert, une propriété plus classique. Dans ce siècle, où les débats politiques occupent la scène, travaillons à ce que la langue française reste

en nos mains l'instrument le plus énergique et le plus pur de la sociabilité.

Nous vivons dans un siècle de discussion. Ce qui, surtout, distingue notre âge des autres, c'est l'application directe des lumières de la raison aux affaires politiques. Sans doute elle avait commencé pour les contemporains de Montesquieu, du grand Frédéric et de Jean-Jacques; mais elle comportait de nombreuses restrictions, du consentement même d'une partie des écrivains philosophes, qui laissaient aux gouvernans la direction exclusive des intérêts généraux, si les gouvernans ne les troublaient pas dans le développement des théories spéculatives. Aujourd'hui la pensée humaine, qui n'a plus d'inquiétudes pour ses droits et sa liberté, se livre avec ardeur à l'examen des problèmes sociaux, des institutions politiques, des rapports entre les peuples et les gouvernemens, des relations des nations entre elles.

Que cette application de la raison de tous aux intérêts de tous ne puisse se produire dans les premiers temps sans un peu de confusion, sans quelques malentendus, même sans quelques contresens, cette anarchie passagère est inévitable et n'a rien qui doive nous jeter dans le désespoir. La discussion universelle de toutes les questions humaines est un fait indestructible avec lequel personne n'aurait bonne grace de se refuser à vivre. Les religions et les gouvernemens doivent être possibles avec la liberté de la pensée : voilà le miracle du XIX[e] siècle.

De tous les faits humains, la guerre est peut-être celui que la discussion générale doit le plus modifier. Les développemens de la civilisation ne tendent pas à la supprimer, mais à lui imprimer pour l'avenir une face nouvelle. On peut dire que faire l'histoire des révolutions de la guerre, ce serait écrire l'histoire des sociétés elles-mêmes; la guerre reflète tous les changemens de la vie humaine.

L'Europe a passé l'âge des premières émotions militaires : elle ne guerroiera plus pour l'unique plaisir de se mouvoir, pour satisfaire cette pétulance héroïque qui est le signe de l'enfance des peuples. Déjà depuis trois siècles on ne l'a guère vue se mettre en branle qu'animée par la conscience d'une cause morale, et dirigée par une pensée systématique. Les guerres de la révolution ne nous ont-elles pas montré dans des proportions gigantesques ce mobile et ces tendances? La France se bat pour défendre les principes de sa liberté nouvelle, voilà la cause morale; vient ensuite Napoléon qui eut dans son génie quelque chose de plus réfléchi et de plus profond encore que César,

voilà, parvenue à sa plus haute expression, la pensée systématique.

Quand l'empereur à Sainte-Hélène s'attache, dans des conversations dont il prévoit le retentissement en Europe, à assigner à chacune de ses grandes entreprises un grand motif, à sauver ses conceptions et ses desseins du reproche d'avoir été quelquefois des fantaisies, ne rend-il pas hommage au génie de son siècle qui veut à la force un emploi rationnel, à la guerre une application sociale? Napoléon n'ignore pas la trace lumineuse que laisseront dans l'histoire son étoile et son nom; mais sa gloire, si radieuse qu'elle soit, ne lui paraît devoir durer que s'il démontre qu'elle est raisonnable.

Il y aura dans quelques semaines huit ans que l'Europe tout entière s'est émue, et que les passions politiques ont failli mettre aux peuples les armes à la main. Il se rencontrait encore une fois que la révolution française, dont le génie est pacifique et humain, semblait exciter les nations à la lutte, et paraissait prendre elle-même une attitude guerrière. Mais comme la paix n'a pas été troublée dès les premiers momens, cet ajournement en a amené d'autres : aux passions se sont mêlés les intérêts pour les amollir et les désarmer, et le calcul a triomphé de l'enthousiasme ou de la colère.

Tout, dans notre siècle, est ramené à la raison, même les sentimens les plus vifs, les emportemens les plus héroïques. Les guerres ne peuvent être maintenant que des guerres inévitables. De plus, il faut que leur nécessité non-seulement résulte de la nature des choses, mais encore qu'elle soit comprise par de grandes majorités, qui seules peuvent livrer aux gouvernans les moyens de les entamer et de les soutenir. Enfin, la guerre devra se faire en présence de la liberté de la presse, et l'épée devra non-seulement combattre l'ennemi, mais ne pas craindre les discussions de l'esprit et de la plume. Ainsi, d'une part, la raison de l'homme et des peuples s'étend, s'affermit, et tend à accroître sa précision par la pratique des affaires, de l'autre leur puissance matérielle revêt d'autres proportions et d'autres formes, et, par des combinaisons progressives, obtiendra des effets que jusqu'ici le monde n'a pas connus. Trouvons-nous dans le passé quelque chose qui ressemble à cette coalition réfléchie de l'esprit et de la matière, et ne suffit-elle pas à doter notre siècle d'une valeur qui lui permet de ne rien envier à ceux dont l'histoire a déjà inscrit dans ses fastes la date et le caractère?

LERMINIER.

DE L'ÉTAT

DE

LA LITTÉRATURE ET DE L'INSTRUCTION

EN SUÈDE

AVANT LE SEIZIÈME SIÈCLE.

A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le développement de la littérature a été plus tardif en Suède qu'en Danemark. La Suède, par sa position géographique, se trouvait en quelque sorte séquestrée du reste de l'Europe, à une époque où l'industrie n'avait pas encore créé les moyens de communication que nous employons aujourd'hui. C'était, au commencement du moyen-âge, une contrée inculte, hérissée de forêts et difficile à traverser. Son commerce n'avait encore pris aucun essor, son agriculture était dans l'enfance. Il eût fallu de longues années de calme pour développer ses premiers essais et le caractère de ses habitans; la division de ses états, le voisinage des autres pays, tout était pour elle un sujet de guerre. Le fondateur de la monarchie suédoise était ce chef de tribus asiatiques, cet Odin dont l'histoire raconte vaguement les courses aventureuses et dont la fable a fait un dieu. Ses descendans avaient hérité de son ardeur pour les combats. Dans les heures de loisir qu'ils passaient assis devant la table de chêne, buvant le *miœd* avec leurs compagnons, on eût dit qu'ils sentaient l'aiguillon de cette lance teinte de sang que les Valkyries promenaient sur les champs de bataille. Le repos leur pesait comme un remords. Le triomphe de la force était leur foi, la guerre leur religion.

Les premiers rois auxquels les missionnaires chrétiens firent entendre leur voix pacifique, ne purent dompter si tôt les idées de gloire que leur avait données la tradition. Tout en s'inclinant devant le symbole de la réconciliation, ils proféraient le cri de guerre et s'élançaient joyeusement au combat.

Quand la guerre n'éclatait pas dans le pays entre les hommes d'une même race, entre les districts d'un même état, elle s'en allait chercher fortune ailleurs. Le Danemark était l'objet fréquent de ces agressions violentes, de ces luttes à main armée qui pendant des siècles ont occupé toute la Suède. Les deux nations posées de chaque côté du Sund se regardaient d'un œil jaloux. Elles se disputaient la possession de la mer comme deux plaideurs de Normandie se disputent la possession d'un champ. Leurs navires avaient peine à se rencontrer entre les deux rivages sans essayer leur force, et souvent la bataille engagée sur les vagues se prolongeait sur la terre ferme.

Au XIVe siècle, le traité d'union de Calmar, qui semblait devoir apaiser ces différends, ne fit au contraire que les accroître et les compliquer. Le Danemark n'eut jamais en Suède qu'un pouvoir fort contesté. Il régnait sur quelques hommes dont il avait favorisé l'ambition, mais la masse du peuple était contre lui. Dans les diètes, les hommes dévoués à la domination étrangère gagnaient les suffrages par leur habileté. Dans les circonstances orageuses, dans les occasions décisives, le parti national l'emportait. Ce fut ce parti qui appuya l'insurrection d'Engebrecht, qui investit du pouvoir suprême un simple paysan. Ce fut ce parti qui nomma roi Charles Knutzon et reprit deux fois les armes pour lui et deux fois le rappela sur le trône. Ce fut ce parti qui s'attacha à l'administration des Sture, qui les adopta pour maîtres et soutint jusqu'au bout la lutte héroïque engagée par un de leurs descendans.

Un siècle et demi s'était passé dans les insurrections continuelles, dans les guerres civiles enfantées par le traité d'union des deux royaumes. A la fin, Chrétien II, essayant de reconquérir le pouvoir absolu en Suède, rompit le lien factice qui rattachait ce pays au Danemark. Il effaça dans le sang des habitans de Stockholm le contrat signé à Calmar et fraya par ses cruautés la route à Gustave Wasa.

Ce qui ajoutait encore à toutes ces péripéties du gouvernement suédois, c'était son organisation même. La monarchie suédoise était une monarchie élective dominée par une oligarchie puissante. Le droit d'hérédité fut accordé à quelques familles, mais il leur fut accordé comme une faveur particulière, non comme un droit. L'aristocratie, en faisant cette concession, n'entendait renoncer à aucun de ses priviléges.

L'ancienne constitution suédoise avait été basée sur un principe démocratique. Les grandes affaires devaient se traiter dans l'assemblée des états, et l'ordre des bourgeois, l'ordre des paysans, étaient représentés à ces états. Il fut un temps même où leur voix exerçait une influence marquée. Mais peu à peu la fortune et l'influence des deux ordres supérieurs grandirent. Les hautes fonctions dont ils étaient investis, les priviléges qu'ils obtinrent renversèrent l'équilibre qui devait exister entre eux et le peuple. Les bourgeois et les paysans ne remplirent plus, dans les diètes, qu'un rôle timide et passif. L'aristocratie se trouva seule aux prises avec la royauté.

Il y avait ainsi dans l'état deux pouvoirs rivaux l'un de l'autre, qui vivaient dans une sorte d'accord hostile, cherchant tous deux à s'agrandir, à se créer

des partisans, à étendre leurs attributions, et fatiguant le royaume par leur lutte sourde et leurs continuels tiraillemens. Si le roi était le plus fort, l'aristocratie courbait la tête; mais au premier changement de gouvernement, à la première apparence de faiblesse, elle reparaissait avec le souvenir de l'injure qu'elle avait reçue et le désir ardent de se venger. Gustave Wasa la gouverna par sa sagesse; Charles XI la dompta avec sa main de fer; Charles XII la traita avec un dédain de héros. Elle se releva à l'avénement d'Ulrique Éléonore au trône, et réduisit la royauté à un état de nullité complète. Le pouvoir qu'elle s'était arrogé se prolongea pendant tout le règne d'Ulrique, de Frédéric Ier et de Frédéric-Adolphe. Elle s'affaiblit elle-même par ses rivalités de parti et ses dissensions. Elle perdit aux yeux du peuple tout son prestige par ses fausses mesures et sa vénalité. Quand Gustave III parut, il leva sur elle son sceptre de jeune roi, et le sénat orgueilleux, qui la veille encore lui prescrivait des lois, trembla de se sentir si faible et s'inclina humblement devant lui.

Nous ne faisons qu'indiquer ici les principaux évènemens de cette chronique du Nord. Nous y reviendrons plus tard.

Peu d'histoires sont aussi variées, aussi dramatiques que celle de Suède. La première époque surtout, l'époque païenne, et celle de l'union de Calmar jusqu'à la souveraineté bienfaisante de Gustave Wasa, sont une suite continuelle de discordes intestines, de guerres passionnées et de calamités publiques.

Dans cet état permanent d'anarchie, dans cette misère de tout un peuple qui ne trouvait encore dans son commerce et son agriculture qu'une ressource insuffisante à ses besoins, les lettres, les arts, les institutions pacifiques ne pouvaient que surgir avec peine et se développer très lentement. Le flambeau lointain de la civilisation apparaissait au milieu de cette barbarie comme le rayon douteux d'une étoile au milieu des nuits sombres du Nord. Une heure de calme, une ligne d'azur dans le ciel, la laissent apparaître, puis un nuage revient et la dérobe à tous les regards.

Le christianisme, prêché par saint Ansgard au IXe siècle, ne prit racine en Suède qu'au XIIe. Au XIe, les païens offraient encore, dans le temple d'Upsal, des sacrifices aux dieux scandinaves et massacraient dans la forêt saint Étienne. Lorsque les missionnaires eurent enfin vaincu le culte scandinave, lorsqu'ils eurent converti les nobles et converti le peuple, ils fondèrent, comme partout, des cloîtres et des écoles. Mais ces écoles étaient mal gouvernées et peu fréquentées. Le cri de guerre résonnait trop souvent à la porte des couvens, pour ne pas ébranler dans leur retraite l'humeur belliqueuse de tous ces hommes issus d'une race de pirates et de soldats. Les enfans de Suède, élevés comme des aiglons dans l'indépendance de leurs montagnes, sentant leur force et leur audace, se résignaient difficilement à se courber sous le poids de la discipline monastique, tandis qu'ils pouvaient courir les chances glorieuses d'une bataille, et ceux qui avaient reçu la consécration de prêtre, ou revêtu le froc, ne renonçaient pas à porter la cotte d'armes. Dans ce temps-là, le monastère avait ses créneaux, les religieux se défendaient

avec le glaive comme avec l'excommunication, les évêques montaient à cheval la lance au poing et conduisaient eux-mêmes leurs vassaux au combat.

« Toute la science des religieux, dit un écrivain protestant (1), consistait à chanter la messe, à prononcer quelques mauvais sermons, et à défendre les priviléges de leurs cloîtres et les immunités de leur église. » Cependant c'étaient eux qui marchaient en tête de toutes les études. C'étaient eux qui, au XVe siècle, exerçaient la médecine, s'occupaient de chimie, de mécanique et d'astronomie; et quand on trouvait quelque instruction ailleurs, on en était surpris (2). Des religieux, dont on ignore le nom, écrivirent, au XIVe siècle, un livre sur la nature des plantes et des pierres, un autre sur la médecine, un troisième sur la vertu des simples. Les simples n'entraient pourtant alors que comme un accessoire dans les cures de maladies. On avait recours aux prières, aux neuvaines, plus qu'aux remèdes physiques, et les pauvres malades attendaient d'un miracle les secours qu'ils ne pouvaient attendre de la science.

Au XIVe siècle, un autre religieux, dont on ignore également le nom, écrivit un livre sur la structure du corps humain et sur la digestion. Au XVe siècle, un moine de Wadstena construisit à Upsal un globe sphérique, où l'on voyait le mouvement de la lune et des planètes. Un autre enfin composa un calendrier ecclésiastique dont on se servit long-temps en Suède. C'étaient les religieux aussi qui rédigeaient, en mauvais latin, il est vrai, les chroniques du temps, et c'étaient eux qui dirigeaient les écoles. Les premières écoles dont il soit fait mention dans les annales de la Suède, datent du XIIIe siècle. Ce sont celles de Linkœping et d'Upsal. Plus tard, chaque chapitre métropolitain, chaque couvent eut la sienne. Mais elles étaient inférieures encore à celles du Danemark, et nous avons vu ce qu'on apprenait là, un peu de mauvais latin, quelques homélies, des règles arides de grammaire, et, sur la fin, des subtilités philosophiques que l'on prenait pour de la philosophie. Beaucoup de jeunes gens s'en allaient alors chercher, dans les pays étrangers, une instruction plus étendue. En 1290, le sénateur André And acheta une maison à Paris pour les étudians pauvres de la Suède. En 1373, sainte Brigitte leur en donna une à Rome (3).

En 1478, Sten Sture fonda l'université d'Upsal, mais tous ses efforts ne purent lui donner qu'une existence très incertaine. Elle languit faute de ressources, faute de maîtres habiles, et ne se ranima que cent cinquante ans plus tard, sous le règne de Gustave-Adolphe. La science était alors si chétive et si peu répandue, que l'on citait comme une rareté l'archevêque Trolle, parce qu'il savait le grec (4). Les livres étaient rares, et le parchemin si cher,

(1) Stiernmann, *Tal om den lærda Vettenskapers Tilstand i Svearike, under Hedendoms och Pafvedoms Tiden.*

(2) Il est dit d'un homme qui mourut en 1391 : *Laicus litteratus tamen.*

(3) Sur la façade de cette maison, Léon X fit graver cette inscription, qui depuis a été effacée :

Domus sanctæ Brigittæ de regno Suethiæ instaurata.

(4) Geiier, *Svenska Folkets historia*, tom. I, pag. 333.

que, faute de pouvoir s'en procurer, on écrivait parfois sur l'écorce de bouleau. En 1317, on paya pour un missel dix marcs d'argent fin, ce qui équivaut à 90 riksdales de la monnaie actuelle (180 francs) (1). Cependant il y avait çà et là quelques bibliothèques. En 1292, le chanoine Heming d'Upsal donna, par son testament, à André Calis, des livres de logique, de grammaire, d'histoire naturelle, les œuvres de Lucain et de Virgile. Dans un inventaire de la bibliothèque d'Upsal fait en 1369, on trouve plusieurs bibles, des livres de théologie et de droit canon, deux histoires de l'église, quatre légendes de saints, une description de la terre de Chanaan. En 1409, le cloître des dominicains de Wisby reçoit, par testament, une partie des œuvres d'Ovide. Il y avait, s'il faut en croire les anciennes annales, dans un autre cloître de l'île de Gothlande, une bibliothèque qui ne renfermait pas moins de 2,000 manuscrits (2). Mais la tendance des esprits n'était pas encore tournée du côté des études classiques. On abandonnait Cicéron pour une glose, et Virgile pour une litanie. Ces bons religieux du moyen-âge se trouvaient si bien de leur latinité barbare, qu'ils ne songeaient point à la corriger par de meilleures études. Le Danemark, sous ce rapport, était encore plus avancé que la Suède. Il y a eu, sur la fin du XII[e] siècle en Danemark, un évêque, Absalon, qui était un homme de goût, un homme instruit et dévoué à l'étude de l'antiquité classique. Il y a eu à la même époque deux historiens corrects et élégans : Saxo Grammaticus et Sveno Aggonis. Il n'y a eu en Suède que de mauvaises chroniques rimées sans esprit et sans forme, quelques recueils de sentences proverbiales grossièrement versifiées, et des légendes de saints.

L'imprimerie fut cependant introduite ici dix ans plus tôt qu'en Danemark. Il y en avait une en 1476 à Upsal, une autre en 1482 à Stockholm, une autre en 1490 à Wadstena. Le premier livre imprimé que l'on connaisse date de 1483. C'est un in-4° de 289 pages, qui parut à Stockholm sous le titre de *Dialogus creaturarum optime moralisatus omni materiæ morali jocundo et edificativo modo applicabilis*. La seconde est la légende de sainte Catherine (3).

La langue islandaise resta long-temps en usage à Upsal. Les rois avaient coutume d'appeler les scaldes à leur cour. Il y en avait encore un en 1265. La langue suédoise se développa fort lentement. D'un côté, les prêtres, les religieux, qui étaient alors les seuls hommes doués de quelque connaissance, la négligeaient pour parler leur mauvais latin; de l'autre, les rois et les hommes de leur cour employaient encore la vieille langue scandinave. Au XIV[e] siècle, sous le règne d'Albert de Mecklembourg, elle subit d'une manière notable l'influence de l'Allemagne, et l'influence du Danemark, à partir du règne de Marguerite. Cependant elle est restée beaucoup plus près de l'islandais que la langue danoise. Elle a conservé, dans toute leur identité, un grand nombre de mots, de tournures grammaticales et de terminaisons sonores appartenant

(1) Frondin, *Vitterhets Academiens Handlingar*, tom. IV.

(2) G. Wallins, *Gothlandske Samlingar*, pag. 48.

(3) *Vita seu legenda cum miraculis dominæ Katharinæ filiæ S. Brigittæ*. Réimprimée à Rome en 1555.

à l'Islande. Si de la langue écrite on passe au dialecte du peuple dans quelques provinces, on y retrouvera plus d'analogie encore avec l'ancienne langue scandinave. C'est ainsi, par exemple, que les Dalécarliens ont encore dans leur idiome de montagnards toutes les formes de verbes et les déclinaisons compliquées de l'Islande (1).

Le premier monument de la prose suédoise est une lettre d'amour, une lettre de six pages, écrite par une religieuse du couvent de Wadstena à celui qu'elle aimait. Elle date de 1498. A cette époque, la langue n'était pas encore formée. L'amour allait plus vite que les grammairiens. Cette lettre de sœur Ingride est un naïf mélange de tendresse profane et de piété mystique. C'est l'œuvre d'un jeune cœur qui aime, qui croit, et qui parle de son amour avec candeur et abandon. Hammarskœld place cette production d'une époque inculte bien au-dessus de l'épître tant vantée d'Héloïse, par Pope, et il a raison. Il y a entre les vers élégans du poète anglais et ces pages si simples d'une pauvre religieuse, toute la différence qui existe entre le développement artificiel d'une pensée et la libre et franche expression de l'ame. Qu'on me permette de citer quelques passages de cette lettre. On y verra que le cœur est toujours le plus éloquent des poètes.

« Tu m'as dit, ma très chère joie (*min allrakœraste gladie*), que je ne devais jamais douter de l'amour que j'ai trouvé en toi; et aussi long-temps que je vivrai, je veux croire aux tendres paroles que tu m'as fait entendre le soir de sainte Barbe. Si tu savais, mon cher bien-aimé, combien de fois, depuis ce temps, j'ai pensé à toi et comme mon cœur brûle dans ma poitrine, tu ne t'étonnerais pas de me trouver pâle et défaite, quand tu viens me voir! Lorsque je me regarde dans le petit miroir que tu m'as donné, il me paraît que je ressemble à une statue inanimée plutôt qu'à une créature humaine. Tu t'es insinué si avant dans mon cœur, que je ne puis le dire à personne qu'à toi. Il m'est bien difficile d'arriver jusqu'au bout de mon *Ave Maria* ou de réciter quelque *Pater noster*, sans penser à toi. Même pendant la messe, je pense à ta charmante figure et aux heures que nous avons passées ensemble. Je crois que je n'ai besoin de confesser cela à personne. Il faudra pourtant un jour que je souffre à cause de toi; mais je mets mon espérance dans notre sainte mère de Dieu, dans sainte Brigitte et dans les puissances du ciel.

« Tu sais que je ne suis pas entrée ici de mon plein gré. Mes parens peuvent retenir mon corps dans cette prison, mais mon cœur et mes pensées ne seront pas de si tôt enlevés au monde. Je suis une créature de chair et d'os, et la chair est fragile, comme dit saint Paul. De toutes les douleurs de ce monde, rien ne me semble plus triste que de ne pouvoir vivre et mourir avec toi. Tu te souviens peut-être du premier entretien que nous eûmes ici ensemble. Je te disais alors que ni joie, ni chagrin ne pouvaient me faire oublier la douleur de vivre loin de toi. Nous voilà maintenant séparés, et s'il plaît à Dieu de te rappeler de cette vie avant moi, je remplirai la promesse que je t'ai faite : je te garderai jusqu'à mon dernier jour une place dans mon

(1) *Historiola linguæ dalekarliæ a Næsman*, in-4°, Upsal, 1733.

cœur désolé. Mais si je meurs la première, oh! prie Dieu pour ma pauvre ame; prie pour que nous nous retrouvions tous deux au ciel!

« Sous cette robe blanche dont on m'a revêtue, il y a un cœur noir de tristesse, plein de regrets, et qui restera ainsi jusqu'à ce qu'il repose dans le tombeau. Mais chaque fois que je pense à toi, ma chère joie, j'éprouve une douce consolation. Il me semble qu'au milieu de ma prison je me trouve dans tes bras. Te rappelles-tu le jour où nous étions dans la forêt et où tu chantais près de moi? J'y ai souvent songé avec des larmes et des soupirs. Te rappelles-tu ce que tu chantais :

« L'oiseau gazouille joyeusement dans le bois et reste muet dans la cage. »

C'était là ce qui devait m'arriver. J'ai été l'oiseau joyeux de la forêt. A présent je suis le pauvre oiseau enfermé dans la cage. Quoique tout cela se soit passé dernièrement, il me semble qu'il y a long-temps, et je voudrais de grand cœur souffrir la mort la plus cruelle pour pouvoir goûter encore une fois le bonheur que j'éprouvais alors près de toi.

« Tu as toujours mis tant d'empressement à faire ce que je désirais! Viens, mon bien-aimé, passer une heure au couvent. Je te rencontrerai dans le parloir extérieur. N'oublie pas de m'écrire quelques mots par Pierre Nilsson. Songe au jour où j'étais assise sur tes genoux tandis que tu chantais. Tu me disais alors que ton cœur pourrait se briser et se partager en autant de morceaux qu'il y a de feuilles sur les arbres, avant que ton amour pour moi se refroidît. Hélas! chaque fois que je vais dans le jardin et que je regarde les arbres, je pense à tes chères paroles. Je ne peux plus écrire. Ma plume tremble dans ma main. Mon cœur tremble dans ma poitrine. Dieu veuille que tu m'aimes autant que je t'aime; car mon amour pour toi ne finira qu'avec ma vie (1). »

On trouve encore quelques pages de prose d'un ton assez pur dans les légendes de saints. Quant à la poésie, elle resta en arrière. Mais il y avait alors la poésie traditionnelle, la poésie populaire, qui se perpétuait d'une génération à l'autre par le récit ou par le chant, qui, dans la cabane du paysan, dans les paisibles veillées du bourgeois des petites villes, ranimait encore le cœur du vieillard et faisait battre celui de la jeune fille. Cette poésie ressemble beaucoup à celle d'Ecosse, d'Allemagne, de Hollande et de Danemark. Le recueil suédois publié par M. Geiier renferme plusieurs pièces que l'on dirait calquées sur celles du *Borders Minstrelsy* de Walter Scott, des *Reliquies* de Percy, du *Wunderhorn* de Brentano, et du *Kæmpeviser* de Syr.

Les sources où l'on a puisé pour composer le recueil du *Kæmpeviser* sont cependant plus riches et plus abondantes, sans doute parce que les Danois

(1) Le couvent de Wadstena fut très renommé en Suède. Il existait déjà au XIIe siècle; mais il était loin d'être alors aussi important qu'il le devint plus tard. Au XIVe siècle, sainte Brigitte y fonda une communauté d'hommes et de femmes. En 1388, une partie de l'édifice fut consumée. La reine Marguerite le fit reconstruire. La lettre que nous avons rapportée est extraite d'un recueil de différentes pièces écrites dans ce couvent. Tous les bibliographes s'accordent à en reconnaître l'authenticité.

étaient plus près des chroniques d'Allemagne et des chroniques d'Islande. La poésie populaire de Suède et celle de Danemark sont, du reste, tellement apparentées qu'il n'y a souvent entre les chants de l'une et de l'autre qu'une légère différence d'idiome et de forme. Les deux peuples provenaient de la même origine. Ils avaient les mêmes traditions, le même culte, la même langue. La nature n'avait mis entre eux qu'une barrière étroite et facile à franchir. Ils se voyaient d'une des rives du Sund à l'autre. Ils se rencontraient à chaque instant sur les flots de la mer Baltique; par leurs relations en temps de paix comme en temps de guerre, l'histoire de l'un devenait l'histoire de l'autre. Plus d'une fois les Suédois empruntèrent, pour composer leurs chants, un héros au Danemark, et les Danois leur firent le même honneur.

Il y a pourtant dans le *Folkvisor*, comparé au *Kœmpeviser*, une teinte moins sombre, quelque chose de plus tendre et de plus humain. Ce qui apparaît souvent dans cette poésie du peuple suédois, c'est le tableau de l'amour. C'est l'amour candide et fidèle dont rien n'altère l'espoir, dont rien n'ébranle la croyance, qui se console du passé en songeant à l'avenir, qui, penché sur le lit de mort, attend dans un autre monde le bonheur qu'il a vainement rêvé dans celui-ci.

Un voyageur part pour les pays étrangers et dit à celle qu'il aime : « Combien de temps m'attendras-tu? — Je t'attendrai quinze ans, » lui répond-elle. Il revient au bout de quinze ans et la trouve fidèle et tendre comme le jour où il l'a quittée.

Un jeune homme tombe malade. Sa fiancée va le voir et s'asseoit sur son lit. Il se fait apporter tout ce qu'il possède de plus précieux. Il lui donne ses anneaux, ses chaînes d'or. « Pourquoi me donnes-tu tout? lui dit-elle. N'as-tu pas des frères et des sœurs? — Mes frères et mes sœurs, répond le malade, trouveront un appui dans ce monde; mais toi, quand je serai mort, tu n'auras plus personne pour te consoler. » Quelques instans après, on sonne la cloche funèbre pour lui, et le lendemain on la sonne pour elle.

Un chevalier, poursuivi par ses ennemis, s'est retiré avec celle qu'il aime dans une île déserte. Une troupe nombreuse d'hommes armés s'avance pour s'emparer de lui. Il est seul contre tous, et pourtant il ne cède pas. La jeune fille lui apporte elle-même sa longue épée, lui lace sa cuirasse sur les épaules. Il combat pour elle et à côté d'elle. Il s'élance au-devant de ses adversaires et les renverse autour de lui.

Quelquefois une idée de mœurs barbares se mêle à un sentiment évangélique. Tel est, par exemple, le chant de Karine :

« La petite Karine servait dans la demeure d'un jeune roi. Elle brillait comme une étoile entre toutes les jeunes filles.

Elle brillait comme une étoile entre les jeunes filles. Le roi l'appelle et lui dit :

Écoute, Karine, veux-tu être à moi? je te donnerai des chevaux pommelés et des selles d'or.

— Les chevaux pommelés et les selles d'or ne me conviennent pas. Donne-les à ta jeune reine, et laisse-moi mon honneur.

— Écoute, Karine, veux-tu être à moi? je te donnerai une couronne d'or rouge.

— Ta couronne d'or rouge ne me convient pas. Donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi mon honneur.

— Écoute, Karine, veux-tu être à moi? je te donnerai la moitié de mon royaume.

— La moitié de ton royaume ne me convient pas. Donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi mon honneur.

— Écoute, Karine, si tu ne veux pas être à moi, je te ferai mettre dans le tonneau rempli de pointes de fer.

— Si tu me fais mettre dans le tonneau rempli de pointes de fer, les anges de Dieu verront que je ne l'ai pas mérité.

Les valets du roi s'emparent de la petite Karine et la roulent dans le tonneau.

Alors deux blanches colombes descendent du ciel et prennent la petite Karine. On n'avait vu venir que deux colombes. En ce moment on en vit trois. »

Quelquefois aussi l'idée barbare l'emporte sur tout le reste. La scène la plus dramatique est racontée avec le plus grand sang-froid. Une jeune fille a été empoisonnée chez sa nourrice par l'ordre de sa belle-mère. Elle rentre chez elle avec les angoisses de la mort, et sa belle-mère lui dit :

— Ma douce fille, où as-tu été si long-temps? — J'ai été chez ma nourrice, ma chère belle-mère, voilà pourquoi j'ai si mal.

— Qu'as-tu mangé chez ta nourrice? — Deux petits poissons; voilà pourquoi j'ai si mal.

— Que souhaites-tu à ton père? — Je lui souhaite les joies du ciel.

— Que souhaites-tu à ta mère? — Le bonheur du paradis.

— Que souhaites-tu à tes frères? — Un navire flottant sur l'eau.

— Que souhaites-tu à ta sœur? — Des bijoux et des cassettes d'or.

— Que souhaites-tu à ta belle-mère? — Les ténèbres de l'enfer.

A côté de ces vers, qui dépeignent si tranquillement le crime, on en trouve d'autres qui expriment d'une manière énergique la puissance du remords par un symbole.

Une jeune fille qui se promène au bord de la mer avec sa sœur, dont elle est jalouse, la précipite dans les flots. Un ménestrel, en passant sur le rivage, trouve le corps inanimé de la victime. Il lui coupe les cheveux et en fait des cordes pour sa harpe; puis il s'en va chanter dans la maison où elle demeurait, et la coupable, en entendant le son de cette harpe merveilleuse, tombe morte.

Il y a aussi çà et là, dans ces chants de la Suède, quelques jolies fictions de sentiment cachées sous une allégorie. Telle est celle de ce chevalier qui promet à une jeune fille de lui faire voir les sept montagnes d'or. La jeune fille n'a jamais cru à toutes les merveilles qu'on lui raconte; mais son cœur est ému, son imagination est séduite. Elle entre dans le paradis de l'amour, et elle voit les sept montagnes d'or.

Telle est celle qui exprime la puissance du chant. Une pauvre petite bergère chante si bien, que le roi la fait venir auprès de lui. Il lui fait donner à

la place de sa robe de laine des vêtemens de martre zibeline, des bas de soie, des agrafes d'or; puis il la prie de chanter. Mais la bergère, étonnée de tout ce qu'elle voit, ne peut chanter, et demande à retourner auprès de ses chèvres. Le roi lui offre de riches habits, des anneaux d'or, un navire, et la bergère répond : Tous ces biens que vous m'offrez ne sont pas faits pour moi. Laissez-moi retourner auprès de mon troupeau. Il lui offre la moitié de son royaume, et elle refuse. Il lui offre son amour. Alors elle chante, et le roi et les hommes de sa cour se mettent à danser. Après cela, la bergère veut partir; mais le roi la nomme reine et lui donne sa couronne d'or.

La Suède a puisé, comme le Danemark, sa poésie populaire à plusieurs sources. Elle a gardé du paganisme la tradition du marteau de Thor, des perfidies de Loke, des Elfes qui dansent dans les forêts, des *Hœgspelare*, des *Strœmkarle* qui soupirent dans les fontaines et chantent dans les cascades. Le christianisme lui a donné ses légendes de saints et ses miracles L'Islande lui a appris ses histoires de guerre et de pirates, l'Allemagne ses contes de chevalerie. Elle a chanté elle-même les évènemens qui se passaient autour d'elle, les rois dont elle voulait célébrer la sagesse, les héros dont elle admirait le courage. Elle a chanté ses joies et ses douleurs. Tous ces chants improvisés ainsi dans un moment d'émotion, et répétés par la foule, présentent aux regards de celui qui veut les étudier sérieusement, tantôt un tableau de mœurs fidèle et intéressant, tantôt une scène fictive, riche de sentiment et de poésie, tantôt la peinture d'un caractère, le récit d'un fait qui peuvent servir à l'historien.

Voici un autre point assez curieux à observer. C'est dans ces recueils de chants populaires qu'il faut chercher les premières traces de composition dramatique parmi les habitans du Nord. Les hommes qui vivent sous cette rude température des régions boréales ne connaissent guère cette vie extérieure, cette vie de *forum* des populations méridionales. Dans les campagnes, ils habitent une maison à l'écart et restent isolés l'un de l'autre. Dans les villes, ils subissent encore l'influence du climat, et l'éducation qu'on leur donne, les habitudes qu'ils prennent dès leur enfance, sont en quelque sorte indiquées par cette atmosphère variable et froide qui les menace dès qu'ils posent le pied dans la rue. Ainsi ils s'accoutument à une vie sédentaire. Ils aiment leur intérieur, leurs travaux patiens pendant le jour et leur cercle de famille le soir. Que l'on se représente un pays comme la Suède, où toutes les habitations sont dispersées à travers champs, où l'on ne trouve que quelques petites villes à de longues distances l'une de l'autre, et quelques villages dans deux provinces; il est facile de concevoir que l'art dramatique, fût-ce même l'art le plus simple et le moins exigeant, ne peut guère se développer dans de telles contrées. Polichinelle aurait trop à faire de courir d'un châlet à l'autre pour montrer sa joyeuse humeur, et Colombine n'aurait jamais la force de traverser tant de sentiers rocailleux, de gravir tant de montagnes, pour jouer ses naïves pastorales avec Arlequin.

Les paysans de chaque paroisse ne se réunissent qu'une fois par semaine

pour aller à l'église. Le reste du temps, ils sont disséminés de part et d'autre, l'été dans les villes, l'hiver dans leur demeure. Ils sont là autour de leur foyer comme ces anciens Scandinaves dont parlent les sagas, les femmes filant la laine, les hommes buvant la bière, ou préparant leurs instrumens d'agriculture.

Dans ces longues veillées qu'ils passent ainsi à la lueur d'une lampe pâle, au bruit du vent qui gronde, ils ont cherché à se créer une distraction, et ils l'ont trouvée dans leurs contes et leur poésie. Ils récitent ces contes en changeant de ton selon la nature des évènemens ou le caractère des personnages. C'est une espèce d'exercice déclamatoire, et la frayeur qu'ils excitent, le cri de surprise qui s'échappe de côté et d'autre au moment de la catastrophe, remplacent pour eux les bravos du parterre et l'éloge du journaliste. Beaucoup d'entre eux s'appliquent à étonner les auditeurs par l'habileté de leur récit, et l'on cite dans la paroisse un bon conteur comme on cite parmi nous un jeune premier ou un père noble. Leurs chants traditionnels n'ont pas moins d'importance. Les uns sont purement lyriques; on les chante sur une mélodie simple, dont chacun répète le refrain; d'autres sont dialogués, et par le fait qu'ils racontent, par la forme que le poète leur a donnée, ils ressemblent à des scènes de tragédie. Le plus souvent, cependant, ces chants ont le caractère épique. Ce sont des pages détachées d'une longue histoire, des fragmens de la vie morale, de la vie belliqueuse de tout un peuple. Il ne manque qu'un Homère pour en faire une Iliade.

Dans leur poésie populaire, les Danois ont de plus que les Suédois un chant particulier, connu sous le nom de *lek*. C'est celui-là surtout qui présente des intentions de jeu scénique. Le lek n'est parfois qu'un morceau fort court, destiné seulement à rassembler plusieurs personnages et à peindre diverses situations. C'est une espèce de *libretto* complété par la danse, par la pantomime, par la musique. Une société suédoise le prend et se distribue les rôles. Chacun est acteur dans cette comédie de famille, car ceux qui n'ont point de part au dialogue s'associent au chœur qui répète le refrain du lek ou aux danses qui l'accompagnent. Quelques-unes de ces petites pièces sont d'une nature burlesque. Les jeunes gens les jouent en faisant diverses contorsions. D'autres ont un caractère licencieux. Dans les contrées du Midi, elles ne pourraient être représentées sans danger. Dans le Nord, si une famille de paysans s'avise de les jouer, elles ne servent souvent qu'à prouver la pureté de ses mœurs. Enfin, il en est qui sont d'une nature tendre et gracieuse et d'une simplicité antique : tel est, par exemple, ce charmant lek de Vendela, où toutes les puissances de l'ame se montrent absorbées dans le sentiment de l'amour.

Une jeune fille est assise sur une chaise, la tête couverte d'un voile, les deux mains l'une près de l'autre, balançant le corps, comme si elle ramait. Plusieurs personnes passent en chantant, en dansant autour d'elle, et lui disent :

« Pourquoi es-tu assise là? Pourquoi rames-tu? pourquoi rames-tu, belle Vendela?

LA JEUNE FILLE.

Il faut que je rame, il faut que je rame; l'été vient, le gazon croît.

LES DANSEURS.

Je l'ai appris aujourd'hui, je l'ai appris hier : ton père est mort; il est dans le cercueil, belle Vendela.

LA JEUNE FILLE.

Grand bien lui fasse! grand bien lui fasse! Mon fiancé vit encore. »

Les danseurs lui apprennent ensuite la mort de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. La jeune fille, qui n'a qu'une seule pensée dans l'ame, se console de tout en disant : « Mon fiancé vit encore. » Les danseurs continuent leur chant et s'écrient :

« Je l'ai appris aujourd'hui, je l'ai appris hier : ton fiancé est mort; il est dans le tombeau, belle Vendela. »

A ces mots la jeune fille tombe sur sa chaise, évanouie.

Les danseurs lui disent :

« Lève-toi, lève-toi, belle Vendela; ton père vit encore. »

La jeune fille, plongée dans la douleur, répond : « Grand bien lui fasse! grand bien lui fasse! Mais mon fiancé est mort. »

Les danseurs font ensuite revivre sa mère, ses frères, ses sœurs, et elle parle toujours de son fiancé.

Enfin les danseurs s'écrient : « Lève-toi, lève-toi, belle Vendela, ton fiancé vit encore. »

La jeune fille se lève toute joyeuse, et chasse ceux qui l'ont affligée (1).

Ces chants populaires de la Suède ont été, comme ceux du Danemark, composés à différentes époques. Les uns remontent, par la tradition, jusqu'aux plus anciens souvenirs scandinaves; d'autres datent du temps de la réformation, du règne de Gustave Wasa. Ils sont écrits dans un style simple, uniforme, et coupés ordinairement par strophes de quatre vers. Deux de ces vers forment un refrain qui n'a souvent aucun sens, et semble n'avoir été placé là que pour aider l'improvisation de celui qui les compose ou la mémoire de celui qui les récite. On ignore du reste complètement par qui ils ont été écrits et en quelle année.

Tous ces chants ont été long-temps oubliés, méconnus : le XVIIe siècle, préoccupé de ses études classiques, ne songeait pas à les lire; le XVIIIe, tout dévoué à la versification académique, ne comprenait pas ce qu'il y avait de force et de saveur dans cette poésie du peuple. Le XIXe, plus intelligent, l'a réhabilitée. En 1814, MM. Geiier et Afzeliers, tous deux poètes, publièrent, sous le titre de *Folkvisor*, un recueil de ces chants, qui obtint dans toute la Suède un grand succès (2). M. Arwidsson vient d'en publier un tout nouveau et plus étendu (3).

X. MARMIER.

(1) *Nordens œldsta Skaderpel af J. Er. Rydquist.*

(2) *Svenska Folkvisor*, 3 vol. in-8° avec musique. L'ouvrage est aujourd'hui complètement épuisé.

(3) *Svenska Fornsanger*, 3 vol. in-8°. Les deux premiers seulement ont paru.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1838.

On ne dira pas que la session de la chambre des députés languit à son déclin. La discussion des crédits d'Alger, si complète et si animée, s'est terminée par le vote de ces crédits; ce qui n'empêchait pas certains journaux de dire, ce jour-là même, que le ministère échoue dans tous ses projets.

M. Duvergier de Hauranne a ouvert, dans cette discussion, la série des attaques contre le ministère, ou plutôt contre notre possession d'Alger; car M. Duvergier et M. Jaubert forment, avec quelques autres membres de la chambre, un parti anti-africain, qui s'applique à amener l'évacuation de l'Algérie. Il faut se hâter d'ajouter que ce parti a déjà diminué dans la chambre, et que le vote des crédits d'Alger le réduira encore à un plus petit noyau.

Quand nous disons que M. Duvergier et ses amis veulent l'abandon d'Alger, nous n'entendons pas dire qu'ils proclament hautement l'exécution de cette mesure. M. Jaubert lui-même ne touche ce chapitre qu'en plaisantant; mais en se bornant à accorder des crédits pour le casernement et les hôpitaux, en répandant l'inquiétude et l'alarme, en exagérant les maux de l'occupation, maux inévitables que la France a eu à subir, à divers degrés, en Grèce, en Espagne, en Belgique, et partout où elle a envoyé ses soldats, depuis dix ans, même pour des expéditions pacifiques; en démontrant l'impossibilité de garder ce qu'on a conquis, on marche assez ouvertement au but qu'on se propose. Il est vrai qu'on y marche seul, et que la chambre a ouvertement refusé de suivre, en cette voie comme en beaucoup d'autres, M. Duvergier de Hauranne et ses amis.

Notre possession d'Afrique a encore d'autres adversaires dans quelques hommes qui ont pris part à l'administration de l'Algérie, et qui, bien que très capables, se sont laissé effrayer par des difficultés toutes nouvelles pour eux. Il faut encore ranger dans cette catégorie un ou deux membres des commissions qui ont été visiter Alger et notre territoire d'Afrique. Tels sont M. Bresson et M. Desjobert. Il est à remarquer que ce n'est que dans l'ordre

civil que s'offre, parmi les fonctionnaires, cette répugnance pour le maintien de notre domination en Afrique, ce qui prouverait, comme l'a dit le général Bugeaud, que le système d'occupation militaire est encore le seul qui convienne à cette conquête, et que le temps de l'administration civile n'est pas venu. C'est là toute la conséquence que nous tirons du discours de M. Bresson et des écrits de M. Desjobert. Le général Bugeaud dit bien, il est vrai, qu'il n'aime pas l'Afrique; mais il n'a pas même la pensée de l'abandonner; et à défaut de goût, il s'est fait un devoir de donner au gouvernement tous les moyens de s'y maintenir. M. Bresson, au contraire, se livre entièrement à ses goûts en pareil cas, et son vote, favorable aux crédits, il est vrai, était conçu en termes qui nous eussent fait voter dans un sens tout contraire, si nous avions prononcé un tel discours.

M. Th. Jouffroy, qui n'a pas eu, comme M. Bresson, la faculté d'étudier long-temps et de près la terre d'Afrique, a jugé avec un sens parfait de la nature de domination qu'on pourrait y exercer. M. Bresson dit que les Turcs sont tombés un jour de leur puissance en Afrique, parce qu'ils avaient une armée et pas de peuple. Il nous semble qu'ils se sont maintenus si long-temps dans ce pays, justement parce qu'ils avaient laissé à ce peuple arabe son organisation et ses mœurs. M. Bresson a ajouté que nous ne pourrions pas fonder notre domination en Afrique, parce qu'il y a entre nous et les Arabes une haine inextinguible; et un journal, citant cette phrase, a ajouté, entre deux parenthèses, que le ministère paraissait consterné de cette déclaration. Voilà en effet de quoi éprouver une grande consternation, et c'est là une déclaration bien nouvelle! Pense-t-on que, malgré la communauté de mœurs et de religion, les Arabes vissent d'un œil plus favorable les Turcs, qui les accablaient d'avanies et d'exactions? Soyons justes envers les Arabes, respectons leurs croyances, et nous aurons non pas leur amour, car on n'a jamais d'amour pour ses conquérans, mais leur soumission, et c'est tout ce que nous pouvons exiger d'eux. Dire, comme l'a fait M. Molé, en répondant à M. Bresson, qu'il n'y a pas de haine inextinguible, c'est parler comme doit le faire le chef d'un ministère qui s'efforce de répandre la civilisation en Afrique, et d'arriver, par la paix, à se rapprocher des Arabes. Il était juste aussi de répondre à ce mot, au moins imprudent dans la bouche d'un agent du gouvernement; mais en lui-même ce mot a peu d'importance, et l'opposition, qui semble tant tenir à nous voir haïs, a eu grand tort de s'en féliciter. M. l'intendant d'Afrique voulait aussi qu'on gouvernât l'Algérie en opposant Achmet-Bey à Abd-el-Kader. La France doit gouverner de plus haut; d'ailleurs, s'il était vrai que la France fût aussi profondément et aussi généralement haïe en Afrique que le dit M. Bresson, nous créerions, dans ce cas, deux agens de haine et de révolte au lieu d'un, et ce serait assurément une très fatale mesure.

M. Desjobert va plus loin, mais il est plus conséquent. Il n'y a, selon lui, à recueillir en Afrique que des coups de fusil. A son avis, c'est la seule chose qu'on y reçoive, sans l'avoir apportée. Comme M. Jaubert a des états exagérés des millions dépensés en Afrique, M. Desjobert a une nomenclature

vraiment fabuleuse des soldats qui y ont péri. Il y a une Afrique encore plus meurtrière et plus terrible que celle où nous nous sommes établis, une Afrique où le soleil dévore plus ardemment, où les maladies tuent plus vite : c'est l'Afrique de M. Desjobert, c'est celle dont il a déroulé le tableau devant la chambre. Aussi ne veut-il donner ni un homme, ni un écu pour garder cette Afrique-là. Peu lui importe que nous ayons des ports dans la Méditerranée, en face de Toulon, en face de l'Espagne, en face des Baléares, et vis-à-vis de la Sardaigne. M. Desjobert trouve le port de Toulon assez grand pour nos besoins maritimes, et la question d'Orient, comme toutes les autres questions extérieures, ne dérange pas sa préoccupation particulière. C'est à un degré plus élevé l'esprit de localité, qui domine l'honorable député. Les uns s'élèvent de la commune à la préfecture, les autres élargissent le cercle de la préfecture au département; de plus hardis étendent leurs vues jusqu'au bassin; M. Desjobert embrasse tout l'intérieur de la France. C'est beaucoup, c'est énorme, mais pas encore assez. Alger coûte de l'argent et des hommes à la France; donc tout serait dit en abandonnant Alger. M. Desjobert a terminé son discours en disant que si l'on supprimait l'impôt du sel et Alger, dans la dernière chaumière on s'écrierait : *Vive Alger!* Ce serait là, en effet, un propos de chaumière. Sans doute, on trouve souvent beaucoup de bon sens dans les chaumières; mais on doit trouver quelque chose de plus dans une chambre des députés. Un peu de prévision et de science politique n'y sont pas superflues, et si l'on parvient sinon à supprimer, du moins à diminuer l'impôt du sel, comme nous le désirons, il faut espérer que ce sera à l'occasion de quelque évènement plus favorable à la dignité de la France que ne le serait l'abandon d'Alger.

Ce n'est pas non plus à M. Piscatory qu'on donnera l'épithète d'Africain, que M. Duvergier jette avec ironie aux partisans de la colonisation. Il veut, il est vrai, l'occupation des côtes, mais afin que nos 50,000 hommes soient tout prêts à se rembarquer au premier coup de canon qu'on entendra en Europe. Singulier procédé pour améliorer la situation des dominateurs d'un pays conquis, et pour consolider leur puissance, que de les tenir un pied dans l'eau du rivage! Toutefois M. Piscatory ne ferme pas tout-à-fait les yeux, comme M. Desjobert, sur les avantages d'une double position dans la Méditerranée. Il ne nie pas la bonté des stations maritimes d'Oran, d'Arzew, de Mostaganem, de Bougie, de Bone et de la Calle. Il va même jusqu'à consentir à l'amélioration du port d'Alger. Mais que seraient des positions maritimes toujours menacées de l'intérieur! car certainement la population arabe, abandonnée à elle-même, harcellerait sans cesse nos établissemens, qui ne seraient, comme l'entend M. Piscatory, qu'un refuge pour nos vaisseaux. M. Piscatory félicite cependant de la prise d'Alger la France, qui a obéi, en cela, dit-il, à une mission providentielle qu'elle a reçue de tous les temps depuis les croisades. L'abolition de la piraterie lui était réservée, comme les guerres d'Italie, qui joignirent la civilisation byzantine à celle de l'ouest de l'Europe. Nous pourrions encore chicaner sur ce petit trait d'érudition histo-

rique, car ce fut l'Allemagne qui se chargea la première de ce rapprochement dans ses guerres, qui précédèrent les nôtres; mais nous nous bornerons à parler de la mission que M. Piscatory donne ici à la France. Elle serait bien mal remplie, si nous nous mettions à nous blottir en égoïstes dans l'enceinte fortifiée de quelques ports d'Afrique, et à regarder paisiblement, d'entre les créneaux des murs, les effets de la barbarie qui s'étendrait autour de nous. Il n'y aurait là ni sûreté ni grandeur, et il vaudrait mieux s'en aller tout bonnement d'Afrique avec M. Desjobert, que d'y rester comme le voudrait M. Piscatory.

Nous voudrions que l'Afrique française n'eût que des adversaires comme M. le général Bugeaud. C'est un de ces ennemis tels qu'on se les choisirait à soi-même; mais, malheureusement, on ne choisit pas ses ennemis. On n'aurait à attendre que des attaques loyales d'une ame aussi franche et aussi généreuse. M. le général Bugeaud avait déjà écrit sur Alger une brochure d'un style vif et prompt, pleine de ces expressions familières et naturelles qui distinguent son esprit. M. le général Bugeaud offre dans les camps un peu du caractère que M. Dupin montre au barreau. Il y a dans l'un une sorte de bonne humeur héroïque qu'on dirait empruntée aux compagnons d'armes de Henri IV, comme dans l'autre la rondeur bourgeoise d'un vieux magistrat du parlement. C'est cette modération particulière à nos vieilles mœurs, cette réflexion d'esprit sensé, qui ont fait résister M. Dupin à la tentation de garder un des portefeuilles qu'il a été quelquefois à même d'offrir aux autres, et qui ont arrêté le général Bugeaud au moment où, à la tête d'une belle division, campée le long de la Tafna, il aurait pu tenter la conquête du bâton de maréchal par quelque grande et lointaine expédition jusqu'au Grand-Désert. Le général Bugeaud a admirablement expliqué à la tribune le combat qu'il se livra à lui-même, quand il voyait autour de lui la division d'Oran, belle, jeune et complète, pourvue de tout, quoi qu'en ait dit M. Berryer, la division la plus confiante et la plus brave, qu'il avait déjà conduite aux Arabes de la Sicka en 1836, et qui savait bien, ainsi que son chef, qu'elle marcherait à la victoire. Dans ce moment, le général Bugeaud eut sans doute beaucoup de peine à ne pas tirer l'épée contre Abd-el-Kader, à ne pas obéir au sentiment de la gloire et à ce qu'il appelle militairement l'intérêt de sa division. « Mais, a dit le général Bugeaud, je crus devoir faire céder cet intérêt à l'intérêt du pays, et je dois dire à l'éternel honneur de ma division, qu'elle n'a pas fait entendre un seul murmure dans les rangs, que même j'ai été généralement approuvé, parce que cette division a le véritable sentiment de l'amour du pays. Elle sait très bien que la guerre ne se fait pas dans l'intérêt des armées et de leur gloire, mais toujours dans l'intérêt du pays. » Le long discours prononcé par le général Bugeaud, dans cette discussion, est rempli de traits aussi heureux, et de ces élans d'honneur qui émeuvent même ses adversaires, parce qu'on sent que l'orateur n'est pas dominé par des passions de parti, quoiqu'il soit passionnément d'un parti, qui est celui de la paix et de l'ordre en France, de sa dignité et de sa puissance. C'est un beau rôle que joue là

M. Bugeaud, et c'est aussi un fait qui atteste de la haute civilisation d'un peuple, qu'un général, plein d'ardeur guerrière et d'énergie, venant vanter les avantages de la paix, et faisant le sacrifice des intérêts de sa renommée, de son avancement rapide, à ce qu'il regarde comme les intérêts de son pays.

Trouvez un meilleur langage que celui du général quand il définit la guerre qu'il faudrait faire en Afrique. Il y a deux espèces de guerre, selon lui. Ce qu'il nomme la grande guerre, n'est comparable qu'à ce que tentait Napoléon quand il partait pour Moscou. M. Thiers, dont le regard étendu avait deviné tout ce qui est possible et tout ce qui est impossible en Afrique, avait jugé cette grande guerre comme le fait le général Bugeaud dans son discours et dans sa brochure. On ne dominerait l'Afrique, par ce système de guerre, qu'en formant de grosses divisions, qu'on placerait le plus près possible du désert, afin d'y repousser toute la population qui ne voudrait pas se soumettre. Chaque colonne de 10,000 hommes, et il en faudrait dix, aurait sa sphère d'activité; sa tâche serait d'empêcher les Arabes de se livrer à leurs travaux agricoles, de brûler les moissons, de détruire les semences; et comme le désert ne produit rien, il faudrait bien qu'un jour les Arabes vinssent à merci. Une fois soumis, il faudrait encore les maintenir, et l'occupation du pays par 100,000 hommes serait sans fin. M. Bugeaud ajoute à ces nécessités dix autres colonnes mobiles, destinées à approvisionner les colonnes sédentaires, et un peuple entier de colons européens. Il y a là quelque exagération, et elle était inutile, car une guerre qu'on ferait, même avec 100,000 hommes seulement, ne serait du goût de personne, ni du ministère, ni des chambres, ni du pays.

Reste la petite guerre, et le général Bugeaud s'y entend à merveille. M. Berryer a avancé que le général Bugeaud avait fait la paix, faute de moyens pour faire la guerre. Le général trouve, au contraire, qu'il en avait de trop pour le genre de guerre qu'il eût faite, et qu'il ferait toujours en Afrique. Pas de canons d'abord. Le général Bugeaud dit lui-même, dans son piquant langage, qu'en arrivant en Afrique, il avait trouvé *un grand amour* pour l'artillerie dans l'armée qu'il avait à commander. Le canon, disait-on, éloigne les Arabes. « Éloigner les Arabes! disais-je; mais, au contraire, il faut les rapprocher. » Et cette belle réponse, digne de nos meilleurs temps militaires, est tout un système de guerre. Les Arabes sont des oiseaux, a dit encore M. Bugeaud; ils s'envolent à notre approche. Les villages arabes sont des camps qui fuient, qui s'échappent à douze et quinze lieues de nos colonnes. Donc, ni chariots, ni canons, ni rien qui embarrasse la marche, ou qui la maintienne dans une ligne unique. Avec du canon, on est exposé à ce que les Arabes sachent d'avance les lieux où nos colonnes sont forcées de passer, et leur tendent des embuscades. On ne peut abandonner le matériel; il faut rester et le défendre, et, pendant ce temps, les Arabes harcellent nos flancs et nous déciment. Sans canons et sans bagage, au contraire, on peut prendre l'offensive, et les combats qui duraient tout un jour ne durent que trois quarts d'heure au plus.

Le général Bugeaud était monté à la tribune, non pour défendre son système

de guerre, mais bien son système de paix, et répondre aux détracteurs du traité de la Tafna. Il l'a fait avec le même bonheur. Quant à la forme du traité et aux détails de sa conférence avec Abd-el-Kader, il a prouvé qu'il avait su maintenir en tout point la dignité de la France. Il a démontré que le traité même est favorable à la France. On a dit qu'il avait abandonné à Abd-el-Kader quatorze cent cinquante lieues de terrain; mais Abd-el-Kader les avait déjà. Le général offre de les reprendre avec huit mille hommes, mais il ne se charge pas de les garder, car la domination de l'émir et celle de la France consistent à parcourir cette vaste étendue de pays. Il fallait traiter avec les Arabes ou les exterminer. Pour traiter, il faut un chef, et toutes ces tribus errantes n'en avaient pas. Où donc les trouver? Abd-el-Kader était le seul Arabe qui eût pris de l'influence sur ses coreligionnaires; sa puissance existait, on ne l'a pas faite par le traité de la Tafna; il avait Médéah, Miliana, il commandait jusque dans le centre de la Mitidja; c'était le seul chef puissant, on l'a rendu responsable et on l'a accepté. Quant aux suites et aux interprétations du traité, le vague qu'on trouve dans ce passage *jusqu'à l'Oued-Kadara*, le général déclare qu'il n'existe pas, et que cette phrase veut dire jusqu'à la province de Constantine. C'est donc au gouvernement de ne pas souffrir que l'émir s'établisse entre nous et Constantine. Il n'y a plus de vague là-dessus.

Ayant ainsi défendu ses actes, le général Bugeaud a rendu justice au ministère actuel, et après un discours tel que le sien, son témoignage a du prix. « La Régence est pacifiée, a-t-il ajouté, et je dois dire que nous le devons à l'idée constante du ministère. Le ministère a eu cette pensée dès le commencement de 1837, il l'a poursuivie avec persévérance, avec fermeté, et le traité de la Tafna a accompli son vœu. » Le ministère se contentera sans doute de l'accord qui règne entre ses vues et celles des généraux, qui, tels que le maréchal Valée et le général Bugeaud, ont donné, en Afrique, tant de preuves de capacité, et il se consolera facilement de la désapprobation de M. Berryer, de M. Mauguin, de MM. Jaubert et Desjobert, et des autres ennemis de la domination de la France en Afrique.

Nous ne suivrons pas M. Guizot dans son discours, qui a été rudement contredit par M. Jaubert. M. Guizot est de l'avis du ministère. La France doit dominer grandement en Afrique, et non pas se réduire à quelques comptoirs commerciaux. Les vainqueurs d'Alger, de Constantine, ne peuvent devenir le lendemain de simples marchands. La France ne doit pas abandonner l'idée de conquête, mais elle doit la faire successive et systématique. En un mot, M. Guizot croit à l'Afrique française, aux bons résultats de notre établissement, et, en cela, il se sépare de M. Duvergier de Hauranne, de M. Piscatory, de M. Jaubert, qui tous, plus ou moins, sous une forme plus ou moins ouverte, votent pour l'abandon. Après cet acte de conscience, M. Guizot s'est cru obligé de terminer par une petite épigramme contre le ministère, et il a envoyé, en quelque sorte, la chambre voir ce qui se passe en Afrique, en lui adressant ces paroles du chancelier Oxenstiern à son fils :

« Allez voir avec quelle petite dose de sagesse le monde est gouverné! » Eh! mon Dieu, la chambre n'a pas besoin de se déranger pour faire l'expérience de ces paroles; qu'elle reste sur ses bancs et qu'elle écoute, comme elle l'a fait, les discours des amis de M. Guizot, leurs vœux contradictoires, leurs jugemens si hardis et si précis sur cette grande affaire d'Afrique qu'ils ont si légèrement étudiée, et elle se convaincra que la plus grande dose de sagesse n'est pas dans les mains de ceux qui ne gouvernent pas aujourd'hui. M. Jaubert l'a bien fait voir en attaquant aussi personnellement M. Guizot, en lui attribuant aussi clairement la pensée de se ménager, au moyen de son opinion sur l'Afrique, une entrée aux affaires avec le centre gauche. Nous n'oserions pas tenir ce langage à M. Guizot. Il est vrai que l'amitié a ses priviléges. M. Jaubert en use largement.

M. Molé a parfaitement répondu à tous ces orateurs de l'abandon. Il a replacé la question en véritable homme d'état et en homme d'affaires. Il a relégué, dans les définitions historiques, les systèmes qu'on avait appelés arabe, turc, français; avec la netteté d'esprit qui lui est particulière, il a fait comprendre à la chambre qu'il n'y a que trois lignes à suivre : l'évacuation, la domination générale ou la domination restreinte. — « C'est ce troisième système qui est le nôtre, qui l'a toujours été, » a dit M. Molé. Sait-on rien de plus explicite?

A M. Jaubert, M. Molé a répondu que la Tafna et Constantine ne sont pas une contradiction; que, si la France avait pu faire une paix honorable avec Achmet-Bey comme avec Abd-el-Kader, elle l'eût faite; mais que l'honneur et la sûreté voulaient cette expédition. Ailleurs, au contraire, une bonne politique voulait la paix, et le général Bugeaud l'a prouvé. A M. Duvergier, à M. Desjobert, M. Molé a déclaré que nos progrès en Afrique sont réels, et que huit ans de possession ont déjà produit leur fruit; à M. Piscatory, que la destruction de la piraterie, ce grand et noble fait, n'est pas suffisant pour la France, et qu'elle gardera tous les avantages réels que cet acte philantropique doit lui donner; enfin, à tous les partisans de l'abandon total, qui veulent que nous empêchions les autres puissances de s'établir sur les côtes que nous quitterions, il a répondu qu'il aime mieux occuper Bone et Oran, que de livrer, dans la Méditerranée, des combats inutiles. Ce discours, prononcé en si bons termes, et avec une simple dignité, a produit une vive impression sur la chambre, et l'on a reconnu l'esprit d'affaires qui obtient en Afrique, par sa persévérance, les bons effets signalés par le général Bugeaud.

Dans la même séance, M. Molé est monté à la tribune pour repousser des attaques d'un autre genre. Il s'agissait de répondre à M. Berryer, grande tâche si l'on songe au talent de l'honorable député, mais qui devient plus facile si l'on considère sa position. Placé comme il l'est, entre les partis et dans le parti où il s'égare, M. Berryer n'est qu'une puissance négative dans la chambre, et il ne peut apporter à la tribune que des négations. Il est vrai qu'il les varie avec un rare talent, mais l'arrière-pensée qui apparaît sous toutes ces formes amortit l'effet de son éloquence et paralyse toutes ses assertions. C'est là ce

qui lui est arrivé dans la discussion des chemins de fer et dans celle du crédit d'Alger. Dans cette dernière discussion, l'éloquence de M. Berryer a même été malheureuse, et elle a attiré à la restauration, de la part de M. Molé, un procès dont s'est mal tiré, contre son habitude, l'habile avocat de la dynastie déchue.

M. Berryer avait débuté en accusant l'administration, en lui demandant de préciser le but qu'elle se propose en Afrique, ce que M. Molé venait de faire quelques momens auparavant, et en des termes d'une clarté parfaite. M. Berryer lui-même indiquait ce but en établissant la question d'Orient sous son véritable jour, question dans laquelle ne pouvait s'engager le ministre des affaires étrangères. Si M. Berryer s'en était tenu là, il aurait pu faire quelque impression sur la chambre; mais la restauration n'eût pas été satisfaite, et il fallait la montrer bien supérieure à la monarchie de juillet dans cette question d'Afrique. M. Berryer a donc fait l'historique secret de la conquête de 1830; il a cité un rapport fait au roi par le ministre de la guerre, le 14 octobre 1827, où l'on établissait le droit de conquête en Afrique, et où, il faut le dire à l'honneur de ce ministre, on déclarait que le but de la France était d'obtenir un jour, d'une manière stable, la limite du Rhin à la cime des Alpes. M. Berryer affirme que l'alliance russe pouvait seule nous donner ces limites. Nous ne le contestons pas; mais on sait où nous menait l'alliance russe. La France aurait-elle voulu payer de sa liberté ces limites du Rhin? Voici la question véritable. Eût-elle accepté une étendue de territoire en échange des ordonnances de juillet? Nous convenait-il d'être un plus grand peuple que nous ne le sommes, mais d'être un peuple asservi; de perdre en dignité humaine, en grandeur morale, ce qu'on voulait nous faire gagner en développement territorial? La France avait refusé mieux de la main de Napoléon; elle avait salué avec joie Louis XVIII, qui revenait de l'exil, ne lui apportant ni grandeur, ni gloire, et dont le retour la privait des conquêtes qui lui avaient coûté vingt-cinq ans de combats et un million de ses enfans, morts dans les batailles. Elle lui avait tendu les bras, parce qu'il rapportait la liberté, car elle savait que la liberté lui rendrait un jour sa grandeur. Au contraire, la France a chassé Charles X au moment où il venait de lui donner la capitale d'un empire en Afrique. La gloire d'Alger n'a pu sauver sa couronne, et la France, qui venait de rompre avec son souverain et de faire un si grand acte d'énergie, n'a pas hésité à reconnaître les traités de 1815. L'alliance anglaise, c'est le maintien de la liberté en Europe pour tous les peuples qui l'ont acquise, la ligue des constitutions. Gardons ce que nous avons, les limites du Rhin viendront quand elles pourront; mais défions-nous des conditions auxquelles on nous les offrirait.

M. Berryer, entre autres talens, en a un qui lui est propre, c'est de grouper tous les genres de mécontentemens, et de les faire servir à sa cause. Ainsi, le général Bugeaud n'avait pas le matériel nécessaire, et nous avons vu que le général se trouvait trop pourvu. Le maréchal Clausel manquait de tout, et on lui avait fait une mortelle injure en lui envoyant, au moment de l'expédition de Constantine, un général, pour le suppléer au besoin. Ce gé-

néral était le général Damrémont, qui a été tué lui-même dans la seconde expédition de Constantine, et qui, heureusement, avait près de lui le général Valée pour le suppléer au besoin. Ainsi, en suivant le conseil de M. Berryer, en n'ayant pas de général supplémentaire, on eût manqué la seconde expédition de Constantine. Il est vrai que M. Berryer n'est pas tenu de nous donner de bons conseils. Le mécontentement des tories anglais a été également exploité par M. Berryer. Il a cité (en anglais) un passage du *Times*, où, disait-il, sir Robert Peel accusait le roi des Français d'avoir manqué à la parole qu'il avait donnée aux puissances, en gardant Alger. Ou M. Berryer, qui parle si bien français, comprend bien peu la langue anglaise en la traduisant ainsi, ou sa préoccupation a été grande. M. Molé s'est chargé de faire plus heureusement la version anglaise proposée par M. Berryer. Il a répondu que la déclaration du roi des Français, à laquelle faisait allusion sir Robert Peel, dans le parlement, le 18 mars 1834, ne s'appliquait, en aucune façon, à notre possession; et quant à l'esprit de nationalité de la restauration, il a révélé que, non-seulement elle s'était engagée à consulter ses alliés sur l'usage qu'elle ferait de sa conquête, mais qu'elle avait négocié, à Constantinople, l'abandon d'Alger, en échange de certains droits commerciaux. Le reste du discours de M. Berryer est tombé pièce à pièce sous le poids des documens officiels dont M. Molé a donné connaissance à la chambre, dans sa vive et énergique improvisation. Il l'a terminée en annonçant que le gouvernement s'occupe, depuis quelque temps, d'organiser le culte de notre religion en Afrique. C'était le dernier reproche de M. Berryer. Il s'est trouvé qu'il n'était pas plus fondé que les autres.

L'excellent discours de M. de Montalivet sur cette question d'Afrique, qu'il paraît avoir étudiée à fond, avec la conscience qu'il met dans ses travaux, a complété la bonne attitude du ministère dans cette importante discussion. En votant les crédits pour l'effectif des troupes, pour les travaux à exécuter à Alger et sur d'autres points, la chambre a prouvé qu'elle adopte les vues du cabinet, et qu'elle veut, comme lui, conserver l'Algérie. Voilà une question capitale résolue, et résolue à l'honneur de la France. Nous en félicitons la chambre, le ministère et le pays.

Le budget de la guerre a été voté par la chambre, qui a passé outre quand M. Demarçay a élevé des objections sur l'avancement des princes de la famille royale, obéissant ainsi à un sentiment de convenance qu'elle a fait en même temps respecter. Des difficultés s'étaient élevées entre la commission du chemin de fer du Hâvre et les soumissionnaires. On espère qu'elles seront aplanies, et que les travaux de cette ligne pourront commencer cette année. Dans le vote général du budget de 1839, 204 voix contre 52 ont prouvé au ministère que la chambre n'obéit pas aux suggestions des partis. Un nouveau scandale, le dernier de la session, nous l'espérons, a été tenté hier par M. Gauguier, qui a renouvelé, en termes plus qu'inconvenans, sa motion annuelle sur les députés fonctionnaires. La chambre a répondu par son ordre du jour annuel. Nous n'attachons pas une haute importance au rejet ou à l'admission de la proposition de M. Gauguier, car nous pensons qu'il se trou-

vera toujours, dans la chambre, des députés modérés et prudens, disposés à maintenir l'ordre et à donner au gouvernement la force qui lui est nécessaire. Il suffit, pour cela, d'être propriétaire, industriel, père de famille, ou simplement homme sensé. N'avons-nous pas vu dans cette session les projets du gouvernement attaqués par des fonctionnaires? Ne compte-t-on pas parmi eux des députés doctrinaires et d'autres nuances de l'opposition? Et quand M. Gauguier s'est adressé de la tribune à ses collègues, en leur disant : « Vous, le conseiller de la cour de cassation; vous, le procureur-général; vous, le conseiller-d'état; vous, le professeur de l'Université, » du ton que prenait Cromwell en reprochant aux membres du parlement qu'il évinçait, d'être l'un un joueur, l'autre un ivrogne, l'autre un débauché, on n'a pu qu'applaudir au rappel à l'ordre dont il a été frappé. Encore quelques sorties de ce genre, et l'on reviendra, comme on est revenu de tant de préventions, de cette sorte d'ostracisme appliqué aux fonctionnaires. Il semble à certaines gens que les hommes savans, capables, actifs, laborieux et souvent éminens, qui consacrent leur vie au service de l'état pour un salaire qui ne paraîtrait pas suffisant au plus mince industriel, soient des parias qu'il faille écarter à tout prix. Or, il n'y a pas de pays dans toute l'Europe (et l'Europe entière nous rend cette justice, si M. Gauguier nous la refuse) où les fonctionnaires du gouvernement soient plus droits et plus intègres. Le personnel de l'administration en France est cité partout en exemple; on vante son exactitude, sa conscience et sa probité, jusque dans les postes inférieurs; et parmi nous, il est de mode de déclamer contre les fonctionnaires! Un oisif, un spéculateur enrichi d'un coup de Bourse, un entrepreneur qui a réalisé une sorte de fortune, se croient bien au-dessus de tous les fonctionnaires. On est indépendant du gouvernement! C'est le grand mot, mot bien vide et bien contraire aux conséquences qu'on en tire, car cette dépendance entraîne avec elle des devoirs qui sont une garantie qu'on ne trouve pas ailleurs. Nous reviendrons sur ce sujet, parce qu'il y a quelque courage à s'attaquer à des lieux communs et à des erreurs triviales, et c'est un devoir auquel nous ne ferons jamais défaut.

Nous ne reculerons pas plus devant les attaques de certaines feuilles qui, comme *le Constitutionnel*, ne voient d'indépendance que dans les injures qu'on adresse au pouvoir. La presse servile, selon nous, est celle qui obéit aveuglément aux instincts les plus grossiers qu'elle suppose dans ses lecteurs, et qui est injurieuse, en cela, non pas seulement à ceux qu'elle attaque, mais à ceux qu'elle défend de cette façon. Nous parlons du *Constitutionnel*, parce qu'il est à la tête de cette école de polémique surannée, qui mérite tout le ridicule dont l'a couverte, en termes si spirituels, la presse quotidienne littéraire. Pendant cette session, et durant quelques semaines seulement, ce pitoyable genre de discussion semblait avoir été écarté par *le Constitutionnel*; une connaissance hardie et profonde des affaires n'y excluait pas, dans certains articles, les formes polies et souvent généreuses; mais le génie de l'ancien *Constitutionnel* a reparu depuis, plus étroit encore peut-être, et plus livré à de mesquins intérêts. On lit aujourd'hui à chaque ligne du *Constitu-*

tionnel que son goût, son élévation, sa science politique, sont allés en voyage. Nous souhaitons que la tempête et l'orage les épargnent, et qu'elles nous reviennent, mais en des lieux où tant de qualités seraient moins déplacées. Toutefois nous n'imiterons pas ce que nous blâmons, et nous ne rechercherons pas quels noms se dérobent sous les articles que publie *le Constitutionnel*. C'est une inconvenance qu'il a commise à notre égard, et nous croyons de notre droit de la lui interdire, comme c'est le sien de nier que tel ou tel écrivain, dont on a bien voulu lui faire honneur, coopère à sa rédaction. La liberté de la presse est assez grande pour tous, ce nous semble, sans aller aussi loin. Quand *le Constitutionnel* examine les titres de tous les membres de la Légion-d'Honneur nouvellement nommés, et s'élève contre la nomination de juges-de-paix et de maires de communes, nous nous contentons de rire de ce dédain aristocratique qui lui convient peu, et nous ne demandons pas si quelque nomination que ne motivent ni les services rendus à l'état, ni le mérite littéraire, n'a pas été favoriser quelqu'un de ses intéressés. Nous nous en tenons à la discussion des principes, nous nous bornons à réfuter ceux du *Constitutionnel*, quand l'occasion se présente, et nous réclamons une juste réciprocité.

Ceci nous amène à parler d'un article publié récemment par un journal du soir, *la Charte de* 1830. Il y était dit, et d'un ton tout-à-fait ministériel, que certains journaux, ayant supposé que le dernier article de la *Revue des Deux Mondes*, sur la question belge, était écrit ou dicté par M. le président du conseil, on devait déclarer que le ministre des affaires étrangères n'a, dans la presse, aucun organe qui soit le dépositaire ou le confident de sa pensée.

Cette protestation nous semble parfaitement inutile. En tous les temps, les ministres ont passé pour avoir des relations avec les journaux; certaines feuilles ont été même désignées comme renfermant l'expression de leur pensée, mais rarement on a vu des ministres prendre la peine de démentir ces bruits, soit qu'il leur semblât que leurs pensées étaient bonnes à connaître, soit qu'ils tinssent pour superflu de contredire des assertions hasardées.

Le journal ministériel du soir ajoutait : « M. le comte Molé n'a, dans la presse hebdomadaire ou quotidienne, aucun organe qui soit le confident ou le dépositaire de sa pensée. » Or, à moins que *la Charte* ne fasse partie ni de la presse hebdomadaire, ni de la presse quotidienne, l'article qu'elle publie ne peut émaner de M. le comte Molé. Nous le tenons pour vrai, cependant; M. Molé ne confie sa pensée à aucune feuille, et nous ne voulons pas croire qu'il aurait daigné prendre la plume pour écrire dans un journal, et pour y dicter un article qui ne se trouverait ainsi qu'une *fiction*, dans le moment même où l'on déclare que M. le président du conseil n'a aucune relation, ni verbale, ni écrite, avec les journaux. Nous avons eu beau retrouver l'article de *la Charte de* 1830 dans *le Moniteur*, nous ne croirons pas qu'il émane de M. Molé tant que nous ne le lirons pas dans la partie officielle.

Aucun journal n'a donc la pensée de M. Molé, pas même *la Charte*, qui parle en son nom. Ce n'est pas nous, assurément, qui nous porterons à l'en-

contre de cette vérité. Personne ne nous a jamais surpris la prétention d'exprimer les idées de M. Molé, et nous ne nous sommes jamais donnés, que nous sachions, pour les organes de son opinion. Nous avons défendu le ministère, il est vrai, parce qu'en l'état d'aigreur où le cabinet précédent avait mis les esprits, nous avons jugé qu'il était de l'intérêt du pays d'avoir un ministère conciliant et facile. La paix, l'ordre et la prospérité qui règnent en France aujourd'hui, prouvent que nous ne nous étions pas trompés sur les résultats que nous attendions de cette administration. Nous dirons, en même temps, que nous ne nous étions pas non plus trompés sur cette administration elle-même; en la défendant loyalement, comme nous l'avons fait dans le cours de cette session, en lui indiquant avec vigilance tous les points par lesquels on devait l'attaquer, en suppléant, par nos plaidoyers assidus et chaleureux, à son silence dans quelques discussions, nous obéissions à une pensée qu'on peut dire, maintenant que ses dangers de tous les jours et de toutes les séances sont passés.

Cette pensée, la voici. Nous appréhendions, avec beaucoup de bons esprits, que les notabilités de la chambre qu'on désignait pour un prochain ministère, n'y apportassent des idées politiques trop vivaces pour ce temps d'arrêt et de repos dont le pays avait besoin, après les alertes que lui avaient données les lois de disjonction, de dénonciation, et toutes les entreprises non consommées des ministres du 6 septembre. Il est vrai que M. Molé faisait partie de ce cabinet; mais nous connaissions trop bien la véritable nature des opinions politiques de M. Molé, et le sens fin et exquis qui les dirige, pour ne pas savoir qu'une fois uni à M. de Montalivet, il serait d'autant plus à la hauteur de sa mission, qu'il obéirait, sans obstacle, au penchant naturel de son esprit libéral. Or, c'est ce qui le rendait admirablement propre aux circonstances et à l'état de choses qu'il fallait éta blir. Dans cette année de repos, et non de langueur, comme on l'a prétendu, de grandes affaires ont été décidées, de grands travaux, bien utiles pour la France et bien nécessaires à sa tranquillité future, ont été votés, grace au ministère d'abord, mais grace aussi un peu aux défenseurs du ministère dans la presse *quotidienne et hebdomadaire*, dont le zèle et le dévouement au pays méritaient peut-être un langage moins dédaigneux que celui que leur tient *la Charte de* 1830. Mais le ministère voudrait manquer de gratitude envers ses défenseurs, qu'il n'y réussirait pas, car il ne leur doit rien. Il ne s'agissait pour eux que d'empêcher qu'une session aussi importante que l'a été celle-ci, ne fût stérile, comme elle pouvait l'être par l'effet du mécontentement des partis et par d'autres causes qu'il ne nous convient pas d'indiquer. La presse intelligente des intérêts du pays a atteint son but. La France aura des canaux, des chemins de fer; c'est là tout ce qu'elle voulait. Peu importent maintenant les questions personnelles. Que le ministère ait ou n'ait pas d'organes, la question n'est là ni pour les chambres, ni pour le pays, ni même pour la presse. Quant à nous, loin d'ambitionner cet honneur, nous conseillerions plutôt au ministère de s'en tenir à la déclaration de *la Charte*. En ne communiquant ses vues poli-

tiques à aucun journal, il évitera l'inconvénient qu'il a maintes fois éprouvé, celui de se voir attribuer des vues qui ne sont pas les siennes, ou qui pourraient ne l'être plus.

La Charte de 1830 nous dit encore que, dans toutes les affaires diplomatiques, la discrétion est le premier devoir et la garantie du succès. C'est notre avis; nous sommes convaincus que ce secret ne saurait être trop religieusement gardé, et nous voudrions même qu'il le fût mieux encore, s'il se pouvait. Mais les affaires diplomatiques sont de deux sortes: l'une, qui doit rester dans le mystère le plus absolu; l'autre, dont la divulgation est une nécessité. L'affaire belge est de ce genre, en partie du moins. Cela est si vrai, que le ministère anglais, le ministère français, ainsi que le roi de Hollande, se sont hâtés, comme à l'envi, de divulguer la communication faite dernièrement par ce souverain à la conférence de Londres. C'est que, de part et d'autre, chacune des puissances sentait qu'elle n'arriverait à son but qu'en s'emparant de l'opinion, et le gouvernement français plus que tout autre, lui qui avait à lutter, en France et en Belgique, contre des idées exagérées selon nous, mais puissantes, mais populaires, mais presque nationales. Voilà pourquoi M. Molé, qui est un ministre entendu, devait tenir à ce que le traité du 15 novembre, traité qui lie la France et l'Angleterre, ne fût ni méconnu, ni contesté. Nous avons dit que, sous le point de vue de la délimitation du territoire belge et hollandais, il serait imprudent et malhabile, à la France comme à la Belgique, de le contester. Cette pensée est-elle venue aussi à M. Molé? Nous l'ignorons, mais nous savons qu'à sa place elle nous viendrait. Quant à nous, nous l'avons dite tout uniment, d'abord parce que c'est notre conviction, puis, parce que nous ne sommes pas ministres. Assurément, si quelqu'un a compromis le ministère en tout ceci, c'est *la Charte de* 1830, avec son langage officiel et ses dénégations embarrassées.

Cette pensée, que nous avons exprimée, est encore la nôtre, et, que le ministère l'adopte, qu'il la conserve ou qu'il l'abandonne, notre avis est qu'elle prévaudra. Le traité du 15 novembre, invoqué par le roi de Hollande, ne peut être anéanti par notre bon plaisir. Le secret des négociations finira un jour, et l'on verra que si l'affaire de Belgique s'arrange au gré de ce pays, que si le gouvernement belge conserve, dans le Limbourg et le Luxembourg, quelques parties du territoire qu'il occupe provisoirement, ce ne sera qu'en s'appuyant sur les articles du traité relatifs à la question des finances, qu'on sera arrivé à ce but. C'est la seule, c'est la véritable protection que la France puisse donner aujourd'hui à la Belgique, à moins que le ministère ne soit décidé à déchirer, à coups de canon, le traité de 1831.

Nous disions, et nous disons encore, qu'il pouvait s'ouvrir de nouvelles négociations au sujet de l'indemnité qui revient à la Belgique pour les dépenses que lui a causées le refus de sept ans du roi de Hollande. Ajoutons que, sous ce rapport, le traité a été très défavorable à la Belgique, dont la dette était bien moindre que celle de la Hollande lors de la réunion de ces deux pays, et qui se trouve grevée de la moitié de cette dette depuis leur séparation. Il

reste d'ailleurs un traité à faire entre la Hollande et la Belgique, car ces deux puissances n'ont pas traité ensemble le 15 novembre; elles ont seulement été mises en demeure d'accéder aux conditions qui leur étaient imposées par les grandes puissances. C'est alors que la Belgique pourra élever des réclamations au sujet des forces navales du royaume-uni des Pays-Bas, dont la Hollande s'est emparée, et qui doivent entrer dans le partage, comme la dette, comme le territoire. Or, les Pays-Bas possédaient, en 1830, au moment de la révolution, un beau matériel naval, dont voici l'indication.

Zeeland, vieux vaisseau de	64 canons,	lancé	en 1798.
Euridice, bâtiment de garde de	32 canons,	lancé à Flessingue.	en 1802.
Kenan-Hasselaar, bâtiment semblable,			de 1805.
Maria Reïgersbergen, de pareil calibre,			de 1808.
De Eendragt,	de 20 canons,		de 1814.
De Amstel, bâtiment de garde	de 44	—	de 1814.
De Ryn,	de 54	— lancé à Flessingue.	en 1816.
De Zwalaw,	de 18 canons,		de 1817.
De Schelde,	de 44	— lancé à Flessingue.	en 1817.
De Komeet,	de 28 canons,		de 1818.
De Dolfijn,			
De Kemphaan,	de 18	—	de 1821.
De Pellikaan,	de 8	—	
De Sambre,	de 44	—	
De Ruppel,	de 44	—	de 1822.
De Maas,	—	—	
Bellone,	de 44	—	de 1823.
Waterloo,	de 74	—	de 1824
Pollux,	de 28	—	
Pallas,	de 20	—	
De Valk,	de 18	—	
De Brok,	de 8	—	
De Zeeuw,	de 84	—	de 1825.
De Kortenaar,	de 74	—	
Algiers,	de 44	—	
De Triton,	de 28	—	
Curaçao,	de	—	
Rotterdam,	de 44	—	de 1826.
Atalante,	de 28	—	
De Panter,	de 18	—	
Nehellenia,	de 28	—	de 1827.
Echo,	de 18	—	
Suriname, bateau à vapeur,			
De Windhoud,	de 12	—	de 1828.
Bordrecht, bâtiment de transport,			

Palembang,	de 44 canons,		de 1829.
Jason,	de 44 —		
De Vliegende-Visch,	de 44 —		
Cérès, à Flessingue,	de 44 —	lancé	de 1830.
Amphitrite, à Flessingue,	de 32 —	lancé	
Hippomènes,	de 28 —		
De Heldin,	de 28 —		
Pegasus,	de 18 —		
De Meermin,	de 18 —		

On pourrait encore ajouter à cet état les vaisseaux lancés en 1831, dont les frais de construction se trouvent payés pour 19/20es par la Hollande et par la Belgique réunies, ainsi qu'un vaisseau de 74, *le Jupiter*, lancé en 1833, dont les frais ont été faits depuis long-temps.

Si la Hollande tient à conserver les deux moitiés de cet important matériel que ses colonies lui rendent nécessaire, ne serait-ce pas le cas de lui demander une portion de territoire dans le Limbourg et le Luxembourg, en compensation ? Engager les négociations autrement, ce serait, nous le craignons bien, débuter par les rompre. On a parlé de l'unanimité des puissances du Nord, au sujet de l'exécution du traité des 24 articles. Nous ne sommes pas éloignés de le croire. Mais pense-t-on que la Belgique réussira à troubler cette unanimité, en repoussant en masse le traité du 15 novembre? La Belgique ne peut se le dissimuler, état nouveau, royaume constitutionnel, née, comme la monarchie de juillet, d'une catastrophe, pour nous servir du langage qu'on tient dans les cours que nous citons, elle ne peut s'attendre à trouver de sympathie de la part des puissances absolues. Se déclarer formellement contre le traité de 1831, et les conventions qui en sont résultées, c'est se placer, en quelque sorte, en état d'hostilité avec le Nord, et s'appuyer uniquement sur la France. Assurément, rien n'est plus juste et plus naturel. La France a prouvé déjà assez nettement qu'elle ne laissera pas entamer la Belgique, et ce n'est pas le cabinet actuel qui serait l'instrument de cette faiblesse. On ne peut oublier qu'il est présidé par l'homme d'état qui disait, en 1830, aux ambassadeurs des puissances : « Si cinq hommes et un caporal prussien pénètrent en Belgique, la France y enverra aussitôt 50,000 soldats. » Or, depuis ce temps-là, la France n'est pas devenue plus faible, que nous sachions, les puissances du Nord plus fortes, et le ministre dont nous parlons, n'a pas non plus, ce nous semble, perdu l'habitude de parler avec dignité, quand il s'agit de soutenir l'honneur de notre drapeau ou de notre pavillon. Mais l'énergie et la vigueur ne sont pas les seules qualités à l'aide desquelles le gouvernement français a surmonté les difficultés de ces huit années, et pris, pour le pays qu'il dirige, le rang qu'il a aujourd'hui en Europe. C'est la loyauté, la fidélité aux traités, qui ont complété son ouvrage. Assurément, s'il est possible de faire admettre quelques changemens au traité du 15 novembre 1831, le gouvernement français devra s'y employer

avec ardeur; la justice, le bon droit, les évènemens qui ont eu lieu depuis sept ans, tout motive ces changemens, tout plaide en faveur de la Belgique; mais le traité existe, il faut d'abord le reconnaître dans ses bases, sauf à en débattre quelques parties ensuite. La Belgique peut bien demander à la France de l'aider à repousser cette loi, devenue si rude pour elle par l'effet de circonstances nouvelles; mais qui osera conseiller à la France de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe à cette occasion? La Belgique se plaint de sa situation présente, avec une vivacité que nous ressentons; elle déclare que vouloir exécuter le traité, c'est provoquer une crise financière qui commence déjà, et dont la France recevra le contre-coup. La crise serait-elle moins forte si la Belgique devenait le théâtre d'une guerre? Loin d'exiger de la Belgique le sacrifice qui lui répugne justement, la France s'emploie sans doute, à l'heure qu'il est, à le diminuer, en mettant toute l'autorité de sa loyale protection dans la balance. Toutefois, la France peut dire aux Belges qu'elle même aussi, elle a fait des concessions bien grandes à la paix de l'Europe, à la fidélité qu'on doit aux traités, lorsqu'en 1830, elle reconnut les traités de 1815. Cet acte de loyauté nous a été reproché comme une faiblesse; on peut répondre victorieusement aujourd'hui qu'il y a eu habileté et haute sagesse dans cette bonne foi, car ces traités n'ont pas empêché l'accomplissement de faits tels que l'établissement du royaume de Belgique, et de la monarchie constitutionnelle en Espagne, sans compter toutes les modifications qu'un avenir prochain opérera dans l'Europe de 1815. Quand le roi, qui a tiré autrefois noblement son épée pour défendre contre l'ennemi le territoire de la France, a commandé ce sacrifice à son ame toute française, il a donné un grand exemple qui ne sera pas perdu sans doute. Les liens étroits qui unissent les deux couronnes, nous sont une garantie du concert qui régnera dans les mesures qui se sont décidées, quelles que soient ces mesures. Encore une fois, nous n'avons pas la prétention de les connaître, ne fussent-elles même plus en discussion, comme elles le sont sans doute encore. Voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à donner tout notre avis sur la question belge. Nous espérons qu'en le publiant de nouveau, et en le motivant mieux, nous servirons plus M. le président du conseil que nous ne le compromettrons. C'est en nous un désir d'autant plus sincère, que nous ne pouvons, en conscience, lui prêter aucune part dans l'article de *la Charte de* 1830; le ton de cet article nous fait un devoir de parler ainsi. Non, M. le comte Molé ne compromettrait pas si délibérément une réputation de politesse et de bonnes manières, qui fait partie intégrante de son existence politique, et ce langage, tout exceptionnel de sa part, ne s'adresserait pas à un recueil dont il n'a cessé de recevoir des témoignages d'estime et de sympathie depuis huit ans qu'il est fondé.

F. Buloz.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATORZIÈME VOLUME.